A. MIRONNEAU

Choix de LECTURES

COURS ÉLÉMENTAIRE (1er Degré)

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

Prix : 1 franc

5e édition

Presented to the Library
OF THE
University of Toronto.
BY

Prof. Squair

1813

Choix

de

LECTURES

Cours Élémentaire (1er Degré)

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

A. MIRONNEAU

CHOIX DE LECTURES

o O o

Cours Préparatoire. In-8° écu, *92 grav.*, cart. **80 c.**

Mme de Maintenon, Florian, La Harpe, Mme Necker de Saussure, J.-B. Say, Michelet, Victor Hugo, Erckmann-Chatrian, A. Karr, A. France, E. Manuel, Clovis Hugues, P. et V. Margueritte, A. Lichtenberger, G. Droz, M. Bouchor, F. Bataille, Guillaumin, Paul Gravollet, Ch. Delon, P. Collin, Mmes S. Brès, Ch. Delon, Sophie Hue, Dupin de Saint-André, de Pressensé, etc.

Cours Élémentaire (1er DEGRÉ). In-18, *111 gravures*, cartonné. . . . . **1 fr. »**

La Fontaine, Ch. Perrault, Fénelon, Voltaire, Grimm, Eugénie de Guérin, Augustin Thierry, Lamartine, Th. Gautier, Henri Martin, Victor Hugo, Edmond About, Octave Feuillet, A. Karr, G. Droz, Erckmann-Chatrian, Arsène Houssaye, Emile Zola, Theuriet, J. Aicard, Fréd. Bataille, J. Claretie, Pierre Loti, J. Richepin, Mmes Sophie Hue, Pape-Carpantier, etc., etc.

Krummacher, Hoffmann, Töpffer, Schmid, Dickens, Andersen.

Cours Élémentaire (2e DEGRÉ). In-18, *125 gravures*, cartonné. . . . . **1 fr. 20**

Rabelais, Mme de Sévigné, La Fontaine, J.-J. Rousseau, Grimm, Chateaubriand, X. de Maistre, Hég. Moreau, G. Sand, Nodier, Lamartine, Victor Hugo, Aug. Thierry, Edgar Quinet, Alph. Daudet, A. Lemoyne, Ferd. Fabre, Ch. Frémine, Ern. Lavisse, Chantavoine, Mistral, André Lichtenberger, P. et V. Margueritte, Richepin, Pierre Loti, etc.

Cervantès, Schmid, R. Browning, Ed. de Amicis, etc.

Cours Moyen. In-18, *155 gravures*, cart. **1 fr. 50**

Homère, Euripide, Théocrite, Horace, Plutarque, etc.

Froissart, Corneille, Racine, La Fontaine, Molière, La Bruyère, Mme de Sévigné, Lesage, Saint-Simon, Florian, Diderot, Rousseau, Voltaire, Lamennais, Mme de Staël, Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Musset, G. Sand, Dumas, Michelet, Paul Arène, Flaubert, Th. Gautier, Halévy, Legouvé, Maupassant, Mérimée, Nodier, Reclus, Taine, Vigny, Bataille, Bouchor, A. France, Frapié, Ch. Frémine, Fromentin, Clovis Hugues, Ernest Lavisse, P. Loti, P. Margueritte, Mistral, Richepin, Theuriet, Emile Zola, etc.

Cervantès, Shakespeare, de Foë, Gœthe, Schiller, Mme Beecher-Stowe, Tolstoï, de Amicis, etc.

-a F. Gr.
16766c

A. MIRONNEAU

Ancien Directeur de l'École normale d'Instituteurs de Lyon,
Inspecteur de l'Enseignement primaire de la Seine.

Choix
de
LECTURES

111 Gravures d'après
BROSSÉ LE VAIGNEUR, CHRISTOPHE, DUTRIAC,
M. LECOULTRE, R. VICTOR-MEUNIER, POUZARGUES, RAFFIN,
A. ROBIDA, JOSÉ ROY.
Ornementation par RUTY et PUYPLAT.

COURS ÉLÉMENTAIRE (1er Degré)

129.v.27
14/10/13

LIBRAIRIE ARMAND COLIN
Rue de Mézières, 5, PARIS
1911
Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.
5e Édition.

PRÉFACE

CHOIX DES TEXTES. — En préparant ce petit recueil, nous nous sommes efforcé de grouper les pages que nos meilleurs auteurs semblent avoir écrites pour les enfants.

Pour mettre les textes bien à la portée des élèves du cours élémentaire (1er degré), nous avons dû parfois remplacer certains mots par des mots plus simples, mais la pensée de l'auteur a toujours été respectée; elle reste avec toute sa force ou son charme.

Les grandes voix de Victor Hugo, de Lamartine, de Michelet.... se font ingénieuses et paternelles pour enseigner le devoir aux petits; pour les instruire, en les amusant, les voix amies des conteurs Perrault, Dickens, Andersen, Grimm.... se parent de toute leur grâce. L'enfant les entendra toutes, les unes après les autres, en tournant les feuillets de ce petit livre.

DISPOSITION. — Les lectures sont groupées à raison de cinq par semaine : *quatre textes*, d'une page environ, destinés aux leçons de lecture proprement

dite, et une *lecture du samedi*, récit, conte ou nouvelle, de deux à trois pages.

Ces textes sont suivis :

1° *d'explications des mots difficiles ;*

2° *de questions sur les idées ;*

3° *d'un exercice portant sur le vocabulaire ou sur les idées* et que le maître pourra proposer comme exercice oral ou comme devoir écrit.

On trouvera, chaque semaine, deux ou trois textes choisis pour servir de préparation ou de complément aux leçons de morale, d'instruction civique, d'histoire..... Ces textes sont classés dans l'ouvrage de manière à suivre d'aussi près que possible, l'ordre du programme de chaque matière.

ILLUSTRATION ET ORNEMENTATION. —Toutes les lectures sont ornées de gravures *spécialement* exécutées pour le texte à illustrer. En outre, chaque semaine s'ouvre par une tête de chapitre rappelant l'idée principale de la lecture qui suit.

Ces gravures, à la fois très expressives et très lisibles, ont été demandées à de véritables artistes qui n'ont pas hésité à mettre leur crayon au service de l'École.

Nous croyons donc pouvoir dire que rien n'a été négligé pour que ce petit volume puisse instruire et amuser et être ainsi le véritable livre de l'enfant.

A. M.

CHOIX
DE
LECTURES

LA MÈRE

Savez-vous ce que c'est que d'avoir une mère? Songez que vous avez été un petit enfant, faible, nu, misérable[1], affamé[2], seul au monde.

Une femme se tenait alors auprès de vous, marchant quand vous marchiez, s'arrêtant quand vous vous arrêtiez, souriant quand vous pleuriez.

Cette femme qui vous apprit à parler et plus tard à lire, qui vous apprend à aimer[3], qui réchauffe vos doigts dans ses mains, votre corps sur sa poitrine;

cette femme qui vous donna son lait quand vous étiez petit et qui vous

UNE MÈRE

*D'après le tableau d'*ANDREA SOLARIO.

(Musée du Louvre.)

donnera sa vie[4] toujours, c'est celle à qui vous dites : « Ma mère ! » et qui vous répond : « Mon enfant ! ».

D'après Victor HUGO

Explications et questions.

Les mots. — 1. *misérable :* pauvre et faible, inspirant la pitié.

2. *affamé :* qui a grand besoin de nourriture ; qui a *faim.*

3. *apprend à aimer :* d'abord en nous aimant puis en indiquant ce qu'il faut aimer.

4. *elle donnera sa vie:* elle donne ses soins, sa force, sa santé, quelquefois sa vie.

Les idées. — 1. Quel autre nom l'enfant donne-t-il à sa mère ?

2. Quels soins la maman donne-t-elle à son bébé ?

3. Quand réchauffe-t-elle dans ses mains les doigts de l'enfant ?

4. A quel âge l'enfant a-t-il surtout besoin de lait ?

5. Quel sentiment éprouvez-vous en songeant à votre mère ?

Exercice. — *Écrivez tous les mots qui renferment une consonne redoublée : ff, mm, rr, pp, tt, ll, nn.*

LE MARCHAND DE SABLE

On dit qu'il est[1] un petit vieux
Qui vient le soir jeter du sable
Dans tous les pauvres petits yeux
Des enfants qui sortent de table.

Comment vient-il dans les maisons ?
Par le trou noir de la serrure[2] ;
Et sans doute il a des chaussons[3],
Car nul n'entend, je vous assure.

« Passez, passez, bon petit vieux,
Dit la maman, mon fils sommeille ;

On dit qu'il est un petit vieux
Qui vient le soir jeter du sable...

Mais allez clore[4] aussi les yeux
Du pauvre qui souffre et qui veille[5]. »

M^me^ Sophie Hue.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *Il est :* signifie il existe.

2. *serrure :* appareil destiné à fermer une porte au moyen d'une clef.

3. *chausson :* chaussure d'étoffe permettant de marcher sans bruit.

4. *clore les yeux :* fermer les yeux ; endormir.

5. *qui veille :* qui ne dort pas.

Les idées. — 1. Quand le petit vieux jette-t-il du sable dans les yeux des enfants ?
2. Pourquoi jette-t-il son sable à ce moment-là ?
3. Vers qui la maman envoie-t-elle le marchand de sable ?..
4. Pourquoi ?
5. Croyez-vous à l'existence du marchand de sable ?

Exercice. — *Écrivez sur l'ardoise les noms communs contenus dans le morceau ci-dessus.*

LES FRAMBOISES DE LA TANTE THÉRÈSE

Ne mentons pas pour cacher nos fautes.

Quand ma grand'tante[1] me permettait d'aller dans son jardin, elle ne manquait pas de me recommander, en grossissant sa voix : « Surtout ne touche pas aux framboises, je les ai comptées ! » Au bout de cinq minutes de promenade, je ne résistais plus à la tentation[2], et, pour m'encourager, je répétais en lorgnant[3] les framboises : « C'est impossible que la tante Thérèse ait pu les compter toutes. » J'en mangeais quatre

ou cinq, puis, après avoir bien joué, je m'en revenais d'un air innocent[4] vers la chambre de la grand'tante, sans me douter que le parfum du fruit défendu était resté sur mes lèvres.

Alors elle levait le doigt, et roulant de gros yeux :
« Tu as mangé des framboises ! »

« N'as-tu touché à rien ? »

Et comme je jurais que non :

« Approche,... souffle. »

Je m'exécutais[5]. Alors elle levait le doigt, et roulant de gros yeux :

« Tu as mangé des framboises ! »

Je me voyais honteusement forcé de

confesser[6] ma faute ; aussi, dans ces moments-là, je n'étais pas éloigné de la croire un peu sorcière[7].

André Theuriet.

(*Années de Printemps*. Librairie Ollendorff.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *grand'tante :* la grand'tante d'un enfant est la tante de son père ou de sa mère.

2. *tentation :* vif désir de faire une chose défendue.

3. *lorgner :* regarder du coin de l'œil avec envie.

4. *air innocent :* l'air de celui qui n'a pas fait le mal.

5. *s'exécuter :* faire ce qui est ordonné.

6. *confesser :* avouer tout bas sa faute.

7. *sorcière :* vieille femme possédant le pouvoir extraordinaire de tout deviner. — On a tort de croire aux sorciers : ils n'existent pas.

Les idées. — 1. Quelle recommandation faisait la tante Thérèse ?

2. Pensez-vous que la tante avait compté les framboises ?... Pourquoi le dit-elle ?

3. Que fait d'abord le petit garçon dans le jardin ?... Ensuite ?

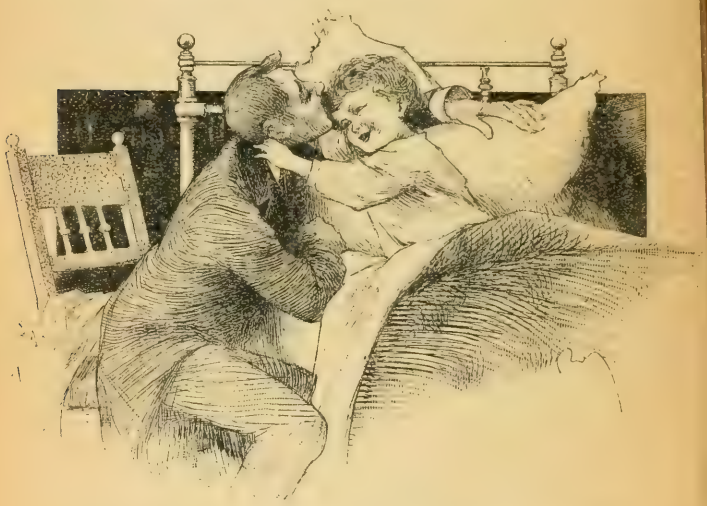
4. Racontez ce qui lui arrive à son retour à la maison ?... Pourquoi est-il honteux ?

Exercice. — *Que voyez-vous sur la gravure ? (Le lieu, les personnages : Que fait la tante ?... Que dit-elle ?...)*

BONSOIR[1]

Cher enfant, lorsque le soir, avant de t'endormir dans ton petit lit, tu vois

ton père se pencher vers toi, prends-lui la tête dans tes deux mains et dis-lui tout bas, si bas que les mouches elles-mêmes ne puissent t'entendre : « Papa,



« Papa, tu m'as bien aimé aujourd'hui ; moi aussi, je t'aime bien. »

tu m'as bien aimé aujourd'hui ; moi aussi, je t'aime bien ». Comme il s'approchera plus près encore, tu l'embrasseras[2] tout doucement en lui disant bonsoir. Alors ton papa sera content, il oubliera les fatigues de la journée,

et toi, cher petit, tu t'endormiras en souriant.

D'après Gustave Droz.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *Bonsoir :* formé des mots *bon* et *soir*. | 2. *embrasser :* tenir dans ses *bras*.

Les idées. — 1. A quel moment se passe la scène racontée ?
2. Qui est-ce qui vient auprès de l'enfant ?
3. Que doit faire alors le petit garçon ?... Que doit-il dire ?
4. Qui sera content ?

Exercice. — *Faites la liste des noms de personnes et des noms de choses contenus dans la lecture.*

Lecture du Samedi

LE LOUP, LA CHÈVRE ET LE CHEVREAU

Soyons prudents.

En partant au matin, pour aller brouter l'herbe nouvelle et chercher les provisions de la journée, la Chèvre fit à son petit chevreau, la recommandation

qu'elle lui répétait chaque jour : « Reste bien à la maison, Biquet, et surtout n'ouvre la porte qu'à ceux qui diront : foin du loup[1] ».

Comme elle disait ces mots, le Loup passait derrière une haie voisine. Les ayant entendus, il les fixa dans sa mémoire, espérant s'en servir bientôt et il attendit.

Biquet promit de n'ouvrir à personne, car il avait peur d'être mangé par le loup.

Alors la chèvre ferma sa porte au loquet[2], et se dirigea vers les prairies qui bordent la rivière. Dès que la Chèvre eut disparu au tournant du chemin, le Loup s'avança vers la porte de la cabane, frappa légèrement et, d'une voix qu'il s'efforçait d'adoucir : « Ouvre vite, Biquet, et foin du loup ! »

Biquet qui ne reconnaît pas la voix de la mère Chèvre regarde par une fente de la porte. « Foin du loup, c'est bien,

LE LOUP, LA CHÈVRE ET LE CHEVREAU

« Reste bien à la maison, Biquet, et surtout n'ouvre la porte qu'à ceux qui diront : foin du loup. »

dit-il, mais il faut encore montrer patte blanche, sinon je n'ouvrirai pas. » Chacun sait que chez les loups, patte blanche est chose rare.

Celui-ci qui avait cru manger le chevreau à son déjeuner se trouva fort attrapé de voir la porte rester fermée. Il regarda en bas, en haut, partout ; la cabane était bien close. Biquet était en sûreté[3].

Et comme la Chèvre allait bientôt rentrer et que maître Loup craignait les coups de cornes, il s'en retourna au bois la queue basse et le ventre creux[4].

Deux précautions valent mieux qu'une.

D'après LA FONTAINE.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *foin du loup !* expression indiquant le mépris pour le loup et signifiant à peu près : au diable le loup !

2. *loquet* : lame de fer qui se lève ou se baisse pour ouvrir ou fermer une porte

3. *en sûreté* : à l'abri de tout péril.

4. *ventre creux* : c'est-à dire à jeun, le ventre vide.

Les idées. — 1. Où allait la mère Chèvre ?
2. Que dit-elle à Biquet ?
3. Pourquoi ces recommandations ?
4. Qui est-ce qui se trouvait derrière la haie ?... Que fait-il ?...
5. Que demande Biquet ?
6. Pourquoi n'ouvrit-il pas la porte ?
7. Le Loup fut-il content ?... Pourquoi ?

Exercice. — *Racontez cette histoire :*
a) ***Recommandations de la Chèvre;***
b) ***Le Loup et Biquet;***
c) ***Le Loup s'en va mécontent.***

POLICHINELLE

Les enfants aiment ceux qui les amusent.

Polichinelle[1] a deux fardeaux[2]
Qui lui font une rondeur d'aile[3]
Dans la poitrine et sur le dos :
Il est bossu, Polichinelle !

Polichinelle bat les gens ;
Son nez en virgule[4] étincelle
Quand il tape sur les sergents[5] !
Il est méchant, Polichinelle !

Il fait peur aux bons oiselets,
Quand avec sa voix de crécelle[6]
Il chante deux ou trois couplets :
Il chante faux, Polichinelle !

Il est gentil, Polichinelle !

Mais, comme il chérit les enfants,
Chacun le réclame et l'appelle
Avec des gestes triomphants[7] :
Il est gentil, Polichinelle !

Clovis Hugues.

(*Évocations*, E. Fasquelle, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *Polichinelle :* personnage comique, joyeux et tapageur. On le représente avec deux bosses,

un long nez crochu et un chapeau à deux cornes.

2. *deux fardeaux :* ses deux bosses.

3. *rondeur d'aile :* rondeur semblable à celle que produit une aile repliée.

4. *nez en virgule :* nez crochu comme une virgule.

5. *sergents :* agents chargés de la police.

6. *crécelle :* moulinet de bois qui produit en tournant un bruit criard.

7. *gestes triomphants :* gestes qui applaudissent.

Les idées. — 1. Comment est fait Polichinelle ?

2. Pourquoi dit-on qu'il est méchant ?... Est-ce vrai qu'il est méchant ?

3. Comment est sa voix ?

4. Pourquoi les enfants aiment ils Polichinelle ?

Exercice. — *Écrivez les quatre phrases qui résument chacune des quatre strophes : Il est bossu, — Il est méchant...*

VERCINGÉTORIX

Vercingétorix était un jeune homme né dans le pays des Arvernes, qui est aujourd'hui l'Auvergne. Les Gaulois le prirent pour chef, parce qu'il était noble et brave.

D'abord, il résista victorieusement à César[1] qu'il battit à Gergovie[2] ; battu à son tour, il s'enferma dans Alésia[3] où les Romains[4] vinrent l'assiéger[5]

Une grande armée gauloise arriva à son secours, mais ne put le délivrer ; bientôt on mourut de faim dans la malheureuse ville assiégée.

Vercingétorix se rendant seul auprès de César, jeta ses armes aux pieds du vainqueur.

Alors Vercingétorix se dévoua[6] pour les siens. Il sortit de la ville, revêtu de sa plus belle armure, monté sur son plus beau cheval, et, se rendant seul auprès de César, il jeta ses armes aux pieds du vainqueur et resta fièrement debout sans prononcer une parole.

César le fit enchaîner, l'emmena à Rome et le retint six années en prison. Au bout de ce temps, il eut la cruauté de faire périr le héros[7] qui avait défendu la Gaule.

D'après Henri Martin.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *César :* général romain qui fit la conquête de toute la Gaule.

2. *Gergovie :* ancienne ville gauloise qui n'existe plus. Elle était située en Auvergne.

3. *Alésia :* ville forte gauloise que l'on croit être Alise-Sainte-Reine dans la Côte-d'Or.

4. *Romains :* peuple de l'Italie ancienne dont la capitale était Rome.

5. *assiéger :* entourer et attaquer une ville de tous les côtés pour la prendre.

6. *se dévoua :* se sacrifia, consentit à mourir pour sauver les siens.

7. *héros :* celui qui se fait remarquer par son courage et ses grandes qualités.

Les idées. — 1. Dans quelle province gauloise naquit Vercingétorix ?
2. Pourquoi les Gaulois le choisirent-ils pour chef ?
3. Où remporta-t-il sa première victoire ?
4. Dans quelle ville fut-il ensuite obligé de s'enfermer ?
5. Qu'arriva-t-il ?
6. Que fit Vercingétorix pour sauver ses compagnons ?
7. Que fit César ?

Exercice. — ***Répondez par écrit aux questions 2, 4 et 6*** *(chaque réponse doit former une phrase complète).*

LE PETIT FRÈRE

Qu'il est petit, le petit frère !
Auprès de lui tu parais grand :
Mais sais-tu bien ce que doit faire
Le grand, pour le petit enfant ?

S'il veut dormir, le petit frère,
Plus de jeu, de cri ni de chant ;
Les bruits ont aussi dû se taire[1]
Quand tu dormais, toi, tout enfant.

S'il veut jouer, le petit frère,
Cède à son désir un instant,
Fais un peu le jeu qu'il préfère[2],
Comme on fit pour toi si souvent.

S'il est tombé, le petit frère,
S'il est tombé tout en courant,
Toi, le grand, reviens en arrière,
Relève-le tout doucement.

S'il s'est fait mal, le petit frère,
Apaise-le, toi, le plus grand :
Caresse[3] d'une main légère[4]
Le bobo qu'il montre en pleurant.

S'il est tombé, le petit frère, relève-le tout doucement.

Enfin s'il rit, le petit frère,
Ris avec lui, joyeusement ;
Ainsi pour toi faisait ta mère,
Remplace-la, toi, maintenant.

M^lle^ H.-S. Brès.

(*Vers et Prose pour les Petits*, F. Nathan, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *se taire :* les bruits ont dû cesser.

2. *le jeu qu'il préfère :* le jeu qu'il aime le mieux.

3. *caresser :* toucher avec douceur et tendresse.

4. *main légère :* qui touche doucement sans faire mal.

Les idées. — Que devez-vous faire :
1. quand le petit frère veut dormir ?
2. quand il veut jouer ?
3. quand il est tombé ?
4. quand il s'est fait mal ?
5. quand il rit ?

Exercice. — *Que représente la gravure ?..... A quelle strophe se rapporte-t-elle ?*

RENARD ET CHANTEMATIN

Maître Renard rencontra un jour le coq Chantematin sur la lisière[1] d'un pré voisin de la basse-cour. Le pauvre coq, très effrayé, se mit à pousser de grands cris.

Renard qui craignait la venue du fermier, essaya de le faire taire : « Ami, lui dit-il, ne crie pas ainsi, ne sais-tu pas que nous sommes cousins ? »

Chantematin, se croyant sauvé, poussa de joyeux cocoricos[2].

« Ah ! cousin, quelle belle voix ! reprit Renard, c'est une joie de l'entendre !

Cependant je dois l'avouer celle de ton père était plus belle encore parce qu'il chantait en fermant les yeux. »

Renard battait la mesure et applaudissait.

L'imprudent Chantematin recommença ses cocoricos, toutefois craignant une surprise, il ne ferma qu'un œil.

Renard battait la mesure[3] avec ses mains et applaudissait[4] : « C'est beaucoup mieux, dit-il, mais si tu pouvais fermer les deux yeux, tous les coqs du voisinage en mourraient de jalousie ou de-

manderaient d'eux-mêmes qu'on les mît à la broche[5]. »

Chantematin déjà fier de sa belle voix, fut très flatté par ces éloges. Espérant mieux chanter encore, il ferma imprudemment les deux yeux, mais il n'eut pas le temps de les rouvrir. Renard l'avait déjà saisi par le cou et l'emportait vers son terrier[6].

D'après GUÉCHOT.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *lisière :* limite, bord.

2. *cocorico :* chant du coq.

3. *battre la mesure :* marquer le mouvement d'un air de musique.

4. *applaudissait :* battait des mains en signe de contentement.

5. *qu'on les mît à la broche :* ils demanderaient eux-mêmes à mourir.

6. *terrier :* trou creusé dans la *terre* et qui sert d'habitation au renard.

Les idées. — 1. Où Renard rencontra-t-il Chantematin ?
2. Comment Renard fit-il taire le coq ?
3. Pourquoi veut-il lui faire fermer les yeux ?
4. Pourquoi Chantematin ne ferme-t-il d'abord qu'un œil ?... Pourquoi ferme-t-il ensuite les deux yeux ?
5. Que lui arrive-t-il ?

Exercice. — 1. *Que voyez-vous sur la gravure ?* (page 22).
2. *Comment le coq et le renard sont-ils représentés ?*
3. *Que fait le coq ?*
4. *Que fait le renard ?*

Lecture du Samedi

LA PETITE MÈRE

Il y avait, en 1763, au village de La Rochebaucour, sur la lisière d'un bois, une chaumière de pauvre apparence. C'est là qu'habitait une enfant de onze ans, Françoise Mariette. Ses parents, morts depuis quatre ans, lui avaient confié le petit Jean, son jeune frère, en lui recommandant d'être pour lui une seconde mère.

L'hiver est venu. Depuis cinq semai-

LA PETITE MÈRE

Elle s'est placée devant la huche ; de la main gauche, elle s'y appuie ; de la main droite, elle porte les coups.

nes, la neige couvre la terre. Françoise a entendu dire que des loups affamés[1] errent[2] dans les campagnes et osent pénétrer jusque dans les villages ; mais elle sort quand même pour faire son ouvrage.

Un matin, la jeune ménagère était occupée à tirer le pain du four, attenant[3] à la maison. Elle était attentive à sa besogne, lorsqu'elle entendit tout à coup des cris d'épouvante ; son frère était attaqué par une louve furieuse et il appelait sa petite mère à son aide.

Françoise court à lui, le dégage[4], le saisit et l'emporte dans la maison. Là, apercevant la huche[5] ouverte, elle y met le petit garçon : il est en sûreté.

Mais tandis qu'elle ne songeait qu'à son frère et se dévouait pour lui, n'a-t-elle pas senti derrière elle courir en hurlant[6] de joie la louve et ses cinq louveteaux qui l'avaient rejointe. Ils sont tous là dans la maison, autour d'elle.

Elle s'est placée devant la huche ; de la main gauche, elle s'y appuie ; de la main droite, elle porte les coups, mais, couverte de blessures, elle sent peu à peu ses forces lui échapper avec son sang.

Se voyant incapable de continuer la lutte, elle se traîne le plus loin possible de la huche où est caché son frère ; alors épuisée et mourante, joyeuse pourtant d'avoir éloigné de l'enfant les loups furieux, la courageuse fille tomba.

Lorsqu'on vint, par hasard, à la maison quelques heures après, on trouva dans la huche le petit Jean que la frayeur avait endormi. Sa sœur lui avait sauvé la vie en donnant la sienne.

D'après J.-M. Guyau.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *affamé :* qui souffre de la faim.
2. *errer :* aller çà et là, cherchant une proie.
3. *attenant :* touchant.
4. *dégager :* faire sortir d'une position dangereuse.
5. *huche :* coffre de bois servant à pétrir la pâte (synonyme : *pétrin*).
6. *hurler :* crier d'une manière prolongée et plaintive.

Les idées. — 1. Où était située la chaumière habitée par Françoise ?
2. Pourquoi Françoise et Jean étaient-ils seuls ?
3. Quels animaux voyait-on errer l'hiver autour du village ?
4. Qu'arriva-t-il un jour au petit Jean ?
5. Que fit sa sœur ?
6. Comment mit-elle le petit Jean en sûreté ?
7. Qui était entré dans la maison en même temps ?
8. Comment se défendit-elle d'abord ?
9. Pourquoi alla-t-elle tomber loin de la huche ?
10. Que virent les voisins en entrant dans la chaumière ?

Exercice. — *Écrivez l'explication des mots : affamé, dégager, huche.*

CHANSON D'AUTOMNE

Déjà plus d'une feuille sèche
Parsème[1] les gazons jaunis ;
Soir et matin, la brise[2] est fraîche ;
Hélas ! les beaux jours sont finis !

On voit s'ouvrir les fleurs que garde
Le jardin pour dernier trésor[3] :
Le dahlia[4] met sa cocarde[5]
Et le souci[6] sa toque[7] d'or.

La pluie au bassin fait des bulles ;
Les hirondelles sur le toit
Tiennent des conciliabules[8] :
Voici l'hiver, voici le froid !

Théophile Gautier.

(*Émaux et Camées*, E. Fasquelle, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *parsème :* semée, répandue çà et là.
2. *brise :* vent frais.
3. *dernier trésor :* ces fleurs sont la dernière richesse de l'automne.
4. *dahlia :* grande plante à fleurs rondes aux couleurs vives.
5. *cocarde :* rosette ou nœud de ruban de couleur.
6. *souci :* plante à fleurs jaunes.
7. *toque :* coiffure sans bords, souvent plissée.
8. *conciliabules :* conversations. Les hirondelles s'entendent pour partir.

Les idées. — 2. Que voit-on tomber sur le gazon ?
2. Comment est la brise ?
3. Quelles sont les dernières fleurs de l'automne ?
4. Que font les hirondelles ?
5. Qu'indiquent tous ces signes ?

Exercice. — ***Faire écrire de mémoire les mots :*** *le gazon, le dahlia, les hirondelles, des conciliabules.*

LE VIEIL AVEUGLE[1]

Je garde l'âne, ou plutôt, l'âne me garde.

J'ai quatre-vingts ans. Tous mes enfants sont morts, excepté la Marguerite qui était la dernière de mes filles.

Elle a été veuve[2] à vingt-huit ans, et elle a refusé de se remarier pour venir

me soigner et me nourrir dans la cabane[3] où elle est née et où elle restera jusqu'à sa mort.

Marguerite pioche le champ de pommes de terre et de sarrasin[4] ; elle ramasse le bois mort pour l'hiver ; elle fait le pain de seigle.

Il vient frotter sa tête contre moi.

Et moi, je ne fais rien que ce que vous voyez. Je garde l'âne, ou plutôt, l'âne me garde car il sait que je n'y vois pas. Il ne s'écarte jamais trop des chemins ; et, quand il veut s'en aller, il se met à braire[5], ou bien il vient frotter sa tête contre moi, tout comme un chien, jusqu'à ce que nous revenions ensemble à la cabane.

D'après LAMARTINE.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *aveugle :* celui qui est privé de la vue.
2. *veuve :* femme qui a perdu son mari et qui ne s'est pas remariée.
3. *cabane :* pauvre maison n'ayant qu'une seule pièce.
4. *sarrasin :* plante cultivée, à fleurs blanches, encore appelée *blé noir*. La graine réduite en farine sert à faire du pain dans les pays pauvres.
5. *braire :* action de l'âne qui fait entendre son cri.

Les idées. — 1. Quel est l'âge du vieil aveugle ?
2. Qui est venu le soigner ?
3. Quels durs travaux s'impose Marguerite ?... Pourquoi ?
4. Que fait l'aveugle ?... Pourquoi ne fait-il pas davantage ?
5. Comment l'âne garde-t-il le vieillard ?

Exercice. — *Regardez bien les gravures et dites comment est fait un âne.*

LA LEÇON DU PETIT-FILS

Le fils ingrat envers son père aura lui-même des fils ingrats.

Il y avait une fois un vieillard si faible, qu'il pouvait à peine marcher ; il ne voyait presque pas ; ses mains tremblaient ; si bien que, quand il était à table, une partie de sa soupe tombait sur la nappe.

Son fils et sa belle-fille[1] finirent par se dégoûter de ce spectacle ; c'est pourquoi le vieux grand-père fut obligé de prendre ses repas loin

de la table, dans un coin. Ils lui préparèrent son manger dans une écuelle[2] de terre, et encore ne lui en donnaient-ils pas assez. Le pauvre vieillard portait donc d'un air affligé[3] ses yeux sur la table où étaient assis ses enfants, et de grosses larmes coulaient le long de ses joues ridées.

Dame ! je fais une petite auge pour papa et pour maman.

Or, il arriva un jour que ses mains tremblantes ne purent tenir l'écuelle ; elle tomba et se cassa. La jeune femme le gronda sévèrement. Alors ils lui achetèrent, pour quelques liards[4], une petite jatte[5] de bois dans laquelle il fut obligé de manger.

Pendant ce temps, son petit-fils, âgé de quatre ans, assis sur le plancher, s'amusait à ajuster ensemble quelques petites planchettes.

« Que fais-tu là ? » lui demanda son père.

« Dame ! répliqua l'enfant, je fais une petite auge[6] ; papa et maman mangeront dedans, quand je serai grand et qu'ils seront devenus vieux. »

A ces mots, le mari et la femme se regardèrent en silence. Ils comprirent aussitôt leurs torts envers le vieillard et ils le firent asseoir à leur table.

D'après GRIMM.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *belle-fille :* un père ou une mère appellent ainsi la femme de leur fils.
2. *écuelle :* assiette en terre grossière.
3. *affligé :* triste, malheureux.
4. *liard :* petite monnaie ancienne : il fallait quatre liards pour faire la valeur d'un sou.
5. *jatte :* vase rond sans anse ni rebords.
6. *auge :* caisse en pierre ou en bois dans laquelle mangent les animaux.

Les idées. — 1. Pourquoi le vieillard répand-il sa soupe sur la nappe ?
2. Que firent d'abord son fils et sa belle-fille ?
3. Que lui donne-t-on pour remplacer l'écuelle cassée ?
4. Que faisait le petit-fils avec des planchettes ?
5. Pourquoi le fils et la belle-fille firent-ils asseoir de nouveau le vieillard à leur table ?

Exercice. — *Que représente la gravure ? Combien voyez-vous de personnes ?... Nommez-les. — Que fait le petit garçon ?*

LE LAIT DE LA PETITE SŒUR

Il est doux de s'oublier pour ceux qu'on aime.

C'était pendant le triste hiver de 1870-1871, les Prussiens bombardaient[1] Paris.

Près du Panthéon[2], rue des Feuillantines,

L'obus fait explosion, les éclats vont frapper les murailles.

n° 63[3], il y avait une femme de campagne réfugiée avec sa vache, qu'on lui avait laissée sous condition d'en réserver le lait pour les enfants et les malades du quartier.

Le matin, à une heure convue, des femmes, des enfants, venaient attendre la précieuse distribution[4].

Un jour, à cause du grand froid, on avait fait entrer, par préférence, les enfants sous le porche[5]. Arrive un obus[6] qui s'annonce en sifflant et tombe dans la cour. En un clin d'œil, chacun s'était jeté à terre.

L'obus fait explosion[7], les éclats vont frapper les murailles ; personne n'est blessé.

Un jeune garçon se relève comme les autres, tenant sa boîte de fer-blanc qu'il n'avait pas laissé échapper : « Mon Dieu, s'écrie-t-il, quel bonheur que je n'avais pas mon lait ! Qu'est-ce que serait devenue ma petite sœur ? »

Oubliant qu'il avait manqué d'être tué, il ne pensait qu'à sa petite sœur.

F. Sarcey.

(*Le Siège de Paris*. Flammarion, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *bombarder :* lancer sur une ville, avec des canons, des boulets creux qui éclatent en tombant.

2. *Panthéon :* monument où sont déposés les corps des grands hommes.

3. *n° 63 :* dans les villes, les maisons d'une même rue portent chacune un numéro.

4. *précieuse distribution :* on réservait aux malades et aux enfants le lait qui était très rare, et qui n'était distribué que par petites quantités.

5. *porche :* lieu couvert à l'entrée d'une maison.

6. *obus :* projectile creux et chargé d'une poudre explosive qui le fait éclater.

7. *fait explosion :* éclate en projetant ses morceaux de tous côtés.

Les idées. — 2. Où se passent les événements racontés ?... A quelle époque ?

2. Pourquoi le lait était-il si précieux ?

3. Qu'arriva-t-il pendant que les enfants attendaient sous le porche ?

4. Que dit le petit garçon en se relevant?
5. Était-ce bien de parler ainsi?... Pourquoi?

Exercice. — *Écrire de mémoire les mots : bombardement, Panthéon, quartier, obus, sifflant, explosion, fer-blanc.*

Lecture du Samedi

LA MAISON DE LA POUPÉE

Ah! la maison de la poupée!... elle n'était pas à moi, mais je pouvais l'admirer chez une petite amie où ma mère me conduisait souvent. Cette maison me paraissait plus belle qu'aucun des palais que j'avais vus.

Quelle jolie façade[1] couleur de pierre, avec de vraies fenêtres à vitres, un seuil[2] de porte et un balcon — plus vert que les balcons que je vois aujourd'hui sur les maisons riches. Cette façade s'ouvrait, du haut en bas, à deux battants. C'était un peu ennuyeux, je le sais bien, parce que les vraies maisons ne s'ouvrent pas ainsi, mais cela supprimait l'escalier : on était en même temps à tous les étages ce qui est fort commode pour une maîtresse de maison car elle peut surveiller partout sans se déplacer.

LA MAISON DE LA POUPÉE

Quelle jolie maison ! Comme j'aurais voulu l'habiter toujours !

Il y avait trois chambres distinctes : le salon avec des fauteuils, la chambre à coucher avec un riche ameublement[3] et enfin la cuisine avec sa cheminée, son fourneau, tout un assortiment[4] d'ustensiles, y compris une délicieuse bassinoire[5] et un cuisinier qui se préparait sans cesse à faire frire deux poissons.

Combien de festins j'ai faits sur cette table où figurait tout un service de plats en bois, chacun contenant son mets particulier, tel qu'un jambon ou une dinde, qui y étaient fixés au moyen d'un peu de colle forte, et garnis de quelque chose de vert qui devait être, je crois, de la mousse.

Je ne veux point oublier une théière peinte en jaune : elle devait être en or. Un jour, je versai dedans de l'eau chaude avec un peu de thé. L'eau chaude fit sans doute fondre la couleur, car le thé était très épais et très jaune. Je le trouvai bon tout de même, mais je fus malade le soir comme lorsque je prenais de l'huile de ricin[6].

Quelle jolie maison ! Comme j'aurais voulu l'habiter toujours !

D'après Ch. Dickens.

Explications et questions.

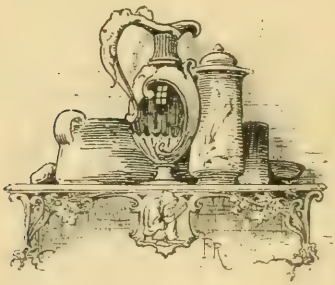
Les mots. — 1. *façade :* ce qu'on voit quand on est placé en *face* d'une maison.

2. *seuil :* pierre placée en travers, au bas de l'ouverture d'une porte.

3. *ameublement* : ensemble des meubles qui garnissent une pièce.
4. *assortiment* : collection complète d'objets.
5. *bassinoire* : ustensile creux en métal percé de trous et servant à chauffer un lit.
6. *huile de ricin* : médicament purgatif.

Les idées. — 1. Cette maison de poupée appartient-elle à la petite fille qui parle ?
2. Qu'est-ce qui lui plaît surtout dans cette maison ?
3. Combien y avait-il de chambres ?
4. Que voyait-on dans la cuisine ?
5. Comment fait-elle du thé ?... Le trouve-t-elle bon ?... Pourquoi ?
6. Qu'arrive-t-il le soir ?... Pourquoi fut-elle malade ?

Exercice. — *Voudriez-vous avoir une maison de poupée ? Qu'en feriez-vous ?*



SOUVENIRS D'ENFANCE

Dans une famille unie chacun est heureux du bonheur des autres.

Je ne rentrais jamais à la maison sans rapporter un bouquet de violettes, une botte[1] de digitales[2] ou un fagot de bruyères roses pour maman, selon que nous étions au printemps, en été, ou en automne.

Au temps de la sève[3] montante, papa me fabriquait des flûtes ou des sifflets taillés dans l'écorce du saule et des canons en bois de sureau.

Nous faisions des récoltes de fraises en juin, de framboises en juillet, de mûres à la fin d'août, et mon père les logeait dans de jolies boîtes rouges ou blanches, aux dépens d'un merisier[4] ou d'un bouleau[5] qu'il écorçait.

En septembre, nous ravagions[6] les châtai-

gniers et les noisetiers ; les sorbiers avaient leur tour en octobre.

E. About.

(*Le Roman d'un brave Homme*, Hachette et Cie, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *botte :* assemblage de choses pareilles liées ensemble : botte d'asperges, de fleurs.

2. *digitale :* plante à tige élevée, à fleurs rouges qui contiennent un poison violent.

3. *sève :* liquide qui est comme le sang des végétaux. Le temps de la sève montante est le printemps.

4. *merisier :* cerisier sauvage.

5. *bouleau :* arbre à l'écorce blanche.

6. *nous ravagions:* nous enlevions aux noisetiers leurs noisettes...

7. *sorbier :* arbre à fruits âcres appelés sorbes ou cormes.

Les idées. — 1. Comment ce petit garçon s'efforce-t-il de faire plaisir à sa maman ?

2. A quelle époque apporte-t-il les violettes ?... les digitales ?... les bruyères roses ?

3. Quels jouets fabrique le papa ?... avec quoi fait-il les flûtes ?... les canons ?

4. Quels fruits récoltent-ils en juin ?... en juillet ?... à la fin d'août ?...

5. Dans quoi place-t-on ces fruits ?... avec quoi sont faites ces boîtes ?

6. Que récoltent-ils en septembre ?... en octobre ?

Exercice. — *1. Faire la liste des noms de végétaux contenus dans la lecture.*

2. Quels sont les plaisirs qu'un enfant peut trouver à la campagne... au printemps ?... en été ?... en automne ?... et même en hiver ?

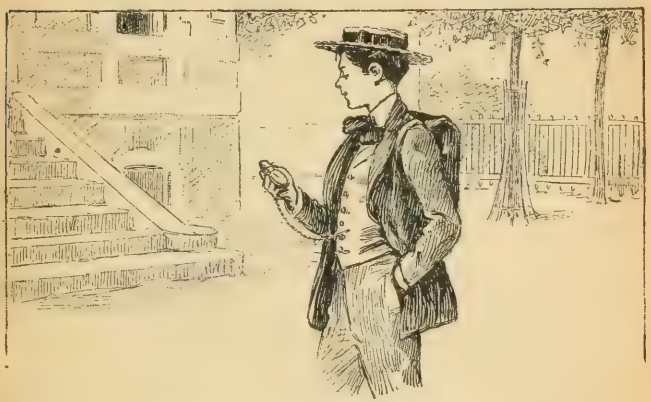
MA MONTRE !

J'avais une montre, une montre à moi, dans ma poche, à laquelle je pouvais regarder l'heure.

Et je la tirai de ma poche pour voir quelle heure il était.

Midi.

Ah ! midi, déjà midi ! Je savais qu'il était midi, ma montre me l'avait dit ; quelle affaire ! Et il me sembla qu'une montre, c'était une sorte de



« Quelle heure est-il, mon amie la montre ? »

confident[1], à qui l'on demandait conseil, et avec qui l'on pouvait s'entretenir[2].

« Quelle heure est-il, mon amie la montre ?

— Midi, mon cher Remi.

— Ah ! midi ; alors je dois faire ceci et cela, n'est-ce pas ?

— Mais certainement.

— Tu as bien fait de me le rappeler : sans toi, je l'oubliais.

— Je suis là pour que tu ne l'oublies pas. »

Ma montre ! Voilà deux mots agréables à prononcer. J'ai eu si grande envie d'avoir une montre ! Et, voilà que dans ma poche il y en a une qui fait tic tac[3].

Hector Malot.

(Sans Famille. A. Fayard, édit.).

Explications et questions.

Les mots. — 1. *confident :* celui à qui l'on dit toutes ses pensées et à qui on demande conseil.
2. *s'entretenir :* causer avec quelqu'un.
3. *tic tac :* bruit régulier produit par une montre, une pendule, un moulin...

Les idées. — Pourquoi Remi est-il si content ?
2. Que lui dit sa montre ?... La montre parle-t-elle vraiment ?
3. A quoi sert une montre ?
4. Quel bruit entend-on quand on approche une montre de son oreille ?

Exercice d'élocution. — *1. Comment est faite une montre ? (boîte ronde un peu aplatie, boucle en haut, cadran et aiguilles sous verre...)*
2. Quels métaux emploie-t-on pour faire les montres ?
3. De quelle couleur est une montre en or ?... une montre en argent ?

LES FRANCS

Les Francs[1] avaient coutume de relever leurs cheveux sur le sommet de la tête ; il les y nouaient, puis les laissaient retomber par derrière, comme une queue de cheval.

Leur visage était rasé, à l'exception de deux longues moustaches qui pendaient de chaque côté de la bouche.

Ils portaient des habits de toile serrés au corps et un large ceinturon auquel pendait l'épée. Leur arme favorite était une hache à un ou deux tranchants[2] dont le manche était très court. Ils commençaient le combat en lançant de loin cette hache, soit au visage, soit contre le bouclier[3] de l'ennemi. Rarement ils manquaient d'atteindre le but où ils voulaient frapper.

UN GUERRIER FRANC.

D'après Augustin Thierry.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *Les Francs :* guerriers barbares qui firent la conquête de la Gaule sous leur roi Clovis.

2. *tranchant* : partie coupante d'un outil ou d'une arme.

3. *bouclier :* plaque de métal que les guerriers d'autrefois portaient au bras gauche pour se protéger contre les coups de l'ennemi.

Les idées. — 1. Comment les Francs disposaient-ils leurs cheveux ?
2. Comment portaient-ils la barbe ?
3. Quelles étaient leurs armes ?
4. Comment se servaient-ils de la hache ?

Exercice. — *Faire la liste des noms au pluriel contenus dans le texte ci-dessus*

MES GRANDS-PARENTS

Celui qui peut travailler est assez riche.

Quand je remonte très loin dans mes souvenirs, je vois mon grand-père et ma grand'mère levés avant le jour, cheminant, chacun de son côté, vers une besogne ou une autre.

Grand'mère était habile comme une fée ; grand-père n'était pas maladroit non plus.

C'est grand'maman qui faisait le pain et la cuisine : elle filait, cousait, tricotait, lavait et repassait avec la dextérité[1] d'une fée[2].

Et il faut croire que le bonhomme[3] de grand-père n'était pas maladroit non plus, car pour fabriquer une échelle, réparer une tonne ou un

cuveau, ajuster une vitre, il ne s'adressait qu'à lui-même.

Ils étaient donc à l'aise sans argent ; leur superflu[4] s'écoulait[5] chez mes oncles et chez mon père, en paniers de fruits, en rayons de miel ou en fromages salés, et jamais un mendiant ne frappait à leur porte sans recevoir un morceau de pain.

E. About.

(*Le Roman d'un brave Homme.* Hachette et Cie, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *dextérité :* adresse des mains, habileté.
2. *fée :* personnage imaginaire qui paraît dans les contes et qui avait, croyait-on, le pouvoir de tout faire. Les fées n'ont jamais existé réellement.
3. *bonhomme :* homme simple et doux.
4. *superflu :* ce qui est en trop.
5. *s'écoulait :* passait, était porté chez...

Les idées. — 1. Que faisait la grand'mère ?
2. Que faisait le grand-père ?
3. Pourquoi étaient-ils à l'aise ?
4. Que faisaient-ils de ce qu'ils avaient en trop ?
5. Que recevaient les pauvres qui frappaient à leur porte ?

Exercice. — *Écrivez sur l'ardoise les sept mots de la lecture qui renferment une double consonne : ll, ss, mm, nn, pp...*

Lecture du Samedi

LA NAISSANCE DE POLICHINELLE[1]

Les hommes aiment ceux qui les amusent.

Le batelier Pulci[2] habitait avec sa femme une

maisonnette blanche sur le rivage du golfe de Naples[3].

Ils n'avaient point d'enfant et s'en désolaient chaque jour.

En rentrant un soir à la maisonnette blanche, la dame Pulci entendit un cri bizarre[4] sortir du lit dont les rideaux de serge[5] étaient tirés.

« Femme, dit Pulci qui entrait à ce moment, vois ce que c'est. » La pauvre dame s'approcha tout émue, écarta un peu les rideaux et faillit s'évanouir de joie en apercevant sur le lit une petite créature humaine qui se trémoussait[6] en se frappant sur le ventre d'un air tout à fait joyeux.

« Ciel ! le joli enfant ! » s'écria la dame Pulci.

Or, ce joli enfant avait deux bosses, une sur l'estomac en forme de virgule, l'autre sur le dos se dressait comme un point d'exclamation. Le nez avait la forme d'un bec de perroquet ; sa courbe venait rejoindre un menton crochu avec lequel elle formait une manière d'arcade[7] au-dessus d'une bouche large comme une porte.

« Le joli enfant ! le cher trésor ! répétait la bonne femme en caressant le petit personnage.

— Voyons-le, dit le père Pulci. »

Et dès qu'il l'eût vu :

LA NAISSANCE DE POLICHINELLE

Le petit bonhomme s'élança et se mit à gambader avec des contorsions à faire pâmer.

« Ah ! qu'il est laid ! s'écria-t-il. Oh ! le beau fils avec ses deux bosses ! N'a-t-il point honte d'avoir un nez pareil ? Donne-le moi que je le jette à la mer. »

Comme Pulci prononçait ces paroles, le petit bonhomme s'élança des bras de sa mère et il se mit à gambader[8] avec des contorsions[9] et des mines de bossu à faire pâmer[10]. Puis, tout d'un coup, se mettant en équilibre sur sa bosse de devant, il tourna sur lui-même avec la rapidité d'une toupie. Après quoi, grimpant sur les genoux du père Pulci, il lui fit une grimace des plus risibles...

Ma foi, le père Pulci, qui de sa vie n'avait tant ri, au point qu'il en eut la colique huit jours durant, n'y put tenir plus longtemps et embrassa l'enfant avec tendresse.

« Parbleu ! dit-il à sa femme, qui en était toute réjouie, je le garde ce petit, car il m'amuse infiniment. »

C'est ainsi que naquit Polichinelle.

D'après Octave Feuillet.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *Polichinelle :* voir page 16, note 1.

2. *Pulci :* (prononcez *Poulchi*), origine du mot *Polichinelle*.

3. *Naples :* grande ville de l'Italie méridionale, port sur la mer Méditerranée.

4. *bizarre :* extraordinaire, qui

surprend.
5. *serge:* étoffe de laine grossière.
6. *se trémoussait :* s'agitait d'une manière risible.
7. *en arcade :* en forme d'*arc.*
8. *gambader :* faire des sauts en agitant les jambes.
9. *contorsions :* se tordre en faisant des grimaces.
10. *pâmer :* s'évanouir.

Les idées. — 1. Où habitaient le batelier Pulci et sa femme ?
2. Qui trouvèrent-ils sur leur lit un soir ?... Racontez ?
3. Comment Mme Pulci trouve-t-elle le petit Polichinelle ?
4. Et le père Pulci comment le trouve-t-il d'abord ?
5. Que fit Polichinelle ?
6. Quel fut alors l'avis du batelier ?

Exercice d'élocution. — 1° *Comment est fait Polichinelle? son dos?... sa poitrine?... son nez?.,. sa bouche?...*
2° *Que voyez-vous sur la gravure?... auprès?... au loin?*

VERS L'ÉCOLE

L'école est la seconde famille de l'enfant.

Où va-t-il ce bambin pas plus haut qu'une botte ?
Il a mis ce matin sa plus belle culotte ;
Rose et frais, bien peigné, dans son habit propret,
Le voilà dans la rue, alerte et guilleret.

Le béret sur la tête et le sac à l'épaule,
Pour la première fois il se rend à l'école.
Grave[1] comme un conscrit, il marche ferme[2] et droit,
Sans arrêt ni détour, et crâne[3] ainsi qu'on doit.

Il sait qu'on le regarde et que chacun le nomme ;
Il sent bien aujourd'hui qu'il est un petit homme :
Sa mère l'accompagne et le tient par la main :
Mais il pourrait, dit-il, faire seul le chemin.

Cependant l'heure sonne et l'école est tout proche ;
Quand vibrent[4] les appels des premiers coups de cloch
Lors, tout à coup pensif, il ralentit le pas :
« Le maître, dis, maman, il ne me connaît pas ?

« Le maître, dis, maman, il ne me connaît pas ?

— Mais si, répond la mère avec un fin sourire ;
C'est un autre papa qui va t'apprendre à lire.
L'école est sa famille : ainsi chaque écolier
Est un enfant qu'il aime avec son cœur entier[5]... »

Frédéric Bataille.

(*Les trois Foyers*. Juven, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *grave :* sérieux.
2. *ferme :* d'un pas assuré.
3. *crâne :* fier et décidé.
4. *vibrer :* produire des vibrations, c'est-à-dire des tremblements rapides et sonores. — La cloche vibre quand elle sonne.
5. *avec son cœur entier :* de tout son cœur.

Les idées. — 1. Où va-t-il ce bambin ?
2. Comment est-il vêtu ?
3. Comment marche-t-il ?
4. Qui l'accompagne ?
5. N'est-il pas inquiet en arrivant près de l'école ?... Pourquoi ?
6. Comment sa mère le rassure-t-elle ?

Exercice. — *Quel chemin suivez-vous pour venir à l'école?*

LE BŒUF ET L'ENFANT

L'intelligence commande à la force.

Comme la diligence[1] descendait une côte au galop, un pauvre bœuf effrayé[2] s'est jeté dans

L'enfant souriait et lui parlait tout bas.

une broussaille[3]. Un petit garçon de quatre ou cinq ans, qui le conduisait, lui a pris la tête et

la lui a cachée dans sa poitrine en le flattant[4] doucement de la main. Il faisait à ce bœuf ce que sa mère lui fait sans doute, à lui enfant.

Le bœuf, tremblant de tous ses membres, enfonçait avec confiance sa grosse tête ornée de cornes énormes entre les bras de l'enfant, en jetant de côté un coup d'œil effaré[5] sur la diligence, emportée par six mules avec un horrible bruit de grelots et de chaînes. L'enfant souriait et lui parlait tout bas.

Rien de touchant[6] et d'admirable[7] comme de voir cette force brutale et aveugle gracieusement rassurée par la faiblesse intelligente.

Victor Hugo.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *diligence :* voiture publique servant au transport des voyageurs.
2. *effrayé :* qui a peur d'un danger.
3. *broussaille :* touffe d'arbustes.
4. *flattant :* caressant avec la main.
5. *effaré :* épouvanté par quelque chose d'incompréhensible.
6. *touchant :* qui *touche* le cœur, qui émeut.
7. *admirable :* digne d'être regardé et qui cause de la joie.

Les idées. — 1. Par quoi le bœuf est-il effrayé ?... Que fait-il ?
2. Par qui est-il rassuré ?... Comment l'enfant s'y prend-il ?
3. Pourquoi le bœuf qui est fort a-t-il peur de la diligence ?
4. Pourquoi l'enfant qui est faible n'en a-t-il pas peur ?

Exercice d'élocution. — *1. Quel moment du récit représente la gravure ?*
2. Si vous aviez été à la place du petit garçon auriez-vous osé prendre la tête du bœuf dans vos bras ?... Pourquoi ?

UN ET DEUX FONT TROIS

En cherchant à faire briller son esprit, on risque d'être ridicule.

Lorsque Frédéric revint du collège[1] aux vacances de Pâques, il voulut montrer à tous sa science[2] et son esprit[3]. Au dîner la domestique servit deux poulets.

« Maman va en prendre un, moi j'en prends un aussi et le troisième sera pour toi. »

« Papa, dit Frédéric, vous croyez qu'il y a deux poulets rôtis sur ce plat?... Eh bien, je veux vous prouver[4] qu'il y en a trois !

— Voyons, dit le père.

— D'abord, celui-ci fait un et celui-là fait deux. Or, un et deux font trois. Nous avons donc trois poulets à manger ce soir.

— C'est parfaitement exact, répondit le père ; Maman va en prendre un, moi j'en prends un aussi et le troisième sera pour toi ! »

Traduit de l'anglais
par M. M.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *collège :* établissement d'instruction.
2. *montrer sa science :* son savoir.
3. *montrer son esprit :* sa finesse, son habileté.
4. *prouver :* faire la *preuve*, démontrer.

Les idées. — D'où revenait Frédéric ?
2. Pourquoi voulait-il montrer à tous son savoir ?
3. Combien apporte-t-on de poulets sur la table ?
4. Que veut prouver Frédéric ?
5. Que dit le père ?... Pourquoi le père fait-il semblant de croire qu'il y a trois poulets ?
6. Frédéric mangera-t-il le troisième poulet ?... Pourquoi ?

Exercices. — *1. Lorsqu'il n'y a que deux livres sur une table pourriez-vous prouver comme Frédéric qu'il y en a trois ?*
2. Faites la liste des noms de personne contenus dans le morceau ci-dessus.

UNE ÉCOLE D'AUTREFOIS

Tous les matins, au petit jour[1], le père m'éveillait. Les frères et les sœurs dormaient encore ; je m'habillais sans faire de bruit, et je sortais avec mon petit sac, les pieds dans mes

sabots, le gros bonnet de roulier[2] sur les oreilles, et ma bûche[3] sous le bras. Il faisait froid à l'entrée de l'hiver ; je fermais bien la porte et je partais, soufflant dans mes doigts.

J'entrais dans la salle encore vide.

J'arrivais presque toujours avant les autres ; j'entrais dans la salle encore vide, je posais ma bûche et mes sabots à côté du poêle pour les sécher. Tout est encore là sous mes yeux : les poutres blanchies à la chaux, les bancs à la file[4], le grand tableau noir contre le mur, entre les deux fenêtres ; tout au fond, la table de notre maître, sur

une petite estrade[5]. Chacun devait balayer à son tour ; mais je commençais en attendant les autres.

ERCKMANN-CHATRIAN.

(*Histoire d'un Sous-Maître*. J. Hetzel, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — *au petit jour :* à l'aube, au moment où le jour commence.
2. *roulier :* charretier.
3. *bûche :* morceau de bois à brûler. La salle de classe était chauffée avec le bois que les élèves devaient apporter.
4. *à la file :* les uns derrière les autres.
5. *estrade :* petit plancher sur élevé.

Les idées. — 1. Pourquoi cet enfant évite-t-il de faire du bruit en s'habillant ?
2. Que porte-t-il sous le bras ?... Pourquoi ?
3. Que fait-il en arrivant ?
4. Comment était la salle de classe ? (Que voyez-vous sur la gravure ?)

Exercices. — *1. Écrivez sur l'ardoise la liste des adjectifs qualificatifs contenus dans la lecture.*
2. Dites en quoi votre école se distingue de cette école d'autrefois. Qu'y a-t-il de plus dans votre salle de classe ?

Lecture du Samedi

LES PETITS LOUPS

Les méchants sont toujours malheureux.

Trois petits loups, dans un grand bois,
(C'est un conte de ma grand'mère)
Virent passer avec son père,
Un petit garçon, une fois.

Le premier loup dit : « Qu'il est rose ! »
Le second loup dit : « Qu'il est blanc ! »
Le troisième dit une chose
Que je ne redis qu'en tremblant...
Il voulait manger l'enfant rose,
Le petit garçon rose et blanc !
Alors les loups, jeunes encore,
Prévinrent du fait leur maman,
Qui leur dit : « S'il est si charmant,
Rien n'empêche qu'on le dévore ! »

Chaque louveteau partant pour
Manger le petit enfant rose,
Ils arrivent tous trois autour
De la maison à porte close,
Où le père, alors de retour,
Veille sur son fils qui repose.

Mais pendant que les petits loups
Trottaient ensemble sur les routes,
Le père, l'oreille aux écoutes[1],
Avait bien fermé les verrous
Et le volet de sa demeure,
Que la bise glacée effleure[2].

Voici donc les trois louveteaux,
Allongeant au vent leurs museaux,

LES PETITS LOUPS

Le premier loup gratte au volet ; l'autre reçut un coup de pistolet et le dernier fut pris au piège.

Flairant[3], tournant, faisant la guette[4]
Arrivés à la maisonnette...
Le premier loup gratte au volet,
Qui ne s'ouvrit d'aucune sorte :
Le second, en grattant la porte,
Reçut un coup de pistolet ;
Le troisième fut pris au piège
Que la nuit, il ne voyait pas,
Tant il était couvert de neige...

« La louve est morte de misère[5] ».
Ajoutait aussi ma grand'mère.

Auguste de Chatillon.
(*A la Grand'pinte*, Messein, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *aux écoutes :* l'oreille tendue au moindre bruit.
2. *effleurer :* toucher légèrement.
3. *flairant :* sentant, cherchant à découvrir avec l'odorat.
4. *faisant la guette :* mis pour faisant le guet; surveillant, épiant pour surprendre.
5. *misère :* mis pour peine, chagrin.

Les idées. — 1. Que virent passer les trois petits loups ?
2. Que dit le premier louveteau en voyant l'enfant ?... que dit le second ?... le troisième ?...
3. Quel fut l'avis de la mère louve ?
4. Que fit le père en rentrant à la maison ?
5. Quand les trois petits loups furent arrivés à la maison, que firent-ils ?
6. Dites ce qui arriva à chacun d'eux ?... et à la louve ?

Exercice. — *Expliquer par écrit le sens des mots: effleurer, flairer, faire le guet.*

LES DEUX CHEMINS

L'ignorance rabaisse l'homme.

Un enfant, au bout d'une route,
Trouva tout à coup deux chemins.
Il s'arrêta, rempli de doute[1],
Roulant son chapeau dans ses mains.

Fallait-il prendre à gauche, à droite,
Ou bien rester là jusqu'au soir ?
Sur un arbre, une planche étroite
Portait un avis[2] peint en noir.

Mais l'enfant ne savait pas lire,
Il eut beau se gratter le nez,
La planchette ne put lui dire :
« C'est par ici, petit, venez ! »

Par bonheur une paysanne
Vint et le tira d'embarras[3].
Elle lui dit : « Suis bien mon âne,
Et jamais tu ne te perdras. »

« Suis bien mon âne
Et jamais tu ne te perdras. »

Le jeune enfant baissa la tête,
Et contre lui-même il boudait[4]
D'être conduit par une bête
Et d'être plus sot qu'un baudet[5].

Si tu veux connaître ta route,
Mon petit, quand tu seras grand,
Instruis-toi bien, car il en coûte[6]
De passer pour un ignorant.

O. Aubert.

(*Le Livre rose et bleu.* Nathan, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *doute :* incertitude : il ne savait pas.
2. *avis :* indication écrite.
3. *embarras :* peine, difficulté.
4. *bouder :* faire voir du mécontentement, du dépit.
5. *baudet :* âne.
6. *il en coûte :* il est pénible, il en résulte des inconvénients...

Les idées. — Où arriva l'enfant dont on parle ?
2. Pourquoi fut-il si embarrassé ?
3. Que fut-il obligé de faire ?
4. S'il avait su lire, qu'aurait-il fait ?
5. Que lui dit la paysanne ?
6. Était-il bien fier d'avoir un âne pour guide ?

Exercice. — *Examen de la gravure : 1° Que fait l'enfant?.. Pourquoi?...*
2° Que fait la paysanne?... Où est-elle?... Qu'est-ce que l'âne porte encore?

LES ARABES

Après avoir conquis le nord de l'Afrique et l'Espagne, les Arabes[1] résolurent, au temps de Charles-Martel, de s'emparer du pays des Francs.

« Qu'est-ce donc que ces Francs? » demanda un jour le calife[2] à un de ses généraux. Celui-ci

répondit : « C'est un peuple très nombreux, très brave dans l'attaque, mais qui perd courage quand il a été vaincu. »

Et le général promit de battre les Francs ; « car, dit-il, jamais mon armée n'a été vaincue, même quand elle combattait quarante contre quatre-vingts ».

En approchant, les Francs trouvèrent les tentes désertes.

Les Arabes battirent en effet les habitants de la Gaule méridionale : ils prirent et brûlèrent Bordeaux et Poitiers. Mais comme ils sortaient de Poitiers pour se diriger vers Tours[3], ils rencontrèrent l'armée des Francs commandée par Charles-Martel, et la bataille s'engagea.

Il y avait des milliers et des milliers d'Arabes.

Légèrement vêtus de longs burnous[4] de laine blanche, montés sur de petits chevaux rapides comme le vent, ils se jetèrent sur les Francs.

Couverts de leurs lourdes armures de fer, les Francs supportèrent l'attaque sans être ébranlés. On aurait dit qu'ils étaient attachés les uns aux autres.

La nuit vint ; les Arabes se retirèrent dans leur camp[5], et les Francs attendirent que le jour parût, en se préparant au combat.

Mais, le jour venu, on n'entendit aucun bruit dans le camp des Arabes. En s'approchant, les Francs trouvèrent les tentes[6] désertes[7]. Les Arabes étaient partis pendant la nuit.

D'après Ernest Lavisse.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *Arabes :* peuples venus d'Asie (*Arabie*). Ils luttaient surtout pour répandre leur religion.

2. *calife :* nom donné aux souverains arabes.

3. *Bordeaux, Poitiers, Tours :* à montrer sur la carte.

4. *burnous :* ample manteau de laine blanche à capuchon, en usage chez les Arabes.

5. *camp :* lieu où s'installe une armée pour séjourner.

6. *tente :* sorte d'abri en toile.

7. *désertes :* abandonnées : il n'y avait personne.

Les idées. — D'où venaient les Arabes quand ils pénétrèrent en Gaule ?

2. Quelles villes prirent-ils ?

3. Quel était alors le chef des Francs ?

4. Quel fut le résultat de la bataille ?

5. Qu'arriva-t-il pendant la nuit ?

Exercice. — *Faites une phrase avec chacun des mots : Arabes, calife, burnous.*

SANS INSTRUCTION ON N'ARRIVE A RIEN

En s'instruisant on s'améliore.

En arrivant au régiment, je ne savais ni *a* ni *b*[1]. Voilà pourquoi je suis resté simple soldat, malgré mes campagnes, mes blessures et ma bonne conduite. Il m'a fallu terriblement de courage pour apprendre ensuite à lire, à écrire, à dresser un procès-verbal[2]. J'en suis pourtant venu à bout, et, maintenant, j'ai mon bâton de maréchal[3] comme brigadier[4] de gendarmerie.

J'avais autant de bon sens et de cœur[5] que beaucoup de mes camarades devenus capitaines et même colonels ; mais ils avaient de l'instruction : leurs parents les avaient envoyés à l'école, les miens étaient pauvres et il n'y avait pas encore d'école dans notre village à cette époque.

C'est l'instruction qui fait tout[6] dans la vie, avec la bonne conduite : sans l'instruction, on n'arrive à rien ; aussi, jeunes gens, employez bien votre temps à l'école et profitez des leçons de votre maître.

ERCKMANN-CHATRIAN.

Les Volontaires de 1792 (J. Hetzel, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — *ne savoir ni a ni b* : ne connaître aucune lettre, ne pas savoir lire.

2. *procès-verbal :* compte rendu écrit d'un fait constaté.

3. *bâton de maréchal :* la dignité de maréchal de France était la plus élevée. L'insigne était un bâton décoré.

Avoir son bâton de maréchal signifie avoir obtenu la plus haute situation à laquelle on puisse arriver.

4. *brigadier :* le grade le moins élevé dans la cavalerie ou la gendarmerie.

5. *autant de cœur :* autant de courage, de bonne volonté.

6. *l'instruction fait tout :* elle est plus importante que toute chose.

Les idées. — 1. Pourquoi ce vieux gendarme resta-t-il simple soldat au régiment ?
2. Que fut-il obligé d'apprendre ?
3. Quelle situation occupe-t-il à présent ?
4. Peut-il espérer un grade plus élevé ?... Pourquoi ?
5. Que sont devenus ceux de ses camarades plus instruits ?
6. Que prouve ce récit ?
7. Quel conseil le vieux gendarme donne-t-il aux enfants ?

Exercice. — *Qu'apprenez-vous à l'école ? (Répondez par une phrase complète : A l'école, j'apprends...)*

PREMIER GIVRE

L'hiver est sorti de sa tombe[1]
Son linceul[2] est dans le vallon ;
Le dernier feuillage qui tombe
Est balancé par l'aquilon[3].

Nichés dans le trou d'un vieux saule,
Des hiboux aiguisent leur bec ;
Le bûcheron sur son épaule
Emporte un morceau de bois sec.

La linotte a fui l'aubépine[4] ;
Le pinson n'a plus son rameau[5] ;
Le moineau va crier famine[6]
Devant les portes du hameau.

Le premier givre.

Le givre[7] que sème la bise[8]
Argente[9] les bords du chemin ;
A l'horizon[10] la nue est grise :
C'est de la neige pour demain.

A. Houssaye.

(*Poésie dans les Bois.*)

Explications et questions.

Les mots. — *sa tombe :* l'auteur suppose que l'hiver a été enterré au mois de mars. Il sort de sa fosse, il renaît.

2. *linceul :* drap blanc dans lequel on enveloppe les morts. Ici le drap blanc c'est la neige.

3. *aquilon :* vent du nord violent et froid.

4. *a fui l'aubépine :* a fui les buissons.
5. *n'a plus son rameau :* n'a plus un branchage vert pour s'abriter.
6. *crier famine :* crier sa faim et sa misère.
7. *givre :* légère gelée blanche produite par la congélation du brouillard.
8. *bise :* vend froid du nord.
9. *argente :* couvre d'une couche de poudre blanche comme l'argent.
10. *horizon :* partie du ciel qui semble toucher la terre.

Les idées. — 1. Par quoi la présence de l'hiver est-elle annoncée ?
2. Que fait l'aquilon ?
3. Que font les hiboux ?... le bûcheron ?... le moineau ?...
4. Qu'annonce pour demain le ciel gris ?

Exercice. — *Écrivez au singulier d'abord, au pluriel ensuite, les noms des quatre oiseaux cités.*

Lecture du Samedi

LE PETIT IGNORANT ET LES DEUX FIOLES

L'ignorance est une honte et un danger.

Le père de Thomas était au lit ; il avait pris un refroidissement[1] en travaillant aux champs. — Le médecin lui ordonna deux médicaments[2] que le petit Thomas courut vite chercher à la pharmacie[3] du village et qu'il rapporta dans deux fioles.

L'une des fioles contenait un sirop qui devait

être pris par cuillerée. — Dans l'autre, il y avait une sorte d'huile noirâtre avec laquelle le père malade devait se frotter le corps. Sur cette seconde fiole, on voyait collé un papier rouge, et sur le papier, on lisait ces mots : *Poison*[4] *pour l'usage externe*[5]. Mais Thomas ne savait pas lire ; il n'avait pas appris ce que signifie le papier rouge collé sur la fiole.

Lorsqu'il apporta les médicaments à son père; celui-ci souffrait tellement, qu'il n'eut pas la force de les regarder et qu'il dit à l'enfant :

« Verse-moi une cuillerée de la potion[6]. »

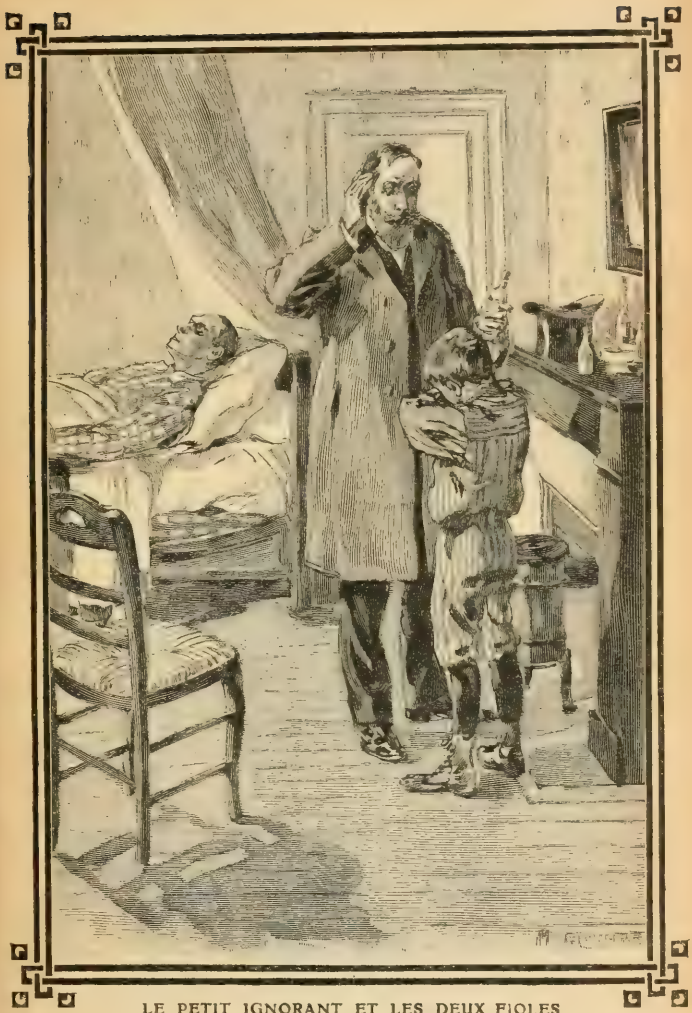
Thomas apporta une cuillerée de la fiole sur laquelle il y avait écrit : Poison. — Le père but la cuillerée précipitamment ; bientôt après, il tomba dans un profond sommeil.

Thomas se réjouissait de le voir dormir ainsi ; mais son père ne se réveilla pas de toute la journée et, tout en dormant, il se plaignait[7].

Quand le médecin revint le soir, il fut bien surpris de trouver son malade si profondément endormi ; il l'examina, puis courut vers la cheminée où se trouvait la fiole entamée.

« Malheureux enfant, s'écria-t-il, vous avez empoisonné votre père. »

Vite le médecin desserra les dents du malade, et il lui fit prendre un contrepoison[8].



LE PETIT IGNORANT ET LES DEUX FIOLES

« *Malheureux enfant, vous avez empoisonné votre père !* »

Le père faillit mourir ; il resta longtemps à se remettre. Pendant ce temps, le pauvre Thomas était bien anxieux[9] et bien désolé.

Lorsque le père fut remis et put enfin marcher, sa première sortie fut pour conduire le petit Thomas à l'école du village.

J.-M. Guyau.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *refroidissement :* maladie causée par un froid subit quand on est en sueur.

2. *médicament* . remède pour guérir un malade.

3. *pharmacie :* boutique où le pharmacien prépare les remèdes.

4. *poison :* substance capable de tuer ou de rendre très malade.

5. *usage externe :* pour l'extérieur du corps. Ce qui est pour l'usage externe ne doit pas être bu.

6. *potion :* remède liquide à prendre par cuillerée.

7. *se plaignait :* faisait entendre des gémissements douloureux.

8. *contrepoison :* remède qui arrête l'effet du poison.

9. *anxieux :* inquiet, tourmenté.

Les idées. — 1. Combien le petit Thomas rapporte-t-il de fioles?

2. Que fallait-il faire du médicament contenu dans l'une des fioles?... Et de celui contenu dans l'autre?

3. Comment pouvait-on les distinguer?

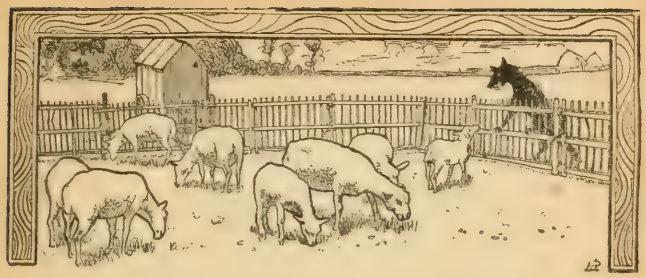
4. Que fit Thomas ?

5. Quelle fut la cause de son erreur ?

6. Que dit le médecin ?

7. Que fit le père aussitôt qu'il fut guéri ?

Exercice. — *Que signifient les mots : refroidissement, poison, usage externe ?*



LE LOUP ET LE JEUNE MOUTON

Défiez-vous des personnes qui se vantent.

Des moutons étaient en sûreté dans leur parc[1], les chiens dormaient ; et le berger, à l'ombre d'un grand ormeau, jouait de la flûte avec d'autres bergers voisins.

Un loup affamé[2] vint reconnaître l'état du troupeau.

Un jeune mouton qui n'avait jamais rien vu, entra en conversation avec lui :

« Que venez-vous chercher ici ? dit-il au glouton[3].

— L'herbe tendre et fleurie, lui répondit le loup. Vous savez que rien n'est plus doux que de paître dans une verte prairie émaillée[4] de fleurs pour apaiser[5] sa faim, et d'aller éteindre[6] sa soif dans un clair ruisseau : j'ai trouvé ici l'un

et l'autre. Que faut-il davantage? Je sais me contenter de peu.

— Est-il donc vrai, repartit le jeune mouton, que vous ne mangez point la chair des animaux, et qu'un peu d'herbe vous suffit? Si cela est, vivons comme frères et paissons ensemble. »

Aussitôt le mouton sort du parc dans la prairie, où le loup le mit en pièces et l avala.

Défiez-vous des belles paroles des gens qui se vantent d'être vertueux. Jugez-en par leurs actions et non par leurs discours.

FÉNELON.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *parc :* clôture faite de claies mobiles où l'on enferme les moutons qui couchent dans les champs.
2. *affamé :* voir page 27, note 1.
3. *glouton :* qui mange beaucoup et vite.
4. *émaillée :* couverte de fleurs aux couleurs brillantes comme de l'émail. L'émail est un vernis très dur et de couleurs vives que l'on applique par fusion sur des bijoux ou sur des vases.
5. *apaiser :* faire cesser, calmer.
6. *éteindre :* faire cesser, faire disparaître la soif.

Les idées. — 1. Où étaient enfermés les moutons?
2. Que faisaient les chiens?... les bergers?
3. Que répond le loup au jeune mouton?
4. Que fit alors le jeune mouton?
5. Devait-il croire aux paroles du loup?
6. Que lui arriva-t-il?
7. Quelle leçon contient ce récit?

Exercices. — *a) Faire la liste des adjectifs qualificatifs masculins,*
b) Faire la liste des adjectifs qualificatifs féminins.

LE SERIN

La curiosité conduit à la désobéissance.

Depuis longtemps Christine avait envie d'avoir un serin, un joli serin jaune, dans une cage verte. A chaque instant elle suppliait[1] sa mère de lui en acheter un.

« Tu en auras un, dit la mère, si tu te corriges de ta curiosité. »

Christine promit de se corriger.

Un jour qu'elle revenait de l'école, sa mère qui s'apprêtait à sortir lui dit : « Voilà sur la table une petite boîte toute neuve. Je te défends de l'ouvrir et même d'y toucher. Ne sois pas curieuse et à mon retour, je te donnerai quelque chose qui te fera plaisir. »

A peine la mère fut-elle partie, que la curieuse enfant tenait déjà la boîte à la main.

« Comme elle est légère ! disait-elle. Tiens ! le couvercle est percé de petits trous. Que peut-il donc y avoir là-dedans? » Ne pouvant plus résister[2] à sa curiosité, elle leva le couvercle. Au même instant, un joli petit serin couleur d'or s'échappa de la boîte et se mit à voltiger à travers la chambre.

Christine voulut le rattraper et le remettre dans sa boîte, afin que sa mère ne s'aperçût de rien. Mais malgré tous ses efforts, le serin lui échappait toujours.

Un joli serin se mit à voltiger à travers la chambre.

Tout essoufflée[3] et les joues en feu[4], elle courait encore après l'oiseau, lorsque sa mère entra et lui dit :

« Ô fille désobéissante et curieuse! C'est pour toi que j'avais acheté ce joli serin, mais avant de te le donner, j'ai voulu voir si tu le méritais. »

La mère ouvrit alors la fenêtre et le serin s'envola vers la forêt.

D'après SCHMID.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *supplier:* prier, demander avec insistance.
2. *résister :* se retenir, se défendre contre...
3. *essoufflée :* à bout de *souffle*, hors d'haleine.
4. *les joues en feu :* les joues rouges comme le feu.

Les idées. — 1. Quel était le défaut de Christine?
2. Que désirait-elle vivement?
3. Que lui dit sa mère un soir à son retour de l'école?
4. Quand la mère fut partie, que fit Christine?... Qu'arriva-t-il?
5. Qu'est-ce que la petite curieuse essaya de faire alors?... Y réussit-elle?
6. Que fit la mère à son retour?

Exercice. — *A la place de Christine qu'auriez-vous fait en voyant la petite boîte?... Pourquoi auriez-vous agi ainsi?*

JE VEUX..... ÇA

Jeanne songeait, sur l'herbe assise, grave[1] et rose.
Je m'approchai : « Dis-moi si tu veux quelque chose,
Jeanne ! » Car j'obéis à ces charmants amours[2],
Je les guette[3], et je cherche à comprendre toujours
Tout ce qui peut passer par ces divines têtes[4].
Jeanne m'a répondu : « Je voudrais voir des bêtes. »
Alors je lui montrai dans l'herbe une fourmi :
« Vois ! » Mais Jeanne ne fut contente qu'à demi[5].
« Non ! les bêtes, c'est gros, » me dit-elle.....
« Je n'ai pas d'éléphant sous la main, répondis-je.
Veux-tu quelque autre chose ? Ô Jeanne, on te le doit !
Parle. » Alors Jeanne au ciel leva son petit doigt :

« Ça » dit-elle. — C'était l'heure où le soir commence !
Je vis à l'horizon surgir[6] la lune immense.

Victor Hugo.

(L'Art d'être Grand-Père.)

« *Je veux..... ça.* »

Explications et questions.

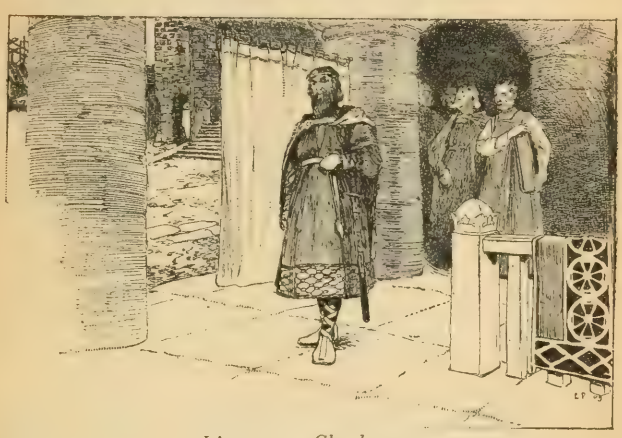
Les mots. — 1. *grave :* sérieuse.
2. *charmants amours :* mis pour enfants gracieux et aimables.
3. *je les guette :* je les surveille, prêt à leur obéir.
4. *divines têtes :* têtes chères et sacrées.
5. *qu'à demi :* à moitié, à peine contente.
6. *surgir :* paraître, s'élever.

Les idées. — 1. Où était Jeanne?
2. Que voudrait-elle voir?
3. Que lui montra son grand-père?
4. Fut-elle contente?... Pourquoi?
5. Que demande-t-elle ensuite?

Exercice. — *Nommer oralement ou écrire les dix verbes du 1er groupe en er, contenus dans la lecture.*

PORTRAIT DE CHARLEMAGNE

L'empereur Charlemagne avait la taille haute, la tête bien ronde, les yeux grands et brillants. Son nez était un peu long et son cou assez court.



L'empereur Charlemagne.

Quand il fut devenu vieux, de beaux cheveux blancs entourèrent sa tête. Il inspirait [1] le respect à tout le monde ; mais son visage était souriant, sa voix, claire, et douce.

Il s'habillait simplement. Il portait une ample tunique [2] de laine avec une bordure de soie. La tunique était serrée par un ceinturon, auquel pendait une épée. Il avait un pantalon serré aux

jambes par des bandelettes de couleur; aux pieds, des brodequins[3]. L'hiver, il mettait sur ses épaules un grand manteau, ou bien une fourrure[4], parfois de simples peaux de mouton.

Il avait un grand appétit, mais il était sobre[5]; rarement, il buvait plus de trois fois dans un repas.

D'après le moine de SAINT-GALL.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *inspirer :* faire naître... le respect.
2. *tunique :* vêtement serré à la taille que portaient les anciens.
3. *brodequins :* chaussures lacées enveloppant le pied et le bas de la jambe.
4. *fourrure :* peau d'animal garnie de son poil et préparée pour servir de vêtement.
5. *sobre :* qui boit et mange modérément, sans excès.

Les idées. — 1. Comment était la figure de Charlemagne? (yeux, nez, cheveux).
2. Comment était-il vêtu ordinairement?... Que mettait-il de plus en hiver?

Exercice. — *Le mot bandelette est un diminutif (petite bande). Trouver 4 autres diminutifs terminés en ette.*

Lecture du Samedi

LE PETIT CHAPERON-ROUGE

Conte.

Il était une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on pût voir : sa mère en était folle[1], et sa mère-grand[2] plus folle encore. Cette bonne

femme lui fit faire un petit chaperon[3] rouge qui la fît paraître si jolie que partout on l'appelait le petit Chaperon-Rouge.

Un jour, sa mère ayant fait des galettes, lui dit :

« Va voir comment se porte ta mère-grand, car on m'a dit qu'elle était malade ; porte-lui cette galette et ce petit pot de beurre. »

Le petit Chaperon-Rouge partit aussitôt pour aller chez sa mère-grand, qui demeurait dans un autre village.

En passant dans un bois, elle rencontra compère le Loup, qui eut bien envie de la manger ; mais il n'osa, à cause de quelques bûcherons qui étaient dans la forêt. Il lui demanda où elle allait. La pauvre enfant, qui ne savait pas qu'il est dangereux de s'arrêter à écouter un Loup, lui dit :

« Je vais voir ma mère-grand, et lui porter une galette avec un pot de beurre que ma mère lui envoie.

— Demeure-t-elle bien loin ? lui dit le Loup.

— Oh ! oui, répondit le petit Chaperon-Rouge ; c'est par delà le moulin que vous voyez tout là-bas, là-bas, à la première maison du village.

— Eh bien ! dit le Loup, je veux l'aller voir aussi : je m'y en vais par ce chemin-ci, et toi par ce chemin-là, et nous verrons qui plus tôt y sera. »

Le Loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui était le plus court ; et la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amusant à cueillir des noisettes, à courir après les papillons et à faire des bouquets de petites fleurs qu'elle rencontrait.

Le Loup ne fut pas longtemps à arriver à la maison de la mère-grand.

Il se fit ouvrir en imitant la voix du petit Chaperon-Rouge, et il dévora la mère-grand car il n'avait rien mangé depuis plus de trois jours.

Ensuite il ferma la porte, et s'alla coucher dans le lit de la mère-grand, en attendant le petit Chaperon-Rouge, qui, quelque temps après, vint heurter à la porte. Toc, toc?

« Qui est là ? »

Le petit Chaperon-Rouge qui entendit la grosse voix du Loup, eut peur d'abord, mais croyant que sa mère-grand était enrhumée, répondit :

« C'est votre fille le petit Chaperon-Rouge qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie.

— Entre, » cria le Loup en adoucissant un peu sa voix.

LE PETIT CHAPERON ROUGE

En passant dans un bois, elle rencontra compère le Loup.

Le petit Chaperon-Rouge poussa la porte et entra.

Le Loup lui dit en se cachant dans le lit, sous la couverture :

« Mets la galette et le petit pot de beurre sur la huche[4], et viens te coucher avec moi. » Le petit Chaperon se déshabille, et va se mettre dans le lit, où elle fut bien étonnée de voir comment sa mère-grand était en son déshabillé[5]. Elle lui dit :

« Ma mère-grand, que vous avez de grands bras !

— C'est pour mieux t'embrasser, ma fille.

— Ma mère-grand, que vous avez de grandes oreilles !

— C'est pour mieux écouter, mon enfant.

— Ma mère-grand, que vous avez de grands yeux !

— C'est pour mieux voir, mon enfant.

— Ma mère-grand, que vous avez de grandes dents !

— C'est pour te manger. »

Et en disant ces mots, le méchant Loup se jeta sur le petit Chaperon-Rouge, et la mangea.

Charles Perrault.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *en était folle :* l'aimait à la *folie*.
2. *mère-grand :* grand'mère.
3. *chaperon :* petit manteau court à capuchon.
4. *huche :* voir page 27, note 5.
5. *déshabillé :* vêtement du matin ou d'intérieur.

Les idées. — 1. D'où vint, à cette petite fille, le nom de petit Chaperon-Rouge ?
2. Où allait-elle ?... Pourquoi faire ?
3. Où rencontra-t-elle le Loup ?
4. Pourquoi le Loup ne la mangea-t-il pas tout de suite ?
5. Pourquoi le Loup arriva-t-il le premier chez la mère-grand ?
6. Que fit-il en arrivant ?
7. Racontez l'arrivée du petit Chaperon-Rouge... Que se passa-t-il ensuite ?

Exercice d'élocution. — *Qu'est-ce qu'un conte ? Croyez-vous tout ce que raconte celui-ci ?... Pourquoi ?... Quels sont les détails qui vous paraissent invraisemblables ?*

LE ROUGE-GORGE

La confiance fait naître la confiance,
l'amitié engendre l'amitié.

Au milieu d'un hiver rigoureux, un rouge-gorge se présenta à la fenêtre d'un laboureur, comme pour demander l'hospitalité[1].

Le laboureur, touché de la confiance du petit oiseau, ouvrit la fenêtre et le reçut avec bonté. Le rouge-gorge passa tout l'hiver dans la maison, et les enfants l'aimaient beaucoup.

Mais au printemps, lorsque les haies se couvrirent de feuilles, le laboureur ouvrit la fenêtre, et le petit oiseau s'envola dans les bois voisins, où il bâtit son nid et chanta sa joyeuse chanson.

L'hiver revint, et le rouge-gorge revint aussi ; mais cette fois il amena sa compagne[2] avec lui. Les deux petits oiseaux entrèrent avec confiance,

et ils regardaient autour d'eux sans s'effaroucher[3].

Le laboureur et ses enfants se réjouirent beaucoup de les voir, et les enfants disaient : « Ces

Les deux petits oiseaux entrèrent avec confiance.

oiseaux nous regardent sans aucune frayeur, et paraissent même heureux de se trouver avec nous. — S'ils pouvaient parler, répondit le père, ils vous diraient : la confiance fait naître la confiance, et l'amitié engendre[4] l'amitié. »

D'après KRUMMACHER.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *hospitalité :* consiste à recevoir quelqu'un chez soi gratuitement.
2. *sa compagne :* celle avec qui il vivait.
3. *s'effaroucher :* s'effrayer, avoir peur.
4. *engendre :* même sens que *fait naître.*

Les idées. — 1. Pourquoi le rouge-gorge vint-il chez le laboureur ?
2. Comment fut-il reçu ?
3. Que fit-il au printemps ?
4. Que fit-il l'hiver suivant ?
5. Que disaïent les enfants ?... Et le père ?

Exercice. — *Faire la liste des verbes au pluriel en indiquant leur sujet.*

L'IVRESSE

L'homme ivre ne sait pas ce qu'il fait.

Charles XII qui fut roi de Suède, avait un jour, dans l'ivresse, perdu le respect[1] qu'il devait à la reine son aïeule[2] : elle se retira, pénétrée[3] de douleur, dans son appartement.

Le lendemain, comme elle ne paraissait pas, le roi en demanda la cause, car il avait tout oublié[4].

On la lui dit.

Il alla trouver la princesse :

« Madame, lui dit-il, je viens d'apprendre

qu'hier je me suis oublié[5] à votre égard ; je viens vous en demander pardon, et, afin de ne plus tomber dans cette faute, je vous déclare[6] que j'ai

« Madame, je vous déclare que j'ai bu hier du vin pour la dernière fois de ma vie ».

bu hier du vin pour la dernière foi de ma vie. »

Il tint parole.

Depuis ce jour-là, il ne but que de l'eau et fut d'une sobriété[7] qui ne contribua pas moins que l'exercice à rendre son tempérament[8] fort et robuste.

VOLTAIRE.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *perdre le respect*. manquer à ses devoirs envers quelqu'un.
2. *aïeule :* grand'mère.
3. *pénétrée :* remplie de douleur.
4. *oublier :* perdre le souvenir.
5. *s'oublier :* même sens que perdre le respect, manquer de respect envers...
6. *je vous déclare :* j'affirme, je jure devant vous.
7. *sobriété :* modération dans le boire et le manger.
8. *tempérament :* état ordinaire de santé.

Les idées. — 1. De qui est-il question dans ce récit ?
2. Quelle faute commit-il un jour ?
3. Qu'arriva-t-il le lendemain ?
4. Que fit alors Charles XII ?
5. Quelle promesse fit-il à son aïeule ?

Exercice. — *a) Faire la liste des pronoms personnels contenus dans le texte.*
b) Distinguer le sens des mots oublier et s'oublier (*Voir notes 4 et 5*).

LE SAVETIER ET LE FINANCIER

Il ne suffit pas d'être riche pour être heureux.

Près de la demeure d'un riche financier[1], le savetier Grégoire avait établi son échoppe[2].

Dès la pointe du jour, le gai savetier chantait en frappant le cuir avec son marteau. Et le financier, fatigué par le souci de ses affaires, se plaignait de ne pouvoir dormir ou s'il dormait, d'être réveillé par les chants de son voisin.

Un jour, il fit venir Grégoire dans son cabinet.

« Je veux, dit-il, que vous soyez riche comme un roi. Prenez ces cent écus [3] et gardez-les avec soin pour vous en servir à l'occasion. »

Le savetier, qui n'avait jamais vu pareille somme, ouvrait des yeux étonnés. Après avoir

« Prenez ces cent écus et gardez-les avec soin. »

remercié le financier, il rentra chez lui au plus vite, et il cacha son trésor au fond de sa cave.

A partir de ce moment, le savetier ne connut plus que l'inquiétude et le tourment. Dans la crainte d'être volé, il délaissait [4] tout le jour son travail pour faire le guet [5]. La nuit, si quelque

chat faisait du bruit, le chat prenait l'argent... et vite Grégoire allait visiter son trésor.

Il ne travaillait guère, ne dormait pas, et ne chantait plus. Le financier, lui, pouvait maintenant dormir toute la matinée.

Au bout de quelques semaines, le savetier comprit que depuis qu'il était riche, il était fort malheureux. Prenant alors son argent, il retourna chez son voisin. « Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon sommeil et reprenez vos cent écus. »

Rentré chez lui, Grégoire retrouva son entrain au travail, sa gaieté et ses chansons.

D'après La Fontaine.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *financier :* celui qui prête de l'argent ou qui en reçoit en dépôt : banquier.
2. *échoppe :* petite boutique en planches, occupant une encoignure.
3. *écu :* ancienne pièce de monnaie valant trois francs.
4. *délaisser :* abandonner.
5. *faire le guet :* surveiller, épier pour surprendre.

Les idées. — 1. Que faisait le savetier en travaillant ?
2. De quoi se plaignait le financier ?
3. Dans quel but le financier donne-t-il cent écus à Grégoire ?
4. Grégoire fut-il plus heureux qu'avant ?... Pourquoi ?
5. Que fit-il enfin ?

Exercice d'élocution. — *a) En quoi consiste le métier du savetier?... Quels matériaux emploie-t-il pour son travail?... Nommez quelques-uns de ses outils?*
b) Y a-t-il encore des écus?... Combien valait un écu?... Cent écus valaient combien de francs?

COURAGEUSE SINCÉRITÉ

Il faut être sincère malgré tout.

Georges Washington qui devint président de la République des États-Unis d'Amérique[1], fut renommé[2] toute sa vie pour sa sincérité[3].

« *Qui a fait cela ?* » *dit le père d'un ton sévère.*

Lorsqu'il était enfant, il reçut pour ses étrennes une petite hachette. C'était un jouet bien amusant mais bien dangereux entre les mains d'un enfant. Georges n'eut rien de plus pressé que de l'essayer sur tous les arbres du jardin. Il fit une énorme entaille[4] au tronc d'un jeune oranger auquel son père tenait beaucoup.

Quand le père rentra, il vit son oranger perdu[5]. Voulant connaître le coupable, il interrogea vainement[6] tous les gens de la maison.

Georges qui était absent rentra peu après. Son père le conduisit auprès de l'oranger : « Qui a fait cela? dit-il d'un ton sévère. » L'enfant tremblant resta un moment silencieux, puis se décidant courageusement : « Je ne puis mentir, dit-il, c'est moi !

— Tu as eu grand tort, dit le père, de mutiler[7] un arbre que j'aimais, mais tu m'as dit la vérité, je te pardonne. Va, et souviens-toi qu'il faut être sincère quoi qu'il en coûte. »

D'après A. Allou.

Explications et questions.

Les mots. 1. — *États-Unis d'Amérique :* grand état de l'Amérique du Nord.
2. *renommé :* célèbre, réputé.
3. *sincérité :* amour de la vérité, horreur du mensonge.
4. *entaille :* large coupure.
5. *perdu :* gâté, endommagé.
6. *vainement :* inutilement, sans succès.
7. *mutiler :* couper, entailler.

Les idées. — 1. Quel cadeau reçut Georges pour ses étrennes ?
2. Que fit-il ?
3. Que fit le père quand il aperçut l'arbre mutilé ?... Pourquoi ?
4. Qu'arriva-t-il quand Georges rentra ? (*Racontez*).
5. Rappelez le conseil donné à Georges par son père.

Exercice d'élocution. — *A la place de Georges, auriez-vous mutilé l'oranger?... Qu'auriez-vous fait de votre hachette?... Si vous aviez commis la même faute que le petit Georges auriez-vous eu le courage de l'avouer à votre père?... Pourquoi?*

Lecture du Samedi

L'ARBRE DE NOËL

L'arbre, planté au milieu d'une large table ronde, était magnifiquement illuminé par une multitude de petites bougies, et tout garni d'objets brillants. Il y avait des poupées aux joues roses, de vraies montres avec des aiguilles mobiles[1], des violons, des tambours, des livres, des fusils, des sabres et des drapeaux, des sabots[2], des toupies et beaucoup d'autres choses très belles. Tout cela étincelait[3] aux lumières des mille petites bougies. Les yeux en étaient tout réjouis.

Mais une jolie poupée blonde, vêtue d'un manteau écarlate, attirait surtout mes regards : c'était le petit Chaperon-Rouge.

Avec quel bonheur, je te revois, ô Chaperon-Rouge ! C'est ainsi que pour la première fois je te vis apparaître, un soir de Noël lorsque tu vins, ton panier au bras, me raconter la perfidie[4] du loup qui, après avoir mangé la grand'mère, eut encore assez d'appétit pour te manger toi-même.

L'ARBRE DE NOËL

L'arbre était planté au milieu d'une large table ronde.

Il me semblait que si j'avais pu épouser le petit Chaperon-Rouge j'aurais été parfaitement heureux. Hélas ! je ne l'épousai point puisque le loup l'avait mangée ; mais chaque fois qu'en jouant, je faisais la procession[5] de mes animaux, je plaçais le méchant loup à la queue de tous les autres pour le punir de sa cruauté. C'est ainsi que je témoignais mon amitié au petit Chaperon-Rouge.

Tout à coup, des cris de joie se firent entendre. On venait d'annoncer le tirage au sort[6] des objets suspendus à l'arbre.

Peu à peu le silence se fit et tous ces enfants, les yeux fixés sur l'arbre, attendaient avec une impatience[7] visible que le sort leur apportât l'objet souhaité[8].

Nous regardions ces figures radieuses[9], ces yeux pleins de désirs. Ô joies de l'arbre de Noël, ne seriez-vous pas les meilleures de la vie.

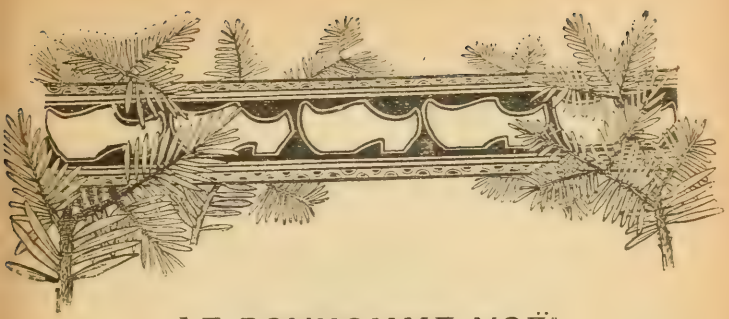
D'après Charles Dickens.

Explications et questions.

Les mots. — 2. *aiguilles mobiles :* aiguilles qui tournent.
2. *sabot :* sorte de toupie.
3. *étincelait :* brillait aux lumières en produisant des reflets pareils à des *étincelles.*
4. *perfidie :* action de celui qui manque à sa parole, qui trahit.
5. *procession :* longue suite de personnes marchant à la suite. Il s'agit ici de placer les animaux les uns derrière les autres.
6. *tirage au sort :* tirer d'un sac des billets indiquant que tel jouet est attribué à tel enfant.
7. *impatience :* sorte d'agitation produite par l'attente.
8. *souhaité :* attendu, désiré.
9. *radieuses :* où la joie éclate, *rayonne.*

Les idées. — 1. Nommez quelques-uns des objets suspendus à l'arbre de Noël.
2. Pourquoi l'arbre est-il illuminé?
3. Quelle jolie poupée remarque-t-on?
4. Que savez-vous du petit Chaperon-Rouge?
5. Comment sont distribués les jouets?

Exercice. — *Quels sont, parmi les jouets de l'arbre de Noël :*
1. Ceux qui ont des aiguilles mobiles?
2. Ceux qu'on fait tourner en jouant?
3. Ceux qui servent à jouer au soldat?
4. Ceux qui conviennent surtout aux petites filles?
(Répondez à chaque question par une phrase complète.)



LE BONHOMME NOËL

Tout près de l'étang qui reflète[1]
Les peupliers au vent courbés[2].
J'ai vu passer, oh ! quelle fête !
Le bonhomme cher aux bébés.

Le givre[3] qui tombe des branches
Émaillait[4] de cristaux fleuris[5].
Couvrait d'un tas de guêpes blanches[6]
Les plis droits de son manteau gris.

Par les sentiers, sous la feuillée,
Il s'en allait à petits pas,
Tout joyeux, la mine éveillée,
Comme s'en vont les grands-papas.

La neige, éparse[7] sur la terre,
Comme un déluge de clartés[8],
Gardait la trace solitaire[9]
De ses jolis sabots sculptés[10].

Sur sa pauvre échine voûtée,
Ses deux coudes dans les genoux,
Il portait toute une hottée[11]
De galettes et de joujoux.

Il s'en allait à petits pas.

« Bonhomme, où vas-tu ? » m'écriai-je.
— Les innocents[12] sont mes amis :
Je leur porte à travers la neige
Les joujoux qu'on leur a promis »

Clovis Hugues.

(*Évocations*. E. Fasquelle, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *reflète :* qui renvoie l'image.

2. *au vent courbés :* courbés par le vent.

3. *givre :* voir page 71, note 7.

4. *émaillait :* voir p. 76, note 4.

5. *cristaux fleuris :* le givre et la neige regardés de près ressemblent à des fleurs.

6. *guêpes blanches :* flocons de neige.

7. *éparse :* répandue.

8. *déluge de clartés :* la neige tombée reflète la lumière et produit une grande clarté.

9. *solitaire :* qui est *seul*. On ne voyait pas d'autre trace que celle de ses sabots.

10. *sculptés :* enjolivés par des dessins gravés dans le bois.

11. *hottée :* pleine *hotte*.

12. *innocent :* tout jeune enfant, enfant sage, qui n'a pas fait le mal.

Les idées. — 1. Que savez-vous du bonhomme Noël ?
2. Où l'a-t-on vu passer ?
3. Comment était son manteau ?
4. Pourquoi semblait-il content ?
5. Où va-t-il ?

Exercice d'élocution. — *Croyez-vous à l'existence du bonhomme Noël?... Pourquoi?... Qu'avez-vous reçu en cadeau l'année dernière?... Qu'espérez-vous recevoir cette année?*

COMMENT LE SEIGNEUR FÉODAL VIVAIT DANS SON CHATEAU

La vie du seigneur n'est pas gaie dans le château féodal. Il est là comme isolé[1] du monde entier, avec sa famille, ses hommes d'armes, ses serviteurs.

Le matin, on entend la messe ; à dix heures, on se met à table, et on y reste aussi longtemps que possible.

L'après-midi, on joue à la paume[2] et aux quilles dans la cour, ou bien on tire à l'arbalète[3].

Comment un seigneur féodal vivait dans son château.

S'il pleut, on joue aux échecs[4]. On gagne ainsi l'heure du souper, qui est quatre heures.

La soirée est occupée en conversations : on

parle de guerre ou de chasse. Vers dix heures, on mange encore, puis chacun gagne son lit.

Heureusement on a souvent la visite des jongleurs[5]. Ce sont des hommes qui vont de château en château. Les uns ont un singe, les autres ont un ours qu'ils font danser.

Il vient aussi des ménétriers qui jouent des instruments de musique.

On reçoit volontiers encore le trouvère[6]. C'est un homme qui sait de longues chansons et qui va les chanter de château en château.

Mais les jongleurs et les trouvères ne viennent pas tous les jours ; quand ils ne sont pas là, le seigneur s'ennuie.

D'après Ernest Lavisse.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *isolé : seul,* éloigné de ses pareils, séparé.
2. *paume :* jeu où l'on se renvoie une balle avec une raquette.
3. *arbalète :* arc d'acier servant à lancer des flèches.
4. *échecs :* jeu qui se joue sur un échiquier de soixante-quatre cases, au moyen de trente-deux pièces (voir la gravure, p. 104).
5. *jongleur :* vient de *jongler.* Celui qui fait des tours d'adresse.
6. *trouvère :* au moyen âge ce mot signifie poète.

Les idées. — 1. Comment se passe la matinée du seigneur ?
2. Quelles sont les occupations de l'apres-midi ?
3. Que fait-on le soir ?
4. Quels personnages viennent apporter quelques distractions au château ?
5. Que font les jongleurs ?... les ménétriers ?... les trouvères ?
6. Cette existence est-elle agréable ?

Exercice de langage. — *Explication de l'image. (La salle... les groupes de personnages... Que font-ils ?)*

LÉGENDE ARABE

L'intempérance est la source des plus grands maux.

Une légende[1] arabe raconte qu'un mauvais

« *Tue ta mère, frappe ta sœur, ou bois du vin.* »

génie[2] se présenta un jour à un homme sous sa forme la plus effrayante, et lui dit :

« Tu vas mourir ; cependant, je puis te faire grâce[3] à l'une des trois conditions suivantes : Tue ta mère, frappe ta sœur, ou bois du vin.

— Que faire ? pensa cet homme. Donner la mort à celle qui m'a donné le jour ? C'est impossible. Maltraiter[4] ma sœur ? C'est affreux. Je boirai du vin. »

Et il but du vin ; mais, s'étant enivré[5], il maltraita sa sœur et tua sa mère.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *légende :* récit dont une partie est vraie et l'autre partie imaginaire.
2. *mauvais génie :* être imaginaire à qui l'on prêtait un pouvoir extraordinaire.
3. *faire grâce :* pardonner.
4. *maltraiter :* traiter avec violence, faire souffrir.
5. *s'enivrer :* boire avec excès jusqu'à perdre la raison.

Les idées. — 1. Quelle menace fait le mauvais génie ?
2. A quelle condition l'homme peut-il échapper à la mort ?
3. Que décide-t-il de faire ?... Qu'arrive-t-il ?
4. Que prouve ce récit ?

Exercice. — *Faire la liste des verbes en indiquant le groupe auquel ils appartiennent.*

LA CHANSON DE L'AIGUILLE

Le travail est utile à tout le monde.

Je suis la petite aiguille ;
Aux doigts de la jeune fille
Et des mères de famille,

Je vais, je viens, je sautille[1].
Pour que le monde s'habille,
Selon l'âge[2] et les saisons[3]...
Nous cousons, nous cousons.

Aux doigts de la maman, l'aiguille travaille nuit et jour.

Les langes[4] et les layettes[5],
Les mignonnes chemisettes,
Les coiffes et les cornettes[6],
Nous les faisons très bien faites
Pour les petites fillettes
Et les tout petits garçons...
Nous cousons, nous cousons.

Dans la toile, dans la laine,
Dans la robe de futaine[7],

Dans le manteau de la reine,
Avec mon fil que j'entraîne,
Nuit et jour je me promène,
Et, dans toutes les maisons,
Nous cousons, nous cousons.

Jean Aicard.

(*Le Livre des Petits.* Ch. Delagrave, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *sautiller* : courir à petits sauts.
2. *selon l'âge :* les enfants et les grandes personnes s'habillent différemment.
3. *selon les saisons :* il y a les vêtements d'hiver et les vêtements d'été.
4. *langes :* étoffe de laine servant à envelopper un enfant au maillot.
5. *layettes :* linges et vêtements d'un enfant nouveau-né.
6. *cornettes :* coiffures de femme et de certaines religieuses.
7. *futaine :* étoffe pelucheuse tissée de fil et de coton.

Les idées. — 1. Qui est-ce qui parle ?
2. Pour qui l'aiguille travaille-t-elle ?
3. Quels différents travaux fait-elle ?
4. Quand l'aiguille est-elle obligée de travailler la nuit ?

Exercice d'élocution. — *Dites comment est faite une aiguille.*

Lecture du Samedi

LA PETITE POUCETTE

Conte.

Une dame qui se promenait un jour dans un superbe jardin, s'arrêta pour admirer une ravis-

sante tulipe aux pétales rouges et jaunes. « Quelle jolie fleur ! » dit-elle en se penchant pour l'examiner de plus près. Au même instant, la tulipe s'ouvrit avec un grand bruit et dans l'intérieur sur le fond vert, la dame aperçut une petite fille, fine, charmante et haute d'un pouce[1]. Elle fut appelée la petite Poucette.

Pour berceau on lui donna une coquille de noix, pour matelas des feuilles de violettes et pour couverture une feuille de rose. Le jour, elle jouait sur une table, et chantait d'une voix si douce et si mélodieuse qu'on n'en avait jamais entendu de semblable.

Mais une nuit, un vilain crapaud entra dans la chambre par un carreau cassé, sauta sur la table où dormait Poucette.

Coac, coac ! brekke-ke-kex ! s'écria-t-il en voyant la jolie petite fille, et l'idée lui vint d'emporter la petite endormie.

Arrivé au bord de l'eau, il choisit une grande feuille de bardane[2] retenue à la rive par la tige et y plaça la coque de noix où dormait la petite Poucette.

Lorsque la pauvre petite, en s'éveillant le lendemain matin, se vit au milieu de l'eau, elle se mit à pleurer si fort que les petits poissons vinrent nager auprès de la feuille qui servait d'asile

LA PETITE POUCETTE

Poucette attacha un bout de sa ceinture au beau papillon blanc et l'autre bout à la feuille.

à Poucette. Ils la trouvèrent si gentille qu'ils voulurent la délivrer ; ils se rassemblèrent autour de la tige, un gros brochet la coupa avec ses dents, et la feuille emporta la petite bien loin sur la rivière, hors de l'atteinte du crapaud.

Elle fit ainsi un véritable voyage, se réjouissant de la beauté de la nature, du chant des oiseaux, de l'aspect de l'eau que le soleil faisait briller comme de l'or. Chemin faisant, un joli papillon blanc se mit à voltiger autour d'elle et vint se poser sur la feuille à côté de la petite fille. Poucette prit sa ceinture, en attacha un bout au papillon, l'autre à la feuille et elle avança plus rapidement encore.

Tout à coup, un gros hanneton vint à passer et l'ayant aperçue, il entoura de ses pattes son corps délicat et, en s'envolant, l'emporta dans la forêt.

Poucette eut grand'peur, mais elle plaignait surtout le pauvre papillon qui ne pourrait pas se détacher et qui mourrait de faim.

Le hanneton la fit asseoir sur la mousse, au pied d'un arbre et repartit à travers la forêt. La petite fille profita de son absence pour s'enfuir.

Elle s'arrêta au bord d'une clairière[3], où elle put s'abriter sous un morceau d'écorce qui lui servit de toit. Poucette passa ainsi l'été et l'au-

tomne, occupée à écouter les oiseaux et à regarder les fleurs.

Mais voici que l'hiver approche ; peu à peu. Poucette voit les arbres se dépouiller, les fleurs se flétrir[4], et la pauvre petite souffrant du froid se désole et pense qu'elle va mourir.

Quivit ! quivit ! entend-elle crier au même instant. Elle lève la tête et voit une hirondelle qui lui demande la cause de son chagrin. Poucette lui raconte son histoire.

« L'hiver arrive, lui dit l'hirondelle, je retourne aux pays chauds, veux-tu me suivre, nous fuirons bien loin d'ici ? — Je te suivrai volontiers », dit Poucette.

Aussitôt, elle s'assied sur le dos de l'oiseau et attache sa ceinture à une des plumes les plus solides. Par-dessus la forêt, la mer et les hautes montagnes, elle fut emportée bien loin, bien loin.

L'hirondelle s'arrêta près d'un beau lac au bord duquel s'élevait un vieux château de marbre. Le pays était splendide[5], il faisait chaud. De grandes fleurs poussaient un peu partout, et c'est sur la plus belle que l'hirondelle déposa la petite fille. Poucette était au comble de la joie, mais quel ne fut pas son étonnement quand elle vit un petit homme blanc, pas plus grand qu'elle

qui se tenait assis dans la fleur. Il portait une couronne sur sa tête et sur les épaules, des ailes brillantes. A la vue de Poucette, il se leva, prit sa couronne d'or, la posa sur la tête de la petite fille. Deux jolies ailes transparentes[6] s'attachèrent aussitôt à ses épaules, et il lui fut possible de voler d'une fleur à l'autre.

C'est ainsi que Poucette devint la reine des fleurs.

D'après ANDERSEN.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *pouce :* ancienne mesure d'environ deux centimètres et demi.
2. *bardane :* plante à très larges feuilles.
3. *clairière :* endroit d'une forêt dégarni d'arbres et de broussailles.
7. *se flétrir :* se faner.
5. *splendide :* très beau, magnifique.
6. *transparentes :* à travers lesquelles on peut voir ; le verre est transparent.

Les idées. — 1. Où fut trouvée la petite Poucette ?
2. Comment vivait-elle chez la dame qui l'avait trouvée ?
3. Comment fut-elle emportée par un crapaud ?... Comment put-elle lui échapper ?
4. Par qui fut-elle emportée ensuite ?
5. Que fit-elle dans la forêt ?
6. Comment fut-elle transportée dans les pays chauds ?
7. Que lui arrive-t-il ?

Exercice. — *Expliquez la gravure. Que représente le paysage? Sur quoi Poucette est-elle posée ? Comment avance-t-elle ? (le courant, le papillon). Voudriez-vous voyager ainsi?.. Pourquoi ?*

LA SERVANTE ET LA FIANCÉE

Travail et économie sont richesse.

Il y avait une fois une jeune fille qui était jolie, mais négligente et paresseuse. Quand on l'obligeait à filer, elle s'en acquittait avec ennui, et, plutôt que de démêler[1] les petits flocons de filasse[2] qui se trouvaient dans le lin, elle en arrachait des poignées tout entières qu'elle jetait à terre auprès d'elle.

Sa servante qui était une fille laborieuse, ramassait tous ces brins de filasse, les nettoyait, les filait bien fin, et elle s'en fit faire une jolie robe.

Un jeune homme avait demandé la gaspilleuse[3] en mariage, et la noce allait se faire. Le soir avant ce grand jour, l'active servante dansait gaiement avec sa robe neuve. La future se mit à chanter :

La fillette se fait gloire[4]
Des restes de mon fuseau[5].

Le fiancé lui demanda ce qu'elle voulait dire. Elle lui raconta qu'avec le lin qu'elle avait jeté au rebut, sa chambrière[6] s'était fait une robe.

L'active servante dansait gaiement avec sa robe neuve

Le jeune homme, apprenant cela, et voyant la nonchalance[7] de l'une et l'activité de l'autre, laissa là sa fiancée et prit la servante pour femme.

D'après GRIMM.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *démêler :* remettre en ordre ce qui est *mêlé* ou embrouillé.

2. *filasse :* filaments très fins tirés de l'écorce du lin ou du chanvre.

3. *gaspilleuse :* qui dépense follement l'argent ou qui use les choses sans profit.

4. *se fait gloire :* se fait honneur ; est fière.

5. *fuseau :* petit instrument de bois sur lequel on enroule le fil filé à la quenouille.

6. *chambrière :* femme de *chambre*.

7. *nonchalance :* manque d'activité et de soin, négligence.

Les idées. — 1. Quels étaient les défauts de la jeune fille ?
2. Que faisait-elle quand elle filait ?
3. Que faisait la servante ?... De quelle qualité faisait-elle preuve ?
4. Qu'arriva-t-il la veille de la noce ?
5. Que fit le fiancé ?

Exercice d'élocution. — *Faites la liste des adjectifs qualificatifs.*

LA LUNE

Ne demandons pas ce qui est impossible.

« Je veux qu'on me donne la lune ! »
Criait un bébé fort gâté[1].
Sa petite maman, pour tout l'or de la terre[2],
Aurait voulu le satisfaire ;
La grand'mère faillit[3] aller chez les marchands
Demander s'ils vendaient des lunes pour enfants ;
Le père, qui survint, était un peu plus sage :
« Viens avec moi, dit-il, je vais te la donner. »
Sans en demander davantage[4],
Le petit se laissa tout de suite emmener.
Une montagne était voisine :
« Viens, la lune est là-haut », dit le père. On monta
Au bout de quelque temps, le marmot s'arrêta :
« Papa, c'est-il bien loin ? — Oui, fort loin ! » On chem
« Je suis bien fatigué, papa, reprend l'enfant.
— Alors, tu n'en veux plus ? » Un silence éloquent[6]

Fut la seule réponse. On revint à la brune[7] ;
Mais à l'astre des nuits[8], Bébé garda rancune[9]
Et jamais plus n'en reparla.

« *Je suis bien fatigué, papa* », *reprend l'enfant.*

Qui de nous n'a tenté d'aller chercher la lune[10]
Et n'en est revenu comme ce petit-là ?

STOP.

(*Bêtes et Gens,* Plon-Nourrit et Cie, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *gâté :* à qui on ne refuse rien.
2. *pour tout l'or de la terre :* elle aurait tout donné pour lui faire plaisir.
3. *faillit :* fut sur le point de...
4. *sans en demander davantage :* sans plus d'explications.
5. *cheminer :* marcher, faire du *chemin*.
6. *silence éloquent :* un silence qui disait beaucoup. L'enfant répond par son silence.
7. *brune :* vers le soir.
8. *astre des nuits :* la lune.
9. *rancune :* sorte de colère, de mauvaise humeur : il reste fâché contre la lune.
10. *aller chercher la lune :* essayer des choses impossibles.

Les idées. — 1. Qu'est-ce qu'un enfant gâté ?
2. Que demande ce petit garçon ?
3. Que voudraient faire la mère et la grand'mère ?
4. Que fait le père ?
5. Qu'arrive-t-il ?
6. Pourquoi le petit garçon ne veut-il plus la lune ?

Exercice. — *Trouver les sujets des verbes : criait, aurait voulu, faillit, monta, veux, fut, a tenté.*
Ex. : criait a pour sujet...

FRATERNITÉ[1]

Tous les hommes sont frères.

J'ai établi depuis quelque temps dans ma maison à Guernesey[2], une petite institution[3] de fraternité pratique que je voudrais accroître et surtout propager[4].

Cela est si peu de chose que je puis en parler.

C'est un repas hebdomadaire[5] d'enfants indigents. Toutes les semaines, des mères pauvres amènent leurs enfants dîner chez moi. J'en ai eu huit d'abord, puis quinze ; j'en ai maintenant vingt-deux. Ces enfants dînent ensemble ; ils sont tous confondus[6], catholiques, protestants, Anglais, Français, Irlandais, sans distinction de religion ni de nation. Je les invite à la joie et au rire ; et je leur dis : « Soyez libres. »

Ma femme, ma fille, ma belle-sœur, mes fils,

mes domestiques et moi aussi, nous les servons. Ils mangent de bon cœur. Après quoi, ils jouent, puis vont à l'école.

Un repas d'enfants indigents chez Victor Hugo.

Ceci n'est pas de l'aumône, c'est de la fraternité.

Victor Hugo.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *fraternité :* sentiment qui porte les hommes à s'aimer les uns les autres comme des *frères*.

2. *Guernesey :* une des îles anglaises situées dans le golfe de Saint-Malo.

3. *institution de fraternité :* sor-

te de petite école où l'on apprenait à pratiquer la fraternité.
4. *propager :* répandre.
5. *hebdomadaire :* qui a lieu une fois par semaine.
6. *confondus :* groupés sans aucune distinction.
7. *aumône :* ce qu'on donne aux pauvres par charité.

Les idées. — 1. Où habitait alors Victor Hugo ?
2. Qu'avait-il organisé en faveur des enfants pauvres ?
3. Combien recevait-il d'enfants chaque semaine ?
4. Par qui les enfants étaient-ils servis ?
5. Que font les enfants en sortant de table ?... Et ensuite, où vont-ils ?
6. Dans quelle pensée Victor Hugo réunissait-il ces enfants chez lui ?

Exercice. — *Trouver le complément direct des verbes suivants : ai établi, amènent, servons.*
Ex. : ai établi a pour complément direct...

LA FOURMI

Aidons-nous les uns les autres.

J'ai vu une petite fourmi qui allait çà et là cherchant fortune[1]. Elle a rencontré sur son chemin un grain d'avoine qu'elle voudrait bien emporter ; mais comment faire ? Il est si gros, et elle est si faible !

Alors elle est montée sur un caillou, du haut duquel elle regarde la campagne, comme du haut d'une tour. Elle regarde, elle regarde ; enfin elle aperçoit deux de ses compagnes qui passent par là, et elle court à elles. Elle se frotte le nez con-

tre leur nez[2] pour leur dire : « Venez vite avec moi ; il y a par là quelque chose de bon ! »

Les trois fourmis se précipitent vers le grain d'avoine et le saisissent.

Les trois fourmis saisissent le grain d'avoine.

Ce que l'une ne pouvait faire, les trois le font aisément, et elles emportent sans peine le fardeau devenu léger[3] pour elles.

Enfants, imitez les fourmis travailleuses, et, comme elles, aidez-vous tous les uns les autres.

J.-M. Guyau.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *cherchant fortune :* cherchant sa nourriture.

2. *contre leur nez :* c'est croiton, le moyen qu'emploient les fourmis pour communiquer entre elles.

3. *devenu léger :* le fardeau paraît léger à chacune.

Les idées. — 1. Qu'est-ce que la petite fourmi a rencontré ?
2. Pourquoi ne l'a-t-elle pas emporté ?
3. Qu'a-t-elle fait alors ?
4. Que firent les trois fourmis ?
5. Quelle leçon devons-nous tirer de ce récit ?

Exercice. — *Trouver le sujet des verbes : allait, voudrait, se précipitent, pouvait, font, emportent.*
Ex. : allait a pour sujet...

Lecture du Samedi

LES SABOTS DES PETITS BERGERS

Un jour, comme nous revenions de la promenade, nous aperçumes, dans une clairière[1], des troupeaux de brebis et de chèvres sans berger, sous la garde de deux chiens qui aboyaient contre nous.

Un peu plus loin, nous vîmes les cendres d'un feu entre deux grosses pierres au milieu du sentier. Le feu était éteint, mais il y avait à côté deux paires de petits sabots de bois comme en portent les enfants du pays. Effrayés par le bruit des voix, les petits bergers s'étaient enfuis et cachés dans les bruyères[2], sans avoir le temps de chausser leurs pieds nus.

L'idée me vint de leur faire une surprise[3] qui parut charmante à mes petites filles. Mon mari plaça une pièce d'argent dans chacun des quatre sabots ; mes filles y ajoutèrent une poignée de dragées qu'elles avaient emportées pour leur goûter. Puis nous repartîmes en nous entretenant de la surprise et de la joie des petits bergers quand, n'entendant plus rien, ils reviendraient reprendre leurs sabots...

Les petits bergers, en retrouvant leurs sabots, crurent sans doute que des fées[4] étaient passées par là. Mais leur père et leur mère ne s'y trompèrent point. Et, avec une délicatesse[5] qu'on trouve souvent chez les gens de la campagne, ils nous rendirent surprise pour surprise afin de nous montrer qu'ils étaient sensibles[6] à notre bonté.

Le domestique, en ouvrant le lendemain la porte de la maison qui donne sur une cour sans clôture, trouva sur le seuil quatre petits paniers de jonc tout remplis de noisettes et de petits pains de beurre façonnés en forme de sabots.

Les enfants qui avaient déposé là leur présent s'étaient sauvés en nous rendant offrande pour offrande[7].

La délicatesse de ce procédé[8] nous enchanta.

D'après LAMARTINE.

LES SABOTS DES PETITS BERGERS

Mon mari plaça une pièce d'argent dans chacun des quatre sabots; mes filles y ajoutèrent une poignée de dragées.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *clairière :* voir page 114, note 3

2. *bruyères :* petites plantes basses à fleurs roses.

3. *surprise :* plaisir inattendu qui surprend.

4. *fée :* personnage imaginaire qui intervient dans les contes.

5. *délicatesse :* sentiment qui nous porte à être agréable aux autres avec discrétion.

6. *sensibles :* touchés, émus

7. *offrande :* présent; ce qui est *offert.*

8. *procédé :* manière d'agir

Les idées. — 1. Que trouve-t-on sur le sentier ?

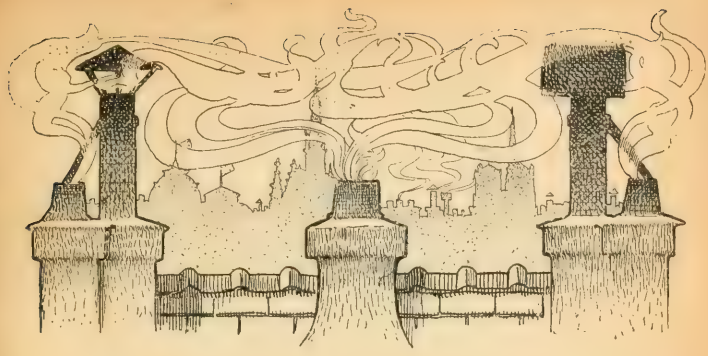
2. Pourquoi les petits bergers s'étaient-ils cachés ?

3. Que mit-on dans les sabots ?

4. Que pensèrent les petits bergers ?... Quel fut l'avis de leurs parents ?

5. Comment répondirent-ils à cette surprise ?

Exercice. — *Étude de la gravure : Que voit-on sur le sentier ?... plus loin ? Que fait le père ?... Que font les petites filles ?*



UN NID MAL PLACÉ

Il avait été recommandé à Lamennais, atteint d'une forte bronchite[1], de ne prendre que des boissons chaudes et adoucissantes.

Une dame qui avait pour le vieillard la plus filiale affection[2], venant le visiter un matin, le trouva en train de déjeuner d'une tasse de lait froid.

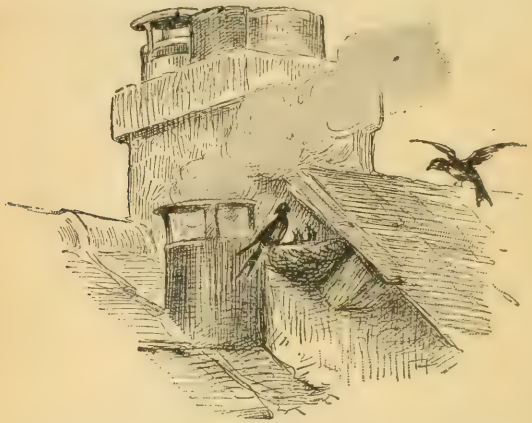
« Du lait froid ! s'écria-t-elle en confisquant[3] la tasse et le contenu, y pensez-vous ? Vous voulez donc aggraver votre mal? Comme s'il en coûtait beaucoup de faire chauffer cela ; vous avez là votre petit poêle.

— Je sais bien, ma chère enfant, je sais bien, mais...

— Mais la paresse de l'allumer, n'est-ce pas?

— Eh bien ! oui, la paresse, vous dites vrai.. mais une autre fois...

— Une autre fois, non pas ! je l'allumerai, moi, votre poêle, car je n'entends pas que vous buviez froid »



Des petits oiseaux ont fait leur nid à la sortie du tuyau et quand je fais du feu, la fumée les ennuie.

En parlant ainsi, la dame disposait déjà tout pour faire ce qu'elle venait de dire. Alors le vieillard suppliant :

« Non, laissez cela, n'allumez pas ce poêle, je vous en prie.

— Je ne laisserai rien du tout... »

Et déjà l'allumette flambe. Mais Lamennais d'un air tout alarmé[4] :

« Attendez, attendez, je vais vous dire la vérité.

— La vérité ? répéta la dame étonnée, quelle vérité ?

— Eh ! c'est que, voyez-vous, il y a des petits oiseaux qui ont mis leur nid là, au dehors, sous le toit, à la sortie du tuyau... Et quand je fais du feu, de la fumée... eh bien ! les pauvres petits, çà les ennuie. »

D'après E. Muller.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *bronchite :* gros rhume avec fièvre.
2. *filiale affection :* amitié d'un fils ou d'une fille pour son père ou sa mère.
3. *confisquer :* saisir, s'emparer de...
4. *alarmé :* inquiet et ému.

Les idées. — 1. Que devait boire Lamennais pour soigner sa bronchite ?
2. Que prenait-il quand une dame vint le visiter ?
3. Que dit la dame ?
4. Que voulut-elle faire ?... Pourquoi ?
5. Pourquoi Lamennais ne laissait-il pas allumer son poêle ?

Exercice d'élocution. — *1° Que pensez-vous de Lamennais d'après ce récit?*
2° Si vous découvrez un nid d'oiseau, que ferez-vous ?... Pourquoi ?

HISTOIRE D'UN PETIT LIÈVRE

Un jour du mois de mai dernier, fatigué par une longue course, je dormais dans une touffe de luzerne[1] fleurie, lorsque tout à coup je me sentis

saisi. C'était la petite Margot qui, longeant les seigles verts, m'avait aperçu dormant et m'avait vivement attrapé par le cou et les oreilles.

Margot m'apportait des herbes fleuries.

Je m'agitai de toutes mes forces, je voulus fuir : hélas ! tous mes efforts furent inutiles. Margot me retint dans ses bras et m'emporta dans sa chambre, où elle me combla de soins et de caresses. Elle me fit une gentille cachette, pleine d'herbe et de fleurs pour me faire oublier les champs et ma liberté[2].

Mais elle eut beau faire, je devins triste en pensant sans cesse à l'herbe fraîche, au plaisir de courir dans les bois et les plaines à ma fantaisie[3]. Margot voyant ma tristesse redoubla[4] de

soins ; elle me caressait, m'apportait des herbes fleuries qui me rappelaient les champs et les prés.

Enfin ma tristesse s'accrut[5] si bien que je tombai malade. Au bout de quelques semaines, Margot voyant que j'allais mourir, me prit dans ses bras, me caressa bien doucement et me porta dans le pré où elle m'avait pris.

D'après J. Richepin.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *luzerne :* plante fourragère qui croît dans les près.
2. *liberté :* c'est-à-dire la joie de courir à sa guise dans les champs.
3. *à ma fantaisie :* selon mon goût, mon caprice,
4. *redoubla : doubla* le nombre de ses soins.
5. *s'accrut :* devint plus grande.

Les idées. — 1. Où Margot rencontra-t-elle le petit lièvre ?
2. Pourquoi put-elle le saisir ?
3. Où fut-il porté ?
4. Comment fut-il soigné ?
5. Était-il content ?... Pourquoi ?
6. Que fit Margot ?

Exercice. — *Trouver les compléments directs des verbes suivants : fit, oublier, apportait, rappelaient.*
Ex.: *Le verbe fit a pour complément direct...*

LA CIGALE ET LA FOURMI

Imprévoyance et avarice.

La Cigale ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue[1]

Quand la bise[2] fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau[3].

Elle alla crier famine
Chez la Fourmi sa voisine.

Elle alla crier famine[4]
Chez la Fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister[5]
Jusqu'à la saison nouvelle.
« Je vous paierai, lui dit-elle.

Avant l'août[6], foi d'animal,
Intérêt et principal[7]. »
La Fourmi n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut[8].
« Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
— Nuit et jour, à tout venant[9],
Je chantais, ne vous déplaise[10].
— Vous chantiez ? J'en suis fort aise.
Hé bien, dansez maintenant. »

LA FONTAINE.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *dépourvue :* manquant de tout.
2. *bise :* vent froid qui souffle l'hiver.
3. *vermisseau :* petit ver.
4. *crier famine :* implorer en disant qu'elle avait *faim.*
5. *pour subsister :* pour vivre.
6. *avant l'août :* avant la moisson qui se fait au mois d'août (prononcez *l'oût*).
7. *principal :* il s'agit de la valeur empruntée ; la cigale y joindra les intérêts.
8. *son moindre défaut :* elle n'a certes pas le défaut d'être prêteuse.
9. *à tout venant :* je chantais pour le premier venu, pour tous.
10. *ne vous déplaise :* que la chose ne vous déplaise pas, ne la trouvez pas blâmable.

Les idées. — 1. Que faisait la Cigale pendant l'été ?
2. Que faisait la Fourmi pendant que la Cigale chantait ?
3. Qu'arriva-t-il quand l'hiver fut venu ?
4. Que demande la Cigale ?... Quelle promesse fait-elle ?
5. Que répond la Fourmi ?

Exercice d'élocution. — *Pendant que la Cigale chantait que faisait la Fourmi ?... Quel a été le défaut de la Cigale ? (imprévoyante). Quel est celui de la Fourmi ? (avare et cruelle). Quelle est, à votre avis, la plus coupable des deux ?... Pourquoi ?*

LES POUSSINS

Désirée descendit dans la basse-cour avec un petit sac de millet[1]. Elle en jeta une petite poignée devant la poule qui s'avança en gloussant[2]. Toute la bande des poussins la suivait empressée et trébuchante[3].

La poule se mit à briser les grains de millet à coups de bec.

Quand ils furent arrivés, la poule se mit à briser les grains de millet à coups de bec. A côté d'elle, les petits piquaient adroitement les grains brisés.

Ils étaient adorables ces petits poussins avec leur tête ronde, leurs petits yeux noirs tout brillants, leur bec, si drôlement planté et leur fin

duvet jaune. On aurait dit des joujoux de deux sous.

Désirée riait de plaisir à les voir courir d'un air pressé autour de leur mère. « Ce sont des amours ! » disait-elle tout bas.

D'après Émile Zola.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *millet :* graine que l'on donne aux oiseaux.
2. *en gloussant :* en faisant entendre son cri d'appel pour rassembler ses poussins.
3. *trébuchant :* qui marche d'un pas mal assuré.

Les idées. — 1. Où va Désirée ?... Que porte-t-elle dans sa main ?... Pourquoi ?
2. Que fait la mère poule ?... Que font les poussins ?
3. Comment sont faits les petits poussins ? (tête, yeux, bec, duvet).
4. Que pense Désirée en les voyant ?

Exercice d'élocution. — *Quels sont les animaux que l'on trouve à la basse-cour? Nommez, pour chaque espèce, le mâle, la femelle, les petits...*

Lecture du Samedi

LE VIOLON

Pour récolter, il faut avoir semé.

Il était une fois un monsieur qui jouait du violon.

Ce monsieur avait un fils qui se nommait Jus-

tin, et le petit garçon était bien heureux quand son papa lui jouait *Marlborough, le roi Dagobert, Au clair de la lune.*

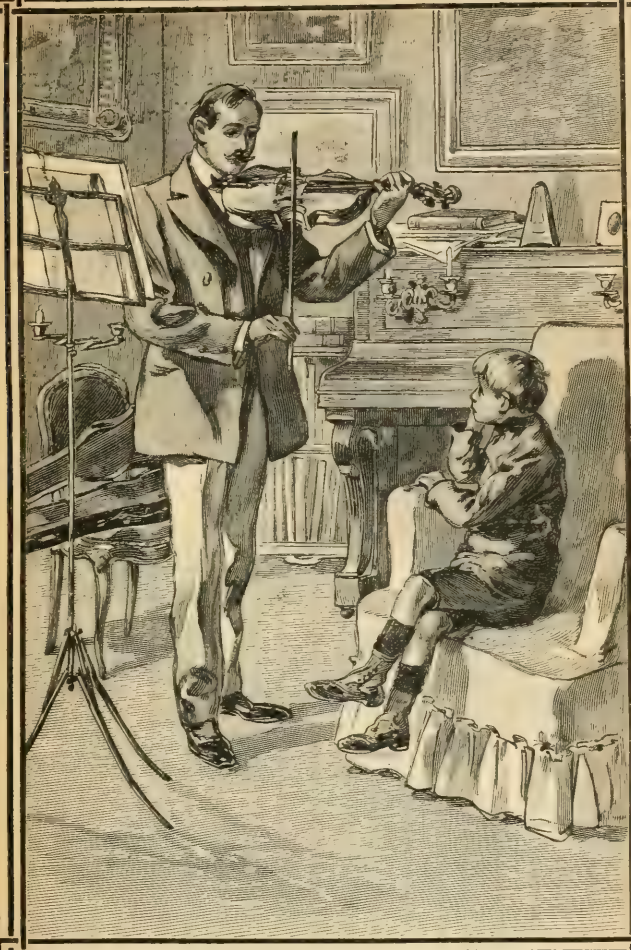
Alors Justin chantait, et le père accompagnait[1] doucement la petite voix sur le violon. C'était très joli, et ne semblait pas du tout difficile.

Le papa n'avait qu'à placer le haut du violon entre son menton et sa poitrine ; prendre le manche de l'instrument dans sa main gauche, dont les doigts touchaient les cordes l'une après l'autre ; puis de la main droite prendre l'archet[2], et le promener sur le milieu des cordes comme ceci : en haut, en bas, en haut, en bas. Et le violon chantait tout ce qu'on voulait ! Cela paraissait si simple et si facile à exécuter, que l'enfant voulut jouer à son tour.

« Donne, père, lui dit-il, donne ton violon, que je joue : *Au clair de la lune, mon ami Pierrot.* »

Le père donna son violon, et le petit garçon le posa très adroitement[3] comme il avait vu son père : le haut entre le menton et la poitrine, le manche dans la main gauche, l'archet dans la main droite ; une ! deux ! puis il joua...

Mais quelle chose affreuse on entendit ! Au lieu du joli chant qu'on lui demandait, le violon



LE VIOLON

Le petit garçon était bien heureux quand son papa lui jouait du violon.

ne fit que grincer[4], ronfler, crier, grogner[5], hurler!... Cela déchirait[6] si horriblement les oreilles que le petit garçon, tout effrayé, courut rendre le violon à son père en lui disant :

« Mais, papa, que faut-il donc faire pour qu'un violon chante de beaux airs ?

— C'est bien simple, mon enfant, répondit le père, il faut apprendre à le faire chanter. »

M^me^ Pape-Carpantier.

(*Histoires et Leçons de Choses.* Librairie Hachette et C^ie^.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *accompagnait :* le violon chantait en même temps que Justin.

2. *archet :* baguette le long de laquelle sont tendus des crins qui, en glissant sur les cordes, produisent un son.

3. *adroitement :* avec habileté, avec adresse.

4. *grincer :* produire un bruit aigu, désagréable.

5. *grogner :* imiter le cri du porc.

6. *déchirait les oreilles :* le bruit était si désagréable qu'il semblait que les oreilles en fussent déchirées.

Les idées. — 1. Quels airs joue le papa pour faire plaisir à Justin?
2. Comment s'y prend-on pour jouer du violon?
3. Que pensait Justin en voyant son père jouer?
4. Que lui demanda-t-il?
5. Qu'entendit-on lorsque Justin voulut jouer?... Pourquoi?
6. Que faut-il faire pour bien jouer du violon?

Exercice. — *Indiquez le rôle grammatical des mots suivants : violon* (1^re^ phrase), *petit, père, cordes, archet, joli, oreilles.*

LA BRANCHE DE LILAS

Prenons part aux peines des autres.

Une pauvre ouvrière, collée[1] contre la montre[2] d'une marchande de fleurs, regardait les lilas d'un œil anxieux[3]. La neige, au dehors, tombait froide et pressée. Les lilas de la boutique semblaient avoir été caressés par les premières brises du printemps.

Avec hésitation[4], la femme ouvrit la porte de la marchande.

« La branche de lilas, combien ? fit-elle en la prenant.

— Dix francs.

— Dix francs ? » s'écria l'ouvrière, qui laissa tomber sur le comptoir[5] les fleurs qu'elle tenait.

Une larme s'échappa de ses yeux, une de ces larmes isolées[6] et contenues[7], qui brûlent les paupières.

« Mon pauvre petit ! s'écria l'ouvrière. Il était né pendant que les lilas étaient en fleurs... Et il partira pour toujours sans une branche dans les bras.

— Vous avez perdu votre enfant ? » dit la marchande émue.

Elle prit une touffe de lilas et en emplit le tablier de la malheureuse mère.

Alors elle prit, non plus une branche, mais une touffe de lilas, en emplit le tablier de la malheureuse mère et, repoussant la pièce de monnaie que celle-ci lui offrait :

« Il ne sera pas dit que j'aie fait payer le dernier lit[8] de votre enfant. »

CHAMPFLEURY.

(*Les Enfants.* Laveur, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *collée :* la tête appuyée contre la vitre.
2. *montre :* devanture où les marchandises sont exposées.
3. *anxieux :* inquiet, plein de crainte.
4. *hésitation :* avec crainte et indécision.
5. *comptoir :* sorte de table sur laquelle on pose les marchandises.
6. *isolées :* voir page 105, note 1.
7. *contenues :* qu'on essaye de retenir.
8. *dernier lit :* les fleurs qui ornent le lit où repose l'enfant mort.

Les idées. — 1. Que regarde la pauvre femme ?
2. Pourquoi n'ose-t-elle pas entrer ?
3. Pourquoi laisse-t-elle échapper la branche de lilas quand elle en connaît le prix ?
4. Que voulait-elle faire de ces fleurs ?
5. Pourquoi a-t-elle alors tant de peine ?
6. Que fait la marchande ?

Exercice d'élocution. — *A quelle époque de l'année se passe la scène racontée ?... Comment le savez-vous ?... Expliquez pourquoi les fleurs sont chères en hiver ?... Quelles fleurs d'hiver connaissez-vous ?*

LE RUISSEAU

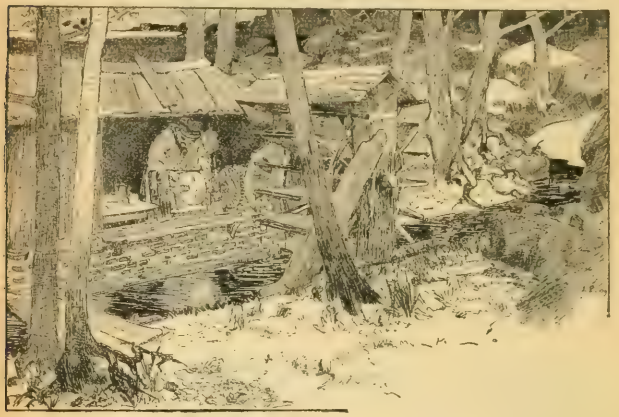
Tâchons être utiles.

Le ruisseau qui traverse mon jardin n'avait rien à faire que couler, rouler, être limpide[1], murmurer à travers des jardins et des prairies.

Mais il vint dans le pays un homme que je vis plusieurs fois rôder[2] sur ses rives du côté où il se jette dans la mer.

« Mon ami, disait-il au ruisseau, tu te pro-

mènes, tu chantes, mais moi je travaille, je m'éreinte[3]. Il me semble que tu pourrais bien m'aider un peu. Cela te distraira de faire des limes[4] et de repasser[5] des couteaux. »



Le ruisseau travaille : il fait tourner la meule.

Bientôt une roue, des engrenages[6], une meule furent apportés au ruisseau.

Depuis ce temps, il travaille ; il fait tourner une grande roue, qui en fait tourner une petite, qui fait tourner la meule ; il bondit[7], il écume ; il repasse des couteaux.

Il chante encore plus gaiement sa chanson, car il sait qu'il est utile à quelque chose.

D'après Alphonse Karr.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *limpide :* clair, transparent.
2. *rôder :* aller et venir.
3. *je m'éreinte :* je me fatigue, je me romps les *reins*.
4. *lime :* outil d'acier servant à user ou à polir les métaux.
5. *repasser :* aiguiser.
6. *engrenage :* ensemble formé par deux roues dentées dont l'une fait tourner l'autre.
7. *il bondit :* il fait des sauts, des *bonds*.

Les idées. — 1. Que faisait d'abord le ruisseau ?
2. Que disait au ruisseau l'homme qui rôdait sur ses rives ?
3. Que fit-on construire sur ses bords ?
4. Que fait maintenant le ruisseau ?
5. Est-il content ?... Pourquoi ?

Exercice d'élocution. — *Le ruisseau ? la source ?... Pourquoi l'eau coule-t-elle ?... les deux rives (droite et gauche)... Reçoit-il des ruisselets ? (affluents, confluents)... son embouchure...*

QUAND LA NEIGE FUT VENUE

Ayons pitié des malheureux.

Quand la neige fut venue,
La Cigale à demi nue,
Ayant faim plus qu'à demi[1],
Cédant au vent[2] qui l'emporte
Vers le seuil[3] de la Fourmi,
Osa frapper à sa porte.

Et, frissonnante[4] d'effroi,
Elle cria : « Donnez-moi
Pour cet hiver qui commence
Place à votre cher foyer,
Et vous aurez ma romance[5]
Et mon amour pour loyer[6].

Ouvrez-moi, je vous en prie :
C'est la campagne fleurie,
C'est l'été clément[7] et doux
En sa splendeur[8] sans égale,
Que vous recevrez chez vous[9]
Avec la pauvre Cigale ! »

La Cigale ainsi chantait,
Et la Fourmi l'écoutait,
Mais, hélas ! comprenait-elle ?
Et le froid sur les vitraux
Posait sa fine dentelle[10],
Et tressait de blancs émaux[11].

La dure et folle ouvrière
Répond à cette prière :
« Mon bois brûle : va-t'en donc,
Que ma porte se referme ! »
La Cigale dit : « Pardon » ;
La nuit tombait ! Nuit sans terme[12] !

Quand le jour vient l'éveiller
La Fourmi va balayer
La neige devant sa porte,
Et, dans la neige, elle voit
La pauvre cigale morte,
Morte de faim et de froid.

Dans la neige, la pauvre cigale est morte de faim et de froid.

La Fourmi comprend son crime,
Elle traîne sa victime

Près du feu, près du bon feu ;
Elle la soigne éperdue[13].
Mais en vain ! Il faut un dieu[14]
Pour qu'une âme soit rendue.

Les Cigales, — mes amis, —
Ont, depuis, chez les Fourmis,
Quand le vent d'hiver agite
Leur volet bien maçonné,
Bon feu, bon souper, bon gîte,
Et la morte a pardonné.

E. Hinzelin.

(*Poèmes et Poètes.* Perrin, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *plus qu'à demi :* elle n'avait pas à moitié faim, mais tout à fait faim.
2. *cédant au vent :* poussée par le vent.
3. *seuil :* mis pour la porte.
4. *frissonnante :* tremblante de peur.
5. *ma romance :* mon chant.
6. *loyer :* prix de votre hospitalité.
7. *clément :* doux, agréable.
8. *splendeur :* beauté lumineuse.
9. *que vous recevrez chez vous :* en entendant chanter la Cigale, la Fourmi croira l'été revenu.
10. *dentelle :* les fins dessins que la gelée trace sur les vitres.
11. *émaux :* voir page 76, note 4.
12. *nuit sans terme :* nuit sans fin.
13. *éperdue :* troublée, affolée par le remords.
14. *il faut un dieu :* il faut un pouvoir surnaturel ; c'est une chose impossible.

Les idées. — 1. Comment la Cigale paiera-t-elle l'hospitalité de la Fourmi ?
2. Que répond la Fourmi ?
3. Que devient la Cigale dans la nuit froide ?
4. La Fourmi eut-elle des regrets de sa dureté ?... Que fit-elle ?
5. Que font depuis les Fourmis quand les Cigales frappent à leur porte.

Exercice. — *Rappeler oralement ou par écrit le sens des mots ou des expressions qui suivent : plus qu'à demi, émaux, nuit sans terme, éperdue.*

LE GRAND FERRÉ

Pendant la malheureuse guerre de Cent ans, les paysans luttèrent courageusement contre les Anglais qui occupaient la moitié du royaume.

Le grand Ferré, malade, se leva en sueur et saisit sa bonne hache.

Parmi ces soldats volontaires[1], le grand Ferré qui habitait un village près de Paris, se fit remarquer par son courage extraordinaire[2]. Il était d'une force considérable et tranchait d'un seul coup la tête de son adversaire. Il suivait pas à pas les armées anglaises et détruisait à lui seul

tous les traînards[3] et tous ceux qui entraient dans les villages.

Un jour qu'il était couché dans sa cabane parce qu'il était malade, un certain nombre d'Anglais voulurent entrer de force[4]. Mais le grand Ferré les ayant entendus, se leva en sueur[5], saisit sa bonne hache et tua une douzaine d'ennemis. Puis, ruisselant encore de la sueur du combat, il se mit à boire l'eau glacée d'un ruisseau et il rentra se coucher dans sa petite chaumière. Bientôt la fièvre[6] le saisit et il mourut deux jours après.

D'après Ernest Lavisse.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *soldats volontaires :* qui font la guerre *volontairement.*
2. *extraordinaire :* peu commune, qui sort de l'*ordinaire.*
3. *traînards:* ceux qui restent en arrière.
4. *de force :* malgré les personnes qui étaient là.
5. *en sueur :* en état de transpiration.
6. *fièvre :* état de malaise caractérisé par une élévation de la température du corps.

Les idées. 1. Quels étaient les ennemis de la France pendant la guerre de Cent ans ?
2. Pourquoi les paysans prirent-ils part à la guerre ?
3. Où habitait le grand Ferré ?
4. Comment luttait-il contre les Anglais ?
5. Que firent les Anglais quand ils surent qu'il était malade ?
6. Comment se défendit le grand Ferré ?
7. Quelle imprudence commit-il ensuite ?

Exercice. — *Indiquer le rôle grammatical des mots suivants : paysans, considérable, traînards, cabane, bonne, eau.*

Lecture du Samedi

LES AVENTURES D'UN INTRÉPIDE[1] SOLDAT DE PLOMB

Il y avait une fois vingt-cinq soldats de plomb, tous frères car ils étaient nés d'une vieille cuillère de plomb. L'arme au bras, l'œil fixe, l'uniforme rouge et bleu, quelle fière mine[2] ils avaient tous ! Un petit garçon les avait reçus comme cadeau de fête, et il s'amusait à les ranger sur la table. Tous les soldats se ressemblaient à l'exception du dernier qui n'avait qu'une jambe ; on l'avait jeté dans le moule le dernier, et il ne restait pas assez de plomb. Cependant, il se tenait aussi ferme sur cette jambe que les autres sur deux, et c'est de lui, précisément, que nous allons parler.

Un jour, l'enfant plaça le soldat de plomb sur la fenêtre, mais tout à coup, enlevé par le vent, il tomba sur le pavé, la tête la première. Quelle terrible chute !

Le petit garçon descendit dans la rue pour le chercher, mais il faillit l'écraser sans le voir. Si le soldat eût crié : « Prends garde ! » le petit garçon l'aurait bien trouvé, mais on ne parle pas sous les armes.

La pluie commença à tomber; bientôt, ce fut un vrai déluge[3]. Après l'orage, deux gamins vinrent à passer :

« Ohé ! dit l'un, voilà un soldat de plomb, faisons-le naviguer[4]. »

Ils construisirent un bateau avec un vieux journal, mirent dedans le soldat de plomb et lui firent descendre le ruisseau[5]. Quels flots dans ce ruisseau ! Le bateau de papier était étrangement ballotté[6] ; mais malgré tout, le soldat de plomb restait impassible[7], le regard fixe et l'arme au bras.

Tout à coup, le bateau fut poussé dans un égout[8] où il faisait très noir. « Où vais-je maintenant », pensa le soldat de plomb ? Bientôt un gros rat d'eau se présenta : c'était un habitant du canal[9].

« Voyons ton passeport[10] ! »

Mais le soldat de plomb garda le silence et serra son fusil. Le rat le poursuivit en criant aux pailles et aux petits bâtons que l'eau emporte « Arrêtez-le : il n'a pas son passeport ! »

L'INTRÉPIDE SOLDAT DE PLOMB

Le bateau de papier était étrangement ballotté.

Le courant devenait plus fort, toujours plus fort ; la barque arriva au bout du canal, à une chute d'eau[11]. Après avoir tournoyé sur elle-même, elle s'emplit d'eau. Le soldat en avait jusqu'au cou. Le papier se déplia, se déchira et le pauvre soldat passa au travers. Au même instant, il fut avalé par un grand poisson.

C'est alors qu'il faisait noir pour le malheureux. C'était pis encore que dans l'égout. Et puis comme il y était serré ! Mais toujours intrépide, le soldat de plomb s'étendit tout de son long, l'arme au bras.

Le poisson s'agitait en tous sens, puis tout à coup il s'arrêta ; un peu plus tard, un éclair[12] parut le transpercer. Le poisson avait été pris, vendu, porté dans la cuisine, et la cuisinière l'avait ouvert avec son grand couteau et avait trouvé le soldat de plomb. Elle le prit et l'emporta dans la salle. On le plaça sur la table. Alors, chose bizarre, il se trouva dans la même pièce d'où il était tombé par la fenêtre. Il reconnut les enfants qui jouaient autour de lui et fut tellement ému[13] qu'il aurait voulu pleurer.

Tout à coup, un petit garçon le prit et le jeta au feu sans la moindre raison.

Le soldat de plomb était là debout, éclairé d'une vive lumière éprouvant une chaleur

horrible. Toutes ses couleurs avaient disparu ; il se sentait fondre mais, toujours intrépide, il tenait l'arme au bras.

Le lendemain, lorsque la servante vint enlever les cendres, elle trouva une petite boule de plomb. C'était tout ce qui restait de l'intrépide soldat.

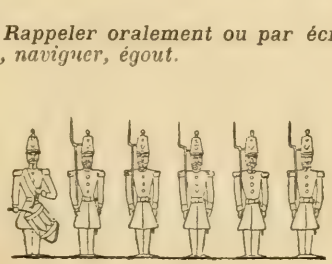
D'après ANDERSEN.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *intrépide :* qui n'a pas peur, qui ne tremble pas.
2. *fière mine :* allure décidée.
3. *déluge :* pluie très abondante et prolongée.
4. *naviguer :* voyager sur l'eau dans un navire.
5. *ruisseau :* petit canal situé de chaque côté de la rue et dans lequel coule l'eau de pluie.
6. *ballotté :* secoué en tous sens.
7. *impassible.* calme, insensible à tout danger.
8. *égout :* canal souterrain où s'écoule l'eau des rues.
9. *canal :* mis pour égout.
10. *passeport :* certificat permettant de voyager librement dans tous les pays.
11. *chute d'eau :* c'est l'endroit où l'égout se déverse dans la rivière.
12. *un éclair :* il s'agit du couteau avec lequel on éventre le poisson.
13. *ému :* troublé, attendri.

Les idées. — 1. Comment avait été fabriqué le soldat de plomb ?
2. Comment était-il ?... Pourquoi n'avait-il qu'une jambe ?
3. Quelle fut sa première aventure (*chute de la fenêtre*)?..., la deuxième (*embarquement*)?..., la troisième (*navigation dans l'égout*)?..., la quatrième (*dans le ventre du poisson*)?..., la cinquième (*dans le feu*)?

Exercice. — *Rappeler oralement ou par écrit le sens des mots : intrépide, naviguer, égout.*



LE FER A CHEVAL

En voulant éviter une petite peine, on s'en impose souvent de grandes.

Un villageois partit un jour en voyage avec son fils Thomas. Chemin faisant, le père dit à l'enfant : « Regarde, voilà, par terre un morceau de fer à cheval. Ramasse-le et mets-le dans ta poche.

— Bah ! répondit Thomas, cela ne vaut pas la peine qu'on se baisse pour le prendre ? »

Le père ne répondit rien, ramassa le fer et le mit dans sa poche. En arrivant au village, il le vendit au maréchal-ferrant, qui lui en donna quelques liards[1]. Avec cet argent, il acheta des cerises.

Cela fait, le père et le fils se remirent en route. Le soleil était ardent[2], et Thomas mourait de soif. Cependant, de quelque côté qu'on tournât

les yeux, on ne voyait ni maison, ni arbre pour s'abriter, ni source pour se désaltérer[3].

Alors, le père laissa tomber une cerise, comme par hasard[4]. Thomas s'empressa de la ramasser et la porta aussitôt à sa bouche. Quelques pas

Le père ne répondit rien, ramassa le fer et le mit dans sa poche.

plus loin, le père laissa tomber une deuxième cerise que Thomas saisit avec le même empressement. Ce manège[5] continua jusqu'à ce qu'il eût ramassé toutes les cerises.

Quand il eut mangé la dernière, le père se tourna vers lui en riant et lui dit : « Tu vois maintenant que si tu avais voulu te baisser une seule

fois pour ramasser le fer à cheval, tu n'aurais pas été obligé de le faire cent fois pour les cerises. »

D'après GRIMM.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *liard :* voir page 34, note 4.
2. *ardent :* très chaud, brûlant.
3. *désaltérer :* pour boire, pour apaiser sa soif.
4. *comme par hasard :* comme par mégarde, sans paraître le faire exprès.
5. *manège :* cette façon d'agir ; ce jeu.

Les idées. — 1. Qu'est-ce que les voyageurs trouvèrent sur le chemin ?
2. Pourquoi Thomas ne voulut-il pas ramasser le fer ?
3. Que fit le père ?... Et ensuite ?
4. Quelle circonstance rendait la marche pénible ?
5. Avec quoi Thomas peut-il se rafraîchir un peu ?
6. Combien se baissa-t-il de fois pour ramasser les cerises ?
7. N'aurait-il pas mieux fait d'obéir à son père et de ramasser le fer ?... Pourquoi ?

Exercice. — *Rappelez une circonstance où vous avez eu à regretter de n'avoir pas obéi à votre père ou à votre mère.*

AU LAVOIR

Sachons nous plaire à notre tâche.

J'écris d'une main fraîche, revenant de laver ma robe au ruisseau.

C'est joli de laver, de voir passer des poissons, des flots[1], des brins d'herbe, des feuilles, des fleurs tombées, de suivre cela des yeux au fil de l'eau[2].

Il vient tant de choses à l'esprit de la laveuse qui sait voir dans le cours de ce ruisseau ! C'est la baignoire des oiseaux, le miroir du ciel, l'image de la vie[3], un chemin courant[4] !...

C'est joli de laver au fil de l'eau...

Une journée passée à étendre une lessive laisse peu à dire[5]. C'est cependant assez agréable que d'étendre du linge blanc sur l'herbe ou de le voir flotter sur des cordes...

M^me^ Eugénie de Guérin.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *flots :* les petites vagues.

2. *au fil de l'eau :* en suivant des yeux le cours de l'eau.

3. *image de la vie :* le temps de la vie s'écoule comme l'eau d'un ruisseau.. , passé, il ne revient plus.

4. *chemin courant :* un chemin qui passe.

5. *laisse peu à dire :* il y a peu à raconter.

Les idées. — 1. Pourquoi celle qui écrit a-t-elle la main fraîche ?
2. Que peut voir une laveuse ?
3. Comment le cours du ruisseau est-il l'image de la vie ?
4. Quand le linge est lavé que reste-t-il à faire ?

Exercice d'élocution. — *Énumérez les objets qui sont nécessaires à la laveuse.*
A quoi servent le battoir ou la brosse ?
Quelles sont les parties du vêtement susceptibles d'être lavées ?

LE RENARD ET LA CIGOGNE

Le trompeur est souvent trompé lui-même.

Compère le Renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère[1] la Cigogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts[2] :
Le galant[3], pour toute besogne[4],
Avait un brouet[5] clair ; il vivait chichement[6].
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La Cigogne au long bec n'en put attraper miette.
Et le drôle eut lapé[7] le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la Cigogne le prie[8].
« Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
Je ne fais pas cérémonie[9]. »
A l'heure dite, il courut au logis
De la Cigogne son hôtesse,
Loua très fort sa politesse,
Trouva le dîner cuit à point[10].

Bon appétit surtout ; renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux et qu'il croyait friande[11].
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase au long col et d'étroite embouchure.

Le bec de la Cigogne y pouvait bien passer,
Mais le museau du sire était d'autre mesure.

Le bec de la Cgogne y pouvait bien passer,
Mais le museau du sire[12] était d'autre mesure[13].
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un Renard qu'une poule aurait pris
Serrant la queue et portant bas l'oreille.
Trompeurs, c'est pour vous que j'écris,
Attendez-vous à la pareille.

La Fontaine.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *compère, commère :* termes d'amitié que l'on se donne entre voisins ; signifient aussi *joyeux, adroit et rusé.*
2. *apprêts :* préparatifs, soins.
3. *le galant :* le rusé, le gaillard.
4. *besogne :* pour tout apprêt.
5. *brouet :* sorte de sauce presque liquide.
6. *chichement :* pauvrement, avec avarice.
7. *drôle :* mauvais sujet.
8. *laper :* boire avec la langue comme le chien.
9. *le prie :* l'invite.
10. *je ne fais point cérémonie :* je ne fais point de façons, j'accepte sans me faire prier.
11. *cuit à point :* cuit juste comme il faut.
12. *friande :* délicate, agréable à manger.
13. *sire :* mis pour renard.
14. *d'autre mesure :* c'est-à-dire beaucoup plus gros.

Les idées. — 1. Pourquoi la Cigogne ne put-elle rien manger chez le Renard ? (deux raisons)
2. Le Renard fut-il mieux traité chez la Cigogne ?... Racontez.
3. Pourquoi le Renard rentre-t-il chez lui tout honteux ?
4. Quel est celui des deux qui est le plus blâmable ?... Pourquoi ?
5. Quelle leçon devons-nous tirer de ce récit ?

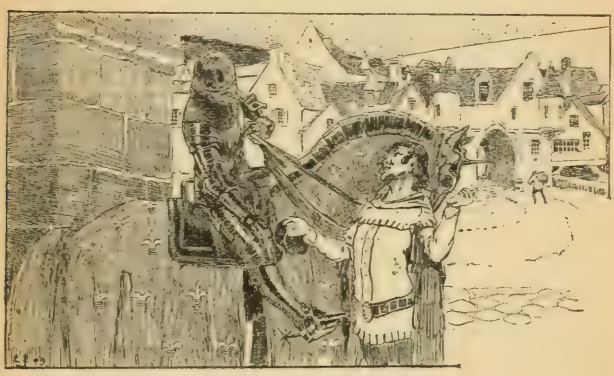
Exercice. — *Pouvez-vous rappeler une circonstance où, ayant essayé d'attraper quelqu'un, vous avez été attrapé vous-même ?*

DUGUESCLIN PRISONNIER

Duguesclin, ayant été fait prisonnier par le prince de Galles[1], fut amené à Bordeaux[2]. Le prince, fier de tenir le meilleur général du roi de France, traitait son prisonnier avec beaucoup d'égards[3].

Un jour, le prince rencontra Duguesclin dans une rue : « Comment allez-vous, Bertrand ? lui demanda-t-il.

— Je vais à merveille, Monseigneur, répondit Duguesclin, car on dit que je suis le premier chevalier[4] du monde, puisque vous ne voulez pas me permettre de me racheter. » C'était l'usage, en effet, dans ce temps-là, qu'un prisonnier fût remis en liberté quand il avait payé sa rançon[5],



« Je vais à merveille, Monseigneur... »

et Duguesclin semblait dire au prince de Galles qu'il avait peur de lui, puisqu'il ne lui permettait pas de se racheter et de retourner auprès du roi de France.

Le prince de Galles fut piqué[6] de cette parole : « Fixez vous-mêmes votre rançon », dit-il. Duguesclin la fixa à cent mille livres[7]. C'était, pour le temps, une somme énorme. « Où prendrez-vous cet argent ? » demanda le prince. Et Du-

guesclin qui savait que, dans toutes les chaumières de France, on l'aimait répondit : « Il n'y a pas une fileuse en France qui ne voudrait filer une quenouillée[8] pour payer ma rançon. »

D'après les Chroniqueurs.

Explications et questions.

Les mots. — *prince de Galles :* titre porté par le fils aîné du roi d'Angleterre.

2. *Bordeaux :* grande ville du Sud-Ouest de la France qui était alors au pouvoir des Anglais.

3. *beaucoup d'égards :* avec beaucoup d'estime, d'attentions.

4. *le premier chevalier :* le meilleur chevalier.

5. *rançon :* somme payée par un prisonnier pour obtenir sa mise en liberté.

6. *piqué :* aiguillonné, excité.

7. *livre :* ancienne monnaie qui valait environ un franc.

8. *quenouillée :* quantité de lin ou de chanvre nécessaire pour garnir une quenouille.

Les idées. — 1. Dans quelle ville, Duguesclin était-il retenu prisonnier ?

2. Que dit-il au prince de Galles ?

3. Que fit celui-ci ?

4. A quelle somme considérable Duguesclin fixa-t-il sa rançon ?

5. Si l'argent lui avait manqué, sur qui comptait-il pour l'aider à payer ?

Exercice. — *A quels temps sont les verbes suivants : traitait, rencontra, vais, avait payé, fixez, répondit.*

Lecture du Samedi

L'ESCARGOT ET LE LOUP

Un soir de printemps, compère Loup descen-

dait ventre à terre[1] un chemin en pente qui conduit à Dijon.

L'Escargot l'aperçut et lui cria :

« Hé, bonjour, compère[2] Loup !

— Bonjour, Escargot, ou plutôt bonne nuit, car les étoiles brillent déjà au ciel.

— Où cours-tu si vite ?

— Je vais à Dijon. Et toi, que fais-tu ?

— Je vais à Dijon, tout comme toi. »

Le Loup s'arrêta et se mit à rire.

« Ami Escargot, dit-il, les petits agneaux auront des cornes comme des béliers[3], lorsque tu seras à Dijon !

— Tu crois, compère ? Eh bien, j'y serai avant toi. »

Le Loup regarda un instant l'Escargot pour voir s'il ne voulait point rire.

« Parions un déjeuner, dit-il.

— Je le veux bien, dit l'Escargot. Je suis bon joueur[4], et, pour te le prouver, je te donne trois pas d'avance. »

Toujours riant, le loup compte trois pas. Mais à ce moment, l'Escargot s'attache à la longue queue traînante du Loup et s'y tient ferme[5].

« Es-tu prêt ? demande le Loup sans se retourner.

— Oui, je suis prêt.

L'ESCARGOT ET LE LOUP

« Eh bien, je serai à Dijon avant toi, » dit l'Escargot.

— Alors, partons ! »

Et le Loup de courir, emportant, sans le savoir, compère Escargot au bout de sa longue queue traînante ! Il descend les vallées, grimpe les collines, franchit champs et prairies, traverse fossés et forêts.

Enfin, il arrive à Dijon. Mais il est trop tard, la porte[6] Saint-Nicolas est fermée.

« Pan, pan ! fait-il, ouvrez vite ! »

Mais le portier est endormi et il ne vient pas ouvrir.

Pendant ce temps, compère Escargot abandonne la queue du Loup, passe sous la porte, grimpe en toute hâte sur le haut de la muraille et crie :

« Ah ! te voilà, ami Loup ! Il faut que tu te sois bien amusé en chemin, car il y a beau temps[7] que je t'attends pour déjeuner. »

D'après une légende bourguignonne.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *ventre à terre :* il courait si fort que son ventre semblait toucher la terre.

2. *compère :* terme de camaraderie, d'amitié.

3. *auront des cornes comme les béliers :* c'est-à-dire ce ne sera que dans plusieurs mois,

3. *je suis bon joueur :* je ne chicane pas sur les conditions.

5. *s'y tint ferme :* solidement fixé.

6. *porte :* en ce temps-là, les villes étaient entourées de murailles, on n'y entrait que par des portes que l'on fermait la nuit.

7. *il y a beau temps :* il y a déjà bien longtemps.

Les idées. — 1. Quels sont les deux animaux que ce conte met en présence.

2. Pourquoi le Loup est-il si étonné en apprenant que l'Escargot va à Dijon ?

3. Quel pari font-ils ?

4. Quel moyen emploie l'Escargot pour faire le chemin aussi vite que le Loup ?

5. Quel est le plus rusé des deux ?

6. L'Escargot n'a-t-il pas un peu triché ?

Exercice. — *a*) ***Écrivez de mémoire les mots :*** *printemps, où cours-tu ? les agneaux, escargot, queue, il descend, je l'attends*
b) ***Racontez oralement le récit qui vient d'être lu ?***

LE JEU DES PAPILLONS

Antoinette et moi, nous avions imaginé un jeu très amusant que je m'en vais vous dire.

Voici : au début, on était des chenilles ; on se traînait par terre, péniblement, sur le ventre et sur les genoux, cherchant les feuilles pour manger. Puis on allait se coucher dans quelque recoin sous les branches, la tête recouverte de son tablier blanc : on était devenu des cocons [1], des chrysalides [2].

Cet état durait plus ou moins longtemps et nous entrions si bien dans notre rôle d'insecte en métamorphose [3] qu'une oreille indiscrète [4] eût pu saisir des phrases de ce genre :

« Penses-tu que tu t'envoleras bientôt ?

— Oh ! je sens que ce ne sera pas long, cette fois : dans mes épaules .. déjà .. ça se déplie ... »
(Ça, naturellement, c'étaient les ailes).

Enfin on se réveillait, on s'étirait....

Puis, tout à coup, on commençait des courses folles, très légères ; à deux mains on tenait les

coins de son tablier de bébé, qu'on agitait tout le temps en manière d'ailes ; on courait, on courait, se poursuivant, se fuyant, se croisant :

On courait, on courait.

on allait sentir de près toutes les fleurs, imitant le continuel bourdonnement des phalènes [5] en faisant : « Hou ou ou ! » la bouche à demi fermée et les joues bien gonflées d'air ....

Pierre Loti.

(*Le Roman d'un Enfant.* Calmann-Lévy, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *cocons :* enveloppe que tissent avec des fils très serrés certaines chenilles, le ver à soie par exemple, et dans laquelle elles s'enferment à l'état de chrysalide.

2. *chrysalide :* état d'un insecte enfermé dans son enveloppe avant de devenir papillon.
3. *métamorphose :* changement d'état ... La chenille se métamorphose en papillon.
4. *indiscret :* qui cherche à savoir ce qu'il doit ignorer ou qui dit ce qui doit être tu.
5. *phalène :* nom donné à certains papillons dont le vol produit un bourdonnement.

Les idées. — 1. A quel jeu jouaient ces deux enfants ?
2. Que faisaient-ils quand ils étaient des chenilles ? ... Quand ils étaient des chrysalides ?
3. Que faisaient-ils quand ils étaient devenus papillon ?

Exercice d'élocution. — *Comment est faite une chenille ?... Comment s'appelle la chenille qui produit la soie ?... Que devient la chenille avant d'être papillon ?... Qu'est-ce qu'un cocon ?*

FOLIE DU ROI CHARLES VI

Le jeune roi Charles VI avait bon cœur. Le peuple espérait en lui et attendait avec impatience le moment où il gouvernerait lui-même. Charles VI écouta bientôt les plaintes de ses sujets ; il renvoya ses oncles, et prit pour conseillers des hommes sages.

Mais il avait la tête faible[1] ; toutes les fêtes auxquelles il assistait, car il passait son temps en fêtes, l'avaient rendu malade.

Un jour, il apprit qu'on avait assassiné le connétable[2] de Clisson qui était un de ses bons conseillers. Il jura de le venger.

L'assassin s'était réfugié chez le duc de Bre-

tagne. Le roi réunit au Mans une armée pour aller le chercher.

« Retourne, noble sire, tu es trahi ! »

En sortant du Mans, il traversait une forêt, quand un mendiant déguenillé[3] s'élança du bois sur la route et prit par la bride le cheval du roi

en criant : « Retourne, noble sire, tu es trahi ! » On se jeta sur cet homme et on le mit de côté ; mais le roi était tout troublé[4].

Un instant après, un de ses pages[5] laissa tomber sa lance sur un casque ; au bruit du fer qui résonne, le roi pousse un cri terrible. Il saisit son épée et frappe ceux qui l'entourent. On le désarme, on le couche dans une charrette et on le ramène au Mans. Le roi de France était fou.

D'après Ernest Lavisse.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *tête faible :* esprit peu solide, menacé par la folie.
2. *le connétable :* celui qui commandait toutes les armées de France.
3. *déguenillé :* dont les vêtements sont en lambeaux, en *guenilles.*
4. *troublé :* surpris et ému.
5. *page :* jeune noble qui accompagne un grand personnage pour le servir et apprendre le métier des armes.

Les idées. — 1. Quelle qualité avait le jeune roi Charles VI ?
2. Que venait-il de faire quand commence le récit qui vient d'être lu ?... Où conduisait-il son armée ?
3. Pourquoi conduit-il une armée en Bretagne ?
4. Qu'arriva-t-il au sortir du Mans ? (Racontez).

Exercice. — *Écrivez de mémoire la définition des mots : connétable, déguenillé, page.*

LES AVENTURES DE JEAN GRAIN-DE-BLÉ

Jean Grain-de-Blé, le cousin
Et l'ami de Jean Raisin.

Crie : « Ah ! ma paille qu'on coupe !
Des gens sont venus en troupe
Pour me couper, Jean Raisin ! »

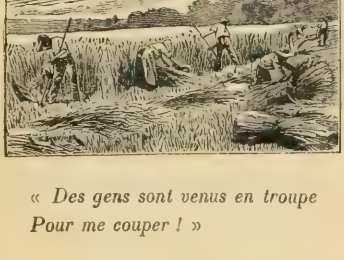
La paille tombe et murmure[1] :
« C'était si bon d'être mûre,
De sommeiller au soleil !
Ah ! mon cousin, quel réveil ! »
La paille tombe et murmure

Sur une aire[2] ou dans la grange,
La fourmi, le rat le mange...
Il est battu des fléaux[3],
Et par les pieds des chevaux,
Sur une aire, ou dans la grange.

Tiens ! la paille, en grange, est seule !
Et Jean ? — Il est sous la meule !
Ah ! sapristi ! sapristi !
Le voilà tout aplati !
Et la paille reste seule !

Mais il n'est jamais bien mort !
« Tiens ! dit-il, c'est un peu fort !
Je ne suis plus que farine,
Poussière, mais blanche et fine !
Je ne suis jamais bien mort !

— Tu n'es pas mort, mon compère?
— Pas encore, je l'espère, »
Dit un soupir étouffé :
Qui sort d'un four bien chauffé :
« Je suis pain blanc, mon compère[1] ! »



« Des gens sont venus en troupe
Pour me couper ! »

Jean Grain-de-Blé deviendra,
Quand l'homme le mangera,
Le sang rouge dans la veine :
Il deviendra chair humaine,
Voilà ce qu'il deviendra.

J. Aicard.

(*Le Livre des Petits*. Ch. Delagrave, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *murmure :* fait entendre un léger bruit, parle à voix basse.

2. *aire :* surface plane sur laquelle on étend les gerbes pour les battre et en extraire le grain. L'hiver, le battage se fait dans la grange

3. *fléaux :* planchette emmanchée avec laquelle on frappe les gerbes. Dans le midi, on fait piétiner les gerbes par les chevaux.

4. *compère :* voir page 165, note 2.

Les idées. — 1. A qui parle Jean Grain-de-Blé ?
2. Comment appelle-t-on les ouvriers qui coupent le blé ?
3. Où porte-t-on le blé après la moisson ?... Quelle opération lui fait-on subir ?
4. Qu'arrive-t-il ensuite à Jean Grain-de-Blé ?... (la meule... le four...)
5. Que deviendra-t-il enfin ?

Exercice d'élocution. — *Le blé (semailles, moisson, gerbes, battage, farine, pâte, cuisson, pain).*

MON VIEIL ONCLE

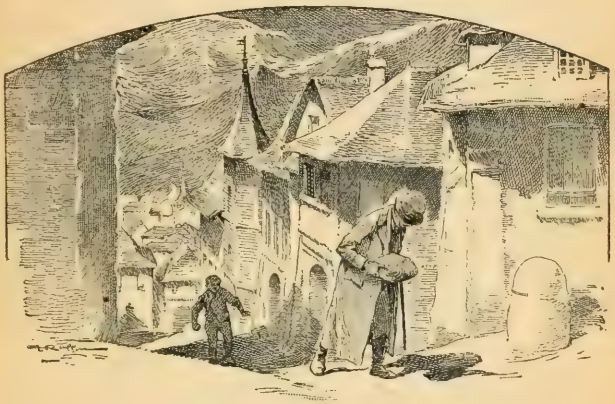
Efforçons-nous d'être utile aux autres.

Mon vieil oncle avait une vieille servante qui pendant trente-cinq ans avait dirigé son ménage. Un soir, cette pauvre femme se trouvant malade, mon oncle consulta son livre[1], imagina une drogue[2] et sortit à minuit pour la faire préparer chez le pharmacien[3]. Son absence se prolongeant, l'inquiétude me prit. Je courus en hâte chez le pharmacien par le chemin le plus court. Mon oncle était sorti depuis quelques instants. Tranquillisé, je m'acheminai par la rue qu'il avait dû suivre.

Au bout d'un moment, je vis devant moi un homme que je ne reconnus pas pour mon oncle. Il portait, avec effort, un objet pesant qu'il posa

deux fois pour reprendre haleine. Arrivé au haut de la rue il le plaça dans un coin et s'assura avec sa canne que cet objet ne pouvait rouler de nouveau.

Alors je reconnus mon oncle. Après lui avoir



Arrivé au haut de la rue, il plaça l'objet dans un coin.

expliqué le motif de ma course : « Eh ! j'y serais déjà, me dit-il, sans un énorme caillou où je me suis choqué[4] rudement. » Et il hâtait le pas en boitant.

Agé, boiteux et blessé, il n'avait pas hésité à porter la grosse pierre en un lieu où elle ne pût plus nuire à personne.

D'après TÖPFFER.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *son livre :* sans doute un livre de médecine.
2. *drogue :* est mis ici pour remède.
3. *pharmacien :* celui qui prépare les médicaments.
4. *choqué :* heurté en produisant un *choc.*

Les idées. — 1. Pourquoi le vieil oncle est-il sorti ?
2. Que fait le neveu ?... Pourquoi ?
3. Que voit-il dans la rue en revenant à la maison ?
4. Que faisait le vieil oncle ?
5. Quelle était donc la cause du retard de l'oncle ?
6. Que pensez-vous de ce vieillard ?

Exercice. — *Écrivez la liste des verbes qui sont à la première personne du singulier et dites à quel temps ils appartiennent.*

Lecture du Samedi

MAITRE RENARD

Pendant un hiver long et rigoureux, où la terre resta couverte de neige pendant plusieurs semaines, Maître Renard, malgré ses ruses, ne trouvait plus rien à manger. Les poules ne quittaient pas la basse-cour, et les lapins restaient dans leurs terriers.

Renard était désespéré. Dame Rusée, sa femme et ses deux petits, Renardeau et Renardet, criaient la faim devant le buffet vide.

Un jour, après avoir fouillé en vain bois et buissons, Renard se préparait à rentrer à la maison la queue basse et le ventre vide, lorsqu'il aperçut au loin la voiture de deux marchands de poissons.

Il s'étendit sur la neige, les yeux clos, la gueule ouverte et les pattes raidies.

En un saut, il fut sur la route ; et là, au beau milieu, il s'étendit sur la neige, les yeux clos, la gueule ouverte et les pattes raidies[1].

Les poissonniers[2] s'y trompèrent.

« Vois-donc ce renard, dit l'un d'eux, il est gelé. »

Ils descendirent aussitôt de la voiture.

« Quand nous l'aurons écorché, dit l'autre poissonnier, nous vendrons sa peau dix francs comme un liard[3]. »

Renard fut donc attrapé par le cou et par les

Renard fut lancé à toute volée au milieu des paniers de poisson.

pattes, et lancé à toute volée[4] au milieu des paniers de poissons. Le choc fut douloureux, mais il se garda bien de crier.

Bientôt, la voiture repartit.

Au bout d'un moment, Renard ouvrit les yeux : un panier plein d'anguilles était à sa portée. Il en

mangea autant qu'il put et choisit six des plus grosses pour les emporter chez lui.

Puis sautant de la voiture, il cria aux voituriers :

« Excellentes, vos anguilles ! Mes compliments... Quant à ma fourrure, n'y comptez pas avant qu'il fasse chaud. Adieu ! » et il disparut laissant les deux poissonniers stupéfaits[5].

En arrivant chez lui, Renard fut accueilli par de joyeuses acclamations.

Dame Rusée alluma un grand feu, coupa les anguilles en morceaux, les enfila dans une baguette de coudrier et les fit griller devant un bon feu. Renardeau et Renardet assis auprès du feu, surveillaient la cuisson. Quand les anguilles furent bien rôties, toute la famille se mit à table de bon appétit.

Tout à coup au milieu du repas, on entendit frapper à la porte : Toc, toc !

C'était compère le Loup, qui n'avait pas mangé depuis plusieurs jours et qui avait été attiré par l'odeur des anguilles rôties.

Il pensait bien en avoir sa part, et si on la lui refusait, la prendre de force[6].

« Toc, toc !

— Qui est-là ? dit Renard.

— C'est moi, le Loup, ton compère. Tu ne reconnais pas ma voix ?

— Non, dit Renard, je te prenais pour le Chien qui a juré ma mort.

— Renard, mon ami, je te jure que c'est bien moi, le Loup ; ouvre.

— Je t'ouvrirai, mais passe ta tête par la chattière[7] afin que je te reconnaisse bien. »

Pendant que le Loup se baissait pour passer sa tête dans le trou de la porte, Renard saisit un pot d'eau bouillante au coin du feu, monta sur une chaise placée près de la porte et attendit.

Au moment où la tête du Loup passait imprudemment par la chattière, le traître[8] Renard l'arrosait avec l'eau bouillante.

Le Loup cruellement brûlé poussa un hurlement[9] qui fit trembler les moutons à deux lieues à la ronde. Fou de douleur, il retira sa tête, en laissant collés à la chattière le poil et la peau de ses oreilles.

Il regagna sa demeure en poussant d'affreux gémissements.

Sa femme le soigna du mieux qu'elle put et le guérit ; mais il resta chauve[10] et sujet à s'enrhumer pendant l'hiver.

D'après GUÉCHOT.

MAITRE RENARD

Au moment où la tête du Loup passait, le traître Renard l'arrosait avec l'eau bouillante.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *raidies :* allongées, toutes droites.

2. *poissonniers :* marchands de poisson.

3. *dix francs comme un liard :* Nous le vendrons aussi facilement dix francs qu'un liard.

4. *à toute volée :* lancé de loin et avec vigueur.

5. *stupéfaits :* immobiles de surprise.

6. *de force :* voir page 148, note 4.

7. *chattière :* trou rond ménagé au bas des portes pour permettre aux *chats* d'entrer et de sortir.

8. *traître :* celui qui manque à une promesse.

9. *hurlement :* cri prolongé, plaintif ou furieux, particulier au loup.

10. *chauve :* celui dont les cheveux sont tombés.

Les idées. — 1. Pourquoi le Renard ne trouve-t-il plus de nourriture ?

2. Pourquoi fit-il semblant d'être mort ?

3. Quel profit pensaient en tirer les marchands ?

4. Qu'est-ce que Renard emporta chez lui ?

5. Comment s'appelaient sa femme et ses deux petits ?

6. Comment furent apprêtées les anguilles ?

6. Qui vient frapper à la porte ?

8. Pourquoi Renard n'ouvre-t-il pas au Loup ?

9. Que lui conseille-t-il pour qu'il puisse le reconnaître ?

10. Racontez ce qui arrive au Loup ?

Exercice d'élocution. — *a. Faire raconter oralement les différentes parties de ce récit :*

1. La misère de Renard ;

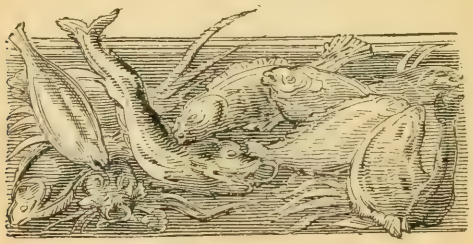
2. Renard et les marchands d'anguilles ;

3. Renard dans la voiture ;

4. Un festin chez Renard ;

5. Le Loup échaudé.

6. Etude de la gravure : que fait chacun des personnages : Renard ?... Dame Rusée ?... les deux petits renards ?... Et le Loup, où est-il ?... Que fait-il ?



LE PAYSAN ET LES CERISES

Sachons nous taire quand il le faut.

Le paysan Jeannot revenait un jour de la ville voisine monté sur son âne Bourri. C'était une chaude journée de juin, le soleil était brûlant et Jeannot souffrait également de la chaleur et de la soif.

En arrivant à la limite[1] d'un parc[2], il aperçut de grands cerisiers qui laissaient pendre au-dessus du chemin leurs branches chargées de belles cerises mûres. Jeannot les regardait avec envie, mais les branches étaient trop hautes.

Une idée lui vient.

Il arrête son âne, monte debout sur son dos et peut ainsi cueillir les cerises tout à son aise. Certes elles étaient excellentes. Jeannot pensait qu'il était bien heureux de les avoir trouvées au moment où la soif le torturait[3] si cruellement et

il se félicitait d'avoir imaginé un bon moyen pour les atteindre. A cette pensée, il éclate de rire. « Il ne faudrait cependant pas, ajoute-t-il,

Monté sur le dos de son âne, il put cueillir les cerises tout à son aise.

en se parlant tout haut à lui-même, que quelqu'un, en passant se mît à crier : Hue Bourri ! » A ces mots, l'âne se met en marche et Jeannot surpris tombe lourdement sur le chemin.

Ceci prouve qu'on a tort de parler quand il faudrait se taire

D'après un vieux conte français.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *limite :* bordure, clôture.
2. *parc :* enclos boisé, d'une certaine étendue, réservé à la promenade ou à la chasse.
3. *torturait :* lui causait une vive souffrance.
4. *se félicitait :* il était heureux, se complimentait.
5. *imaginé :* trouvé, inventé.

Les idées. — 1. D'où revenait le paysan ?... de quoi souffrait-il ?
2. Pourquoi pensait-il d'abord ne pas pouvoir atteindre les cerises ?
3. Quelle bonne idée lui vint ?
4. Pourquoi l'âne se mit-il à marcher ?
5. Quelle leçon contient ce récit ?

Exercice d'élocution. — *Les cerises : Nom de l'arbre qui les produit...? sa taille...? son tronc...? ses branches...? ses feuilles...? ses fleurs...?*
Description d'une cerise. — *a) extérieur : forme, couleur, queue.* — *b) intérieur : la chair, le noyau, la petite amande.*

LES MÉTIERS

Tout travailleur sert le monde entier.

Sans le paysan, aurais-tu du pain ?
C'est avec le blé qu'on fait la farine ;
L'homme et les enfants, tous mourraient de faim,
Si, dans la vallée et sur la colline,
On ne labourait et soir et matin !...

Où dormirais-tu, dis, sans le maçon ?
C'est si bon, d'avoir sa chaude maison
Où l'on est à table, ensemble, en famille !
Qui cuirait la soupe, au feu qui pétille,
Sans le charbonnier qui fit le charbon ?

Et toute la terre est comme un chantier.

Sans le tisserand[1], qui ferait la toile ?
Et, sans le tailleur, qui coudrait l'habit ?
Il ne fait pas chaud, à la belle étoile[2] !
Irions-nous tout nus, le jour et la nuit,
Et l'hiver surtout, quand le nez bleuit[3] ?

Aime le soldat, qui doit te défendre !
Aime bien ta mère, avec ton cœur tendre :

C'est pour la défendre aussi, qu'il se bat !
Quand les ennemis viendront pour te prendre,
Que deviendrais-tu sans le bon soldat ?

Aimez les métiers, le mien, — et les vôtres !
On voit bien des sots, pas un sot métier[4] ;
Et toute la terre est comme un chantier[5]
Où chaque métier sert à tous les autres,
Et tout travailleur sert le monde entier !

Jean AICARD.

(*Le Livre des Petits.* Ch. Delagrave, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 4. *tisserand :* ouvrier qui fait la toile (*tisser, tisseur, tissu*).
2. *à la belle étoile :* coucher dehors, avec pour seul toit le ciel et les étoiles.
3. *quand le nez bleuit :* quand le froid fait bleuir le nez.
4. *pas un sot métier :* pas un métier inutile.
5. *chantier :* emplacement où l'on travaille.

Les idées. — 1. Que fournit le paysan ? (*Répondez par une phrase complète*).
2. Que devons-nous au maçon ?... Au charbonnier ?... Au tisserand ?... Au tailleur ?
3. Quels services nous rend le soldat ?
4. Montrez que tous les métiers sont utiles à tous.

Exercice d'élocution. — *a*) *Le paysan ne cultive-t-il que le blé ?... Que produit-il encore ?...*
b) *Quels vêtements fait le tailleur ?...*
c) *Quelle différentes catégories de soldats connaissez-vous ?... Essayez de dire comment vous les distinguez.*

PATRIOTISME D'UN ENFANT

Notre vie appartient à la Patrie.

C'était en 1793[1]. Les royalistes, au nombre de quatre mille hommes tentaient[2] de traverser la Durance[3]. Les républicains au nombre de huit

Au moment où la corde se brise, il tombe sous les balles.

cents étaient postés sur la rive droite, pour essayer de défendre le passage de la rivière. Il n'y avait pas de pont ; mais les insurgés[4] avaient un certain nombre de bateaux, et, pour faciliter la traversée, ils comptaient sur un câble[5] tendu d'un bord à l'autre et fixé sur chaque rive à un poteau. Vous comprenez combien il était utile

pour les républicains que le câble fût coupé : car alors les bateaux, rejetés par le courant, étaient écartés de la rive. Mais pour arriver au poteau, il fallait s'avancer sous les balles des ennemis et la mort était certaine. Tout le monde hésitait[6].

C'est alors qu'un enfant de treize ans, Viala, plus brave que ses compagnons, s'élance avec une hache, marche au poteau, frappe à coups redoublés la corde. Au moment où la corde se brise, il tombe mort sous les balles des ennemis.

Quand on apporta à sa mère le cadavre de cet héroïque[7] enfant, elle fondit en larmes ; mais une pensée adoucissait sa douleur, c'était de pouvoir se dire : « Mon fils est mort pour la Patrie ! »

D'après Gabriel Compayré.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *en 1793 :* pendant la Révolution.
2. *tentaient :* essayaient.
3. *Durance :* torrent impétueux qui descend des Alpes et se jette dans le Rhône.
4. *les insurgés :* les royalistes soulevés contre le gouvernement de la République.
5. *câble :* grosse corde.
6. *hésiter :* ne point oser.
7. *héroïque enfant :* qui s'est comporté comme un *héros*, c'est-à-dire qui a sacrifié sa vie avec courage.

Les idées. — 1. A quelle époque se passa le récit qui vient d'être lu ?
2. Les insurgés étaient-ils nombreux ?... Que voulaient-ils faire ?
3. Quel était le nombre des républicains ?... Que devaient-ils empêcher ?
4. Sur quoi comptaient les insurgés pour guider leurs bateaux ?

5. Pourquoi n'osait-on pas couper le câble ?
6. Quel âge avait Viala ?... Que fit-il ?
7. Que dit sa mère en recevant le corps de son enfant ?

Exercice. — *Écrire sous la dictée les mots suivants : les royalistes tentaient, ils étaient postés, les insurgés, une hache, cet héroïque enfant, une pensée adoucissait.*

RESPECTEZ LES MOISSONS

Ma fille, n'imite pas l'enfant étourdi qui, voyant flotter[1] au vent cette mouvante mer d'or[2]

En cherchant coquelicots et bleuets, respecte le blé, notre pain de demain.

que le coquelicot et le bleuet égaient de leur éclat stérile[3], va au travers chercher ces fleurs. Que ton petit pied suive bien la ligne étroite du sentier.

Respecte notre père nourricier, ce bon blé qui, de sa faible tige, soutient avec peine sa tête pesante[4], où est notre pain de demain. Chaque

épi que tu détruirais ôterait la vie au pauvre, au travailleur qui, toute l'année, a pâti[5] pour le faire venir.

Le blé, qui fait vivre l'homme, mérite ton plus tendre respect.

D'après Jules Michelet.

Explications et questions.

Les mots. — *flotter :* se mouvoir comme les *flots*.
2. *mer d'or :* vaste surface mouvante et jaune formée par un champ de blé mûr.
3. *éclat stérile :* beauté qui ne produit rien d'utile.
4. *sa tête pesante :* l'épi chargé de grains.
5. *a pâti :* a travaillé, a peiné, a souffert.

Les idées. — 1. Que fait l'enfant étourdi ?
2. En allant chercher le coquelicot et le bleuet, ne cause-t-il pas quelque dommage au blé ?
3. Que doit-on faire ?
4. Pourquoi faut-il respecter le blé ? (*trouver deux raisons*).

Exercice. — *Écrire de mémoire les mots suivants : flotter, coquelicot, bleuet, sentier, nourricier, épi.*

Lecture du Samedi

LE CHIEN SCIPIO

Le vieux soldat regardait le caniche, clignait de l'œil[1] et souriait ; il se gratta l'oreille en relevant son bonnet, et me demanda :

« C'est à vous, ce chien, Fritzel[2] ?

— Oui, père Schmitt, c'est le chien de la femme que nous avons chez nous.

Ça doit être un chien de soldat.

— Ah bah ! ça doit être un chien de soldat : il doit connaître l'exercice ? »

Scipio (c'était le nom du chien) nous regardait, le nez en l'air, et le père Schmitt, retirant la pipe de ses lèvres, dit :

« C'est un chien de régiment ; il ressemble à celui que nous avions en Silésie[3]. »

Alors, élevant la pipe, il cria : « Portez armes ! »

LE CHIEN SCIPIO

Scipio, les pattes de devant pendantes, se tint comme un véritable soldat.

Quelle ne fut pas ma surprise de voir Scipio s'asseoir sur son derrière, les pattes de devant pendantes, et se tenir comme un véritable soldat !

« Ha ! ha ! s'écria le vieux Schmitt, je le savais bien ! »

Tous mes camarades étaient revenus ; les uns regardaient par la porte entr'ouverte, les autres par la fenêtre.

Scipio ne bougeait pas, et le père Schmitt, tout joyeux, lui dit :

« Attention au commandement de marche ! »

Puis, imitant le bruit du tambour, et marchant en arrière sur ses gros sabots, il se mit à crier :

« Arche ! pan... pan... rantanplan... une... deusse... une... deusse !... »

Et Scipio marchait avec un air sérieux, ses longues oreilles sur les épaules et la queue en trompette. C'était merveilleux ; mon cœur sautait. Tous les autres, dehors, paraissaient confondus d'admiration[4].

« Halte ! » s'écria Schmitt, et Scipio s'arrêta.

Alors j'étais tellement fier des talents de Scipio, que j'aurais voulu courir à la maison et crier : « Nous avons un chien qui fait l'exercice ! »

« En place, repos ! » dit le père Schmitt, et

Scipio retomba sur ses quatre pattes, en secouant la tête et se grattant la nuque avec une patte de derrière, comme pour dire : « Depuis deux minutes, une puce me démange, mais on n'ose pas se gratter sous les armes ! »

Scipio sauta par-dessus le bâton.

Le père Schmitt regardait Scipio d'un air attendri : on voyait qu'il lui rappelait le bon temps du régiment.

« Oui, fit-il au bout de quelques instants, c'est un vrai chien de soldat. Mais reste à savoir s'il connaît la politique[5], car beaucoup de chiens ne savent pas la politique. »

En même temps, il prit un bâton derrière la porte et le mit en travers, en criant :

« Attention au commandement ! »

Scipio se tenait déjà prêt.

« Saute pour la République ! » cria le vieux soldat.

Et Scipio sauta par-dessus le bâton, comme un cerf.

« Saute pour le général Hoche ! » Scipio sauta.

« Saute pour le roi de Prusse !... »

Mais alors Scipio s'assit sur sa queue d'un air très ferme, et le vieux bonhomme se mit à sourire tout bas, les yeux plissés, en disant.

« Oui, il connaît la politique... Hi ! hi ! hi ! Allons... arrive !

Il lui posa la main sur la tête, et Scipio parut très content.

« Fritzel, me dit alors le père Schmitt, vous avez un chien qui vaut son pesant d'or[6] ; c'est un vrai chien de soldat. »

ERCKMANN-CHATRIAN.

(*Les Volontaires de 1792*, J. Hetzel, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *clignait de l'œil* : regardait en fermant l'œil à demi.

2. *Fritzel* : petit Frédéric.

3. *Silésie* : province de la Prusse, voisine de la Russie.

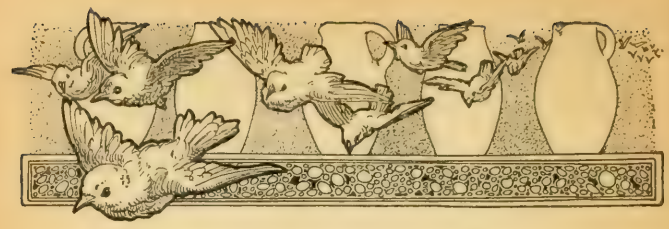
4. *confondus d'admiration :* troublés par la joie de voir de si étonnantes choses.

5. *la politique :* ce qui intéresse le gouvernement d'un pays.

6. *il vaut son pesant d'or :* sa valeur est égale à son poids d'or ; plus exactement, il a une grande valeur.

Les idées. — 1. Pourquoi le vieux soldat est-il content de voir un chien de régiment ?
2. Quels exercices le père Schmitt fait-il faire à Scipio ?
3. Scipio sait-il la politique ?
4. Pourquoi saute-t-il pour la République et pour le général Hoche ?
5. Pourquoi refuse-t-il de sauter pour le roi de Prusse ?

Exercice d'élocution. — *Si vous aviez un chien comme Scipio, quels exercices lui feriez-vous faire ? (faire décrire les exercices par le détail).*



LE MALIN SANSONNET

L'effort patient triomphe des difficultés.

Un sansonnet[1], épuisé de fatigue et de soif, cherchait quelques gouttes d'eau à boire. Tout était desséché, car depuis longtemps il n'avait pas plu.

D'ordinaire, même pendant les jours les plus chauds de l'été, il trouvait encore un peu d'eau dans les fentes des rochers. Après avoir vainement cherché de tous côtés, le pauvre sansonnet allait tomber d'épuisement[2] lorsqu'il aperçut de l'eau au fond d'une cruche abandonnée.

De l'eau, oui. Mais comment l'atteindre. Il essaya d'abord de renverser la cruche, mais elle était trop lourde.

L'oiseau commençait à croire qu'il allait mourir de soif. Cependant il réfléchissait au moyen de faire monter l'eau jusqu'à lui, puisqu'il ne pouvait descendre jusqu'à elle.

Enfin il ramassa une petite pierre avec son bec et la jeta dans la cruche. Et puis une autre, et une autre encore.

A chaque pierre, le niveau[3] de l'eau montait un peu.

Il ramassa une petite pierre avec son bec et la jeta dans la cruche.

Après de longs efforts, l'eau fut assez haute pour que le sansonnet en se penchant sur le bord pût boire longuement et apaiser[4] la soif qui le dévorait[5].

D'après HOFFMANN.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *sansonnet :* oiseau de moyenne taille appelé encore étourneau.

2. *épuisement :* manque de forces résultant de la privation de nourriture ou de la maladie.

3. *niveau :* surface de l'eau.

4. *apaiser :* calmer, satisfaire.

5. *dévorait :* qui le faisait souffrir en produisant une sorte de brûlure.

Les idées. — 1. Où ce sansonnet trouvait-il à boire pendant l'été?
2. Pourquoi n'en trouve-t-il plus ?
3. Où en aperçoit-il enfin ?
4. Pourquoi ne peut-il boire tout d'abord ?
5. Quel moyen imagine-t-il pour faire monter le niveau de l'eau à sa portée ?

Exercice d'élocution. — *Pourriez-vous sans ajouter de l'eau, faire déborder un vase à moitié plein ?... Comment vous y prendriez-vous ? .. N'emploie-t-on pas le procédé du sansonnet pour tenir certaines bouteilles toujours pleines ?*

ENFANCE DE JEANNE D'ARC

Jeanne était la troisième fille d'un laboureur de Domrémy en Lorraine[1], nommé Jacques d'Arc et d'Isabelle Romée. Elle avait deux frères, Jacques et Pierre.

Tandis que les autres enfants allaient avec le père travailler aux champs ou garder les bêtes, la mère tint Jeanne près d'elle, l'occupant à coudre ou à filer. Elle n'apprit ni à lire ni à écrire, mais elle sut tout ce que sa mère savait des choses de la religion.

Une jeune femme qui avait été sa compagne d'enfance déclara plus tard que Jeanne était une bien bonne fille, simple et douce. Un laboureur de Domrémy ajouta qu'elle donnait aux pauvres et soignait les malades. « Je le sais bien, di-

sait-il, j'étais enfant alors et c'est elle qui m'a soigné. » Tout le monde reconnaissait en elle la meilleure fille du village.

La mère tint Jeanne près d'elle, l'occupant à coudre ou à filer.

Ce village qui était à deux pas des grandes forêts des Vosges[2] connut lui aussi les horreurs de la guerre[3] : Jeanne vit arriver plusieurs fois de pauvres fugitifs[4] : elle aida, la bonne fille, à les recevoir ; elle leur cédait son lit et allait coucher au grenier.

D'après MICHELET.

Explications et questions.

Les mots. — **1.** *Lorraine :* ancienne province française située à l'est de la France. — La moitié de la Lorraine avec Metz nous

fut enlevée par les Allemands en 1871.

2. *Vosges* : montagnes situées entre le Rhin et la Moselle.

3. *horreurs de la guerre* : les misères et les souffrances que la guerre entraîne.

4. *fugitifs* : paysans qui *fuyaient* devant les armées de pillards.

Les idées. — 1. Quel fut le pays natal de Jeanne d'Arc ?
2. Comment fut-elle élevée par sa mère ?
3. Que disaient d'elle ceux qui l'avaient connue au village ?
4. Comment apprit-elle à connaître les malheurs que la guerre entraîne ?

Exercice. — *Indiquez l'infinitif des verbes suivants et dites à quel groupe ils appartiennent : allaient, tint, apprit, vit, sais, reconnaissait, cédait.*

Ex : allaient, aller, 1er groupe

LE MEUNIER

Tic tac, tic tac ! Le moulin sonne,
Enfariné[1] par tous les bouts,
Près du donjon[2] plein de hiboux,
Dans la verdure qui frissonne[3].
Tic tac, tic tac ! Le moulin sonne.

Au bord du torrent qui façonne[4]
Les joncs[5] hauts comme des bambous[6],
Enfariné par tous les bouts,
Dans la verdure qui frissonne,
Tic tac, tic tac ! Le moulin sonne.

L'âne, qu'un rien caparaçonne[7],
Suit, dans l'herbe et le long des trous,
Le meunier si blême[8] et si roux
Qu'on dirait Pierrot[9] en personne :
Tic tac, tic tac ! Le moulin sonne.

Maurice Rollinat.

(*Le Livre de la Nature.* Ch. Delagrave, édit.)

L'âne suit le meunier couvert de farine.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *enfariné :* tout blanc de *farine.*

2. *donjon :* vieille tour d'un ancien château.

3. *frissonne :* que le vent agite, fait trembler.

4. *façonne :* plie.

5. *jonc :* végétal à tige droite et sans feuille qui croît au bord des rivières.

6. *bambou :* végétal des pays chauds dont les tiges atteignent jusqu'à 25 mètres de hauteur.

7. *qu'un rien caparaçonne :* dont le harnachement se réduit à presque rien.

8. *Pierrot :* personnage des pantomimes ; ordinairement habillé de blanc et la figure enfarinée.

Les idées. — 1° Où est situé le moulin?
2° Comment apparaît-il?
3° A qui ressemble le meunier?... Pourquoi?

Exercice. — *Faire écrire, sous la dictée, les mots suivants : les hiboux, les bouts, les joncs, les bambous, les trous, capuraçonne, roux.*

HÉROÏSME D'UNE JEUNE PAYSANNE

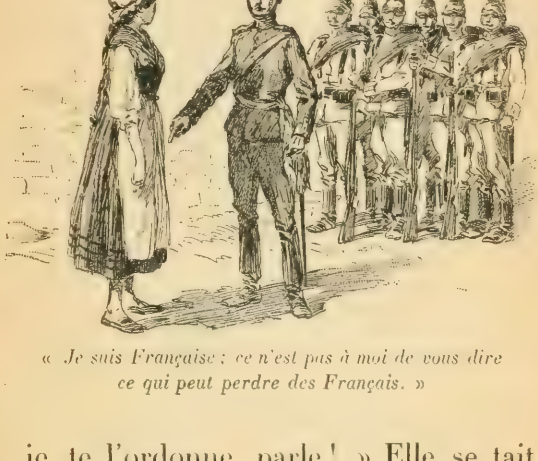
Sachons mourir pour la Patrie.

Pendant la guerre de 1870, une jeune paysanne avait été laissée comme gardienne d'une ferme située aux environs de Metz.

Un jour, la maison est envahie[1] par une escouade[2] de soldats bavarois[3] : « Tu vas répondre à mes questions, lui dit l'officier. Il y a deux heures, un régiment français a passé par ici : de quel côté s'est-il dirigé? » La jeune fille pâlit ; puis, après quelques moments d'hésitation : « Je suis Française, répond-elle ; ce n'est pas à moi de vous dire ce qui peut perdre[4] les Français. — Nous saurons bien t'arracher ton secret[5] », reprend l'Allemand furieux. Et se tournant vers sa troupe : « Soldats ! s'écrie-t-il, qu'on l'emmène dans la cour et qu'on l'applique au mur. »

L'ordre est exécuté, et six hommes se met-

tent en ligne, prêts à faire feu au premier signal de leur chef. « Maintenant, dit celui-ci, tu vas parler. » La jeune fille se tait. — « Une seconde



« Je suis Française : ce n'est pas à moi de vous dire ce qui peut perdre des Français. »

fois, je te l'ordonne, parle ! » Elle se tait. — « Une troisième fois, parle ! » Elle se tait. — « Soldats, feu ! » Et l'héroïque[6] paysanne tombe percée de balles.

J. Claretie.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *envahie :* occupée par force.

2. *escouade :* petite troupe de soldats sous le commandement d'un chef, sous-officier ou officier.

3. *bavarois :* originaire de la Bavière, un des royaumes allemands.

4. *perdre :* causer la *perte*, la défaite.

5. *t'arracher ton secret :* te faire dire de force ce que tu sais.

6. *héroïque*. voir page 189, note 7.

Les idées. — 1. A quelle époque eut lieu l'événement qui vient d'être raconté ?
2. Que demande l'officier allemand à la jeune fille ?
3. Que répond-elle ! (*Relisez cette belle réponse*).
4. Que fait alors l'officier ?
5. La jeune fille livre-t-elle son secret ?
6. Quel injuste châtiment lui inflige-t-on ?

Exercice de langage — *1. La jeune fille eut-elle peur?...*
2. Que pensez-vous de sa belle conduite?...
3. A sa place qu'auriez-vous fait?...
4. Rappelez le nom d'une autre jeune fille lorraine qui sacrifia sa vie pour sauver la France...

Lecture du Samedi

LA CHATTE ET LE POULET VERT

Mme Théophile était une chatte rousse à poitrail blanc, à nez rose, et à prunelles bleues. Elle était assez familière et ne se gênait pas pour arrêter au passage, pendant le repas, le morceau que je portais de mon assiette à ma bouche.

Un jour, un de mes amis, partant pour quelques semaines, nous confia son perroquet[1] pour en avoir soin tant que durerait son absence. L'oiseau se sentant dépaysé[2] était monté, à l'aide de son bec, jusqu'au haut de son perchoir et roulait des yeux effarés[3].

Mme Théophile n'avait jamais vu de perroquet;

LA CHATTE ET LE POULET VERT

« *As-tu déjeuné, Jacquot ? — Oui, oui. — Et de quoi ? — Du rôti du roi.* »

et cet animal nouveau pour elle, lui causait une surprise évidente[4]. Immobile, elle regardait l'oiseau avec étonnement : « A n'en pas douter, pensait-elle, c'est un poulet vert. »

La chatte sauta au bas de la table où elle avait établi son observatoire[5]. Elle se glissa vers un coin de la chambre, le ventre à terre, la tête basse, l'échine tendue, prête à bondir[6].

Le perroquet suivait les mouvements de la chatte avec une inquiétude visible : il hérissait ses plumes, faisait bruire sa chaîne, levait une de ses pattes en agitant les doigts, et repassait[7] son bec sur le bord de sa mangeoire. Il se sentait en danger.

Cependant la chatte, les yeux fixés sur l'oiseau, semblait se dire en un langage que le perroquet comprenait fort bien : « Quoique vert ce poulet doit être bon à manger. »

Elle s'était un peu rapprochée ; son nez rose frémissait, elle fermait à demi les yeux, sortait et rentrait ses ongles.

Tout à coup son dos s'arrondit, et d'un bond elle sauta juste sur le perchoir.

Le perroquet se voyant en péril, cria soudain[8] : « As-tu déjeuné, Jacquot ? » Cette phrase causa une grande épouvante à la chatte qui sauta brusquement en arrière. Un coup de pistolet tiré à

ses oreilles ne lui eût pas causé une plus grande terreur[9].

Et l'oiseau qui avait compris que sa parole était son meilleur moyen de défense, criait à plein gosier :

« As-tu déjeuné Jacquot ? — Oui, oui. — Et de quoi ? — Du rôti du roi. »

Puis il chantait avec des éclats de voix étourdissants :

Quand j'ai bu du vin clairet,
Tout tourne, tout tourne au cabaret.

La chatte, complètement ahurie, s'éloignait peu à peu, semblant se dire : « Ce n'est pas un oiseau, c'est un monsieur, il parle. »

D'après Théophile Gautier.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *perroquet :* oiseau au plumage vert, originaire des pays chauds et qui reproduit avec facilité la voix humaine.
2. *dépaysé :* changé de *pays* : il ne reconnaît plus la maison qu'il habite ordinairement.
3. *effarés :* troublés, inquiets.
4. *évidente :* certaine ; qu'elle laissait voir.
5. *observatoire :* lieu d'où l'on regarde quelque chose.
6. *bondir :* voir page 143, note 7.
7. *repassait :* aiguisait.
8. *soudain :* tout à coup.
9. *terreur :* très grande frayeur.

Les idées. — 1. Que savez-vous de Mme Théophile ?
2. Que vit-elle arriver un jour ?
3. Le perroquet était-il content de son nouveau domicile ?
4. Comment la chatte désigne-t-elle le perroquet ?
5. Quelles sont alors ses intentions ?

6. Le perroquet est-il tranquille ?... Que fait-il ?
7. Comment se défend-il de l'attaque de la chatte ?
8. Que pense alors de l'oiseau Mme Théophile ?

Exercice d'élocution. — *Avez-vous vu un perroquet ?... Comment était-il ?... L'avez-vous entendu parler ?... Le perroquet comprend-il ce qu'il dit ?... Comment appelle-t-on les élèves qui récitent leur leçon sans la comprendre ?*

TABLE MÉTHODIQUE

(LECTURES GROUPÉES PAR MATIÈRE D'ENSEIGNEMENT)

I. — Récits, descriptions, contes et nouvelles.

Le marchand de sable. — Mme Sophie Hue. 3
Les framboises de la tante Thérèse. — André Theuriet. 5
Le loup, la chèvre et le chevreau. — La Fontaine. 9
Polichinelle. — Clovis Hugues. 14
Renard et Chantematin. — Guéchot. 21
Chanson d'automne. — Théophile Gautier. 29
La maison de la poupée. — Charles Dickens. 37
Ma montre. — Hector Malot. 42
La naissance de Polichinelle. — Octave Feuillet. 47
Le bœuf et l'enfant. — Victor Hugo. 54
Un et deux font trois. — Traduit de l'anglais. M. M. 56
Les petits loups. — Auguste de Chatillon. 59
Premier givre. — Arsène Houssaye. 69
Je veux... çà. — Victor Hugo. 79
Le petit Chaperon-Rouge. — Charles Perrault. 82
Le rouge-gorge. — Krummacher. 88
L'arbre de Noël. — Charles Dickens. 97
Le bonhomme Noël. — Clovis Hugues. 101
La Chanson de l'aiguille. — Jean Aicard. 107
La petite Poucette. — Andersen. 109
La lune. — Stop. 117
Histoire d'un petit lièvre. — Jean Richepin. 129
Les poussins. — Émile Zola. 134
Le ruisseau. — Alphonse Karr. 141
Les aventures d'un intrépide soldat de plomb. — Andersen. . . . 149
Au lavoir. — Mme Eugénie de Guérin. 156
L'Escargot et Le loup. — Légende bourguignonne. 162
Le jeu des papillons. — Pierre Loti. 167

Les aventures de Jean Grain de blé. — Jean Aicard. 171
Maître Renard. — M. Guérnor, d'après le roman de Renard. . 176
Le paysan et les cerises. — Vieux conte français. 183
Le chien Scipio. — Erckmann-Chatrian. 191
Le malin sansonnet. — Hoffmann. 198
Le meunier. — Maurice Rollinat. 202
La chatte et le poulet vert. — Théophile Gautier. 206

II. — Morale et éducation sociale.

A. — *La Famille.*

La mère. — Victor Hugo. 1
Bonsoir. — Gustave Droz. 7
Le petit frère. — Mlle H.-S. Brès. 19
La petite mère. — Guyau. 24
Le vieil aveugle. — Lamartine. 30
La leçon du petit-fils. — Grimm. 32
Le lait de la petite sœur. — Francisque Sarcey. 35
Souvenirs d'enfance. — Edmond About. 41
Mes grands-parents. — Edmond About. 46

B. — *L'École.*

Vers l'école. — Frédéric Bataille. 52
Une école d'autrefois. — Erckmann-Chatrian. 57
Les deux chemins. — Aubert. 63
Sans instruction on n'arrive à rien. — Erckmann-Chatrian. . . 68
Le petit ignorant et les deux fioles. — J.-M. Guyau. 71

C. — *Qualités et défauts.*

Le loup et le jeune mouton. — Fénelon. 75
Le serin. — Schmid. 77
L'ivresse. — Voltaire. 90
Le savetier et le financier. — La Fontaine. 92
Courageuse sincérité. — A. Allou. 95
Légende arabe. 106
La servante et la fiancée. — Grimm. 115
Un nid mal placé. — E. Muller. 127
Le violon. — Mme Pape-Carpantier. 135
Le fer à cheval. — Grimm. 153

D. — *Devoirs sociaux.*

La fraternité. — Victor Hugo. 119
La fourmi. — J.-M. Guyau. 121
Les sabots des petits bergers. — Lamartine. 123

La Cigale et la Fourmi. — La Fontaine. 131
La branche de lilas. — Champfleury. 139
Quand la neige fut venue. — Émile Hinzelin. 143
Le Renard et la Cigogne. — La Fontaine. 158
Mon vieil oncle. — Töpffer. 174
Les métiers. — Jean Aicard. 185
Respectez les moissons. — Jules Michelet. 190

E. — La Patrie.

Patriotisme d'un enfant. — Gabriel Compayré. 188
Héroïsme d'une jeune paysanne. — Jules Claretie. . . . 204

III. — Histoire.

Vercingétorix. — Henri Martin. 16
Les Francs. — Augustin Thierry. 44
Les Arabes. — Ernest Lavisse. 65
Portrait de Charlemagne. — Le moine de Saint-Gall. 81
Comment le seigneur féodal vivait dans son château. — Ernest Lavisse. 103
Le grand Ferré. — Ernest Lavisse. 147
Duguesclin prisonnier. — D'après les chroniqueurs. 160
Folie du roi Charles VI. — Ernest Lavisse. 169
Enfance de Jeanne d'Arc. — Jules Michelet. 200

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

PRÉFACE v
La mère. — Victor HUGO 1
Le marchand de sable. — Mme Sophie HUE 3
Les framboises de la tante Thérèse. — André THEURIET 5
Bonsoir. — Gustave DROZ 7
Le Loup, la Chèvre et le Chevreau *(Lecture du Samedi)*. — LA FONTAINE. 9
Polichinelle. — Clovis HUGUES 14
Vercingétorix. — Henri MARTIN 16
Le petit frère. — Mlle H.-S. BRÈS 19
Renard et Chantematin. — M. GUÉCHOT 21
La petite mère *(Lecture du Samedi)*. — J.-M. GUYAU 24
Chanson d'automne. — Théophile GAUTIER 29
Le vieil aveugle. — LAMARTINE 30
La leçon du petit-fils. — GRIMM 32
Le lait de la petite sœur. — Francisque SARCEY 35
La maison de la poupée *(Lecture du Samedi)*. — Charles DICKENS 37
Souvenirs d'enfance. — Edmond ABOUT 41
Ma montre. — Hector MALOT 42
Les Francs. — Augustin THIERRY 44
Mes grands-parents. — Edmond ABOUT 46
La naissance de Polichinelle *(Lecture du Samedi)*. — Octave FEUILLET .. 47
Vers l'école. — Frédéric BATAILLE 52
Le bœuf et l'enfant. — Victor HUGO 54
Un et deux font trois. — M. M 56
Une école d'autrefois. — ERCKMANN-CHATRIAN 57
Les petits loups *(Lecture du Samedi)*. — Auguste de CHATILLON 59
Les deux chemins. — O. AUBERT 63
Les Arabes. — Ernest LAVISSE 65
Sans instruction on n'arrive à rien. — ERCKMANN-CHATRIAN 68
Premier givre. — Arsène HOUSSAYE 69
Le petit ignorant et les deux fioles *(Lecture du Samedi)*. — J.-M. GUYAU 71
Le loup et le jeune mouton. — FÉNELON 75
Le serin. — SCHMID 77
Je veux... ça ! — Victor HUGO 79
Portrait de Charlemagne. — Le moine de SAINT-GALL 81
Le petit Chaperon-Rouge *(Lecture du Samedi)*. — Charles PERRAULT .. 82
Le rouge-gorge. — KRUMMACHER 88
L'ivresse. — VOLTAIRE 90
Le Savetier et le Financier. — LA FONTAINE 92

Courageuse sincérité. — A. Allou 95
L'arbre de Noël *(Lecture du Samedi)*. — Charles Dickens 97
Le bonhomme Noël. — Clovis Hugues 101
Comment le seigneur féodal vivait dans son château. — Ernest Lavisse 103
Légende arabe 106
La chanson de l'aiguille. — Jean Aicard 107
La petite Poucette *(Lecture du Samedi)*. — Andersen 109
La servante et la fiancée. — Grimm 115
La lune. — Stop 117
La fraternité. — Victor Hugo 119
La fourmi. — J.-M. Guyau 121
Les sabots des petits bergers *(Lecture du Samedi)*. — Lamartine 123
Un nid mal placé. — E. Muller 127
Histoire d'un petit lièvre. — Jean Richepin 129
La Cigale et la Fourmi. — La Fontaine 131
Les poussins. — Émile Zola 134
Le violon *(Lecture du Samedi)*. — Mme Pape-Carpantier 135
La branche de lilas. — Champfleury 139
Le ruisseau. — Alphonse Karr 141
Quand la neige fut venue. — Émile Hinzelin 143
Le grand Ferré. — Ernest Lavisse 147
Les aventures d'un intrépide soldat de plomb *(Lecture du Samedi)*. — Andersen 149
Le fer à cheval. — Grimm 154
Au lavoir. — Mme Eugénie de Guérin 156
Le Renard et la Cigogne. — La Fontaine 158
Duguesclin prisonnier. — D'après les Chroniqueurs 160
L'Escargot et le Loup *(Lecture du Samedi)*. — Légende bourguignonne 162
Le jeu des papillons. — Pierre Loti 167
Folie du roi Charles VI. — Ernest Lavisse 169
Les aventures de Jean Grain de Blé. — Jean Aicard 171
Mon viel oncle. — Töpfer 174
Maître Renard *(Lecture du Samedi)*. — M. Guéchot, d'après le roman du Renard 176
Le paysan et les cerises. — Vieux conte français 183
Les métiers. — Jean Aicard 185
Patriotisme d'un enfant. — Gabriel Compayré 188
Respectez les moissons. — Jules Michelet 190
Le chien Scipio *(Lecture du Samedi)*. — Erckmann-Chatrian 191
Le malin sansonnet. — Hoffmann 198
Enfance de Jeanne d'Arc. — Jules Michelet 200
Le meunier. — Maurice Rollinat 202
Héroïsme d'une jeune paysanne. — Jules Claretie 204
La chatte et le poulet vert *(Lecture du Samedi)*. — Théophile Gautier 206

Paris. — Imp. E. Capiomont et Cie, rue de Seine, 57.

LaF.Cr.
M676c

129527

Author Mironneau, A.

Title Choix de lectures.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, r. de Mézières, 5, PARIS

Cours Complet

Cours Complet

P. LEYSSENNE

NOUVEAU COURS

D'ARITHMÉTIQUE

(Couverture rayée rose)

Cours Élémentaire. Un volume in-12, 1800 questions, exercices et problèmes, *200 figures*, cartonné ..... 90 cent.

Le même, Livre du Maitre. In-12, cart. 1 fr. 60.

Cours Moyen. Un volume in-12, 3000 questions, exercices et problèmes, *176 figures*, cartonné. 1 fr. 50

Le même, Livre du Maitre. In-12, cart. 2 fr. 50.

Cours Supérieur. (1re Année). Un volume in-12, 4000 questions, exercices et problèmes, *275 figures*, cartonné. . . . . 2 fr. 25

Le même, Livre du Maitre. In-12, cart. 4 fr.

Cours Supérieur. (2e Année). Un volume in-12, nombreuses questions, exercices et problèmes, *avec figures*, cartonné . . . . . 1 fr. 75

Le même, Livre du Maitre. In-12, cart. 4 fr. 50.

A côté du Nouveau Cours d'Arithmétique (*couverture rayée rose*), subsiste toujours le Cours d'Arithmétique P. Leyssenne (*couverture brique*), **publié antérieurement**, et dont le succès demeure considerable.

6421. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. — 8-11.

(N° 703)